BnF Gallica

Chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre / par M. S.-Henry Berthoud ; publiées par M. Ch. Lemesle

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Berthoud, Samuel-Henry (1804-1891). Chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre / par M. S.-Henry Berthoud ; publiées par M. Ch. Lemesle. 1831-1834.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

A.GRESLE 19[illegible]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

CHRONIQUES

ET

TRADITIONS SURNATURELLES DE LA FLANDRE.

TROISIEME SÉRIE.

698

Y2

75109

Cet ouvrage se trouve aussi chez

LECOINTE et POUGIN, quai des Augustins.

PIGOREAU, place St.-Germain-l'Auxerrois.

CORBET aîné, quai des Augustins.

OLLIVIER, rue St.-André-des-Arts.

ASTOIN, même rue.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,

A SÈVRES, RUE DE VAUGIRARD, N. 14.

CHRONIQUES

ET

TRADITIONS SURNATURELLES DE LA FLANDRE

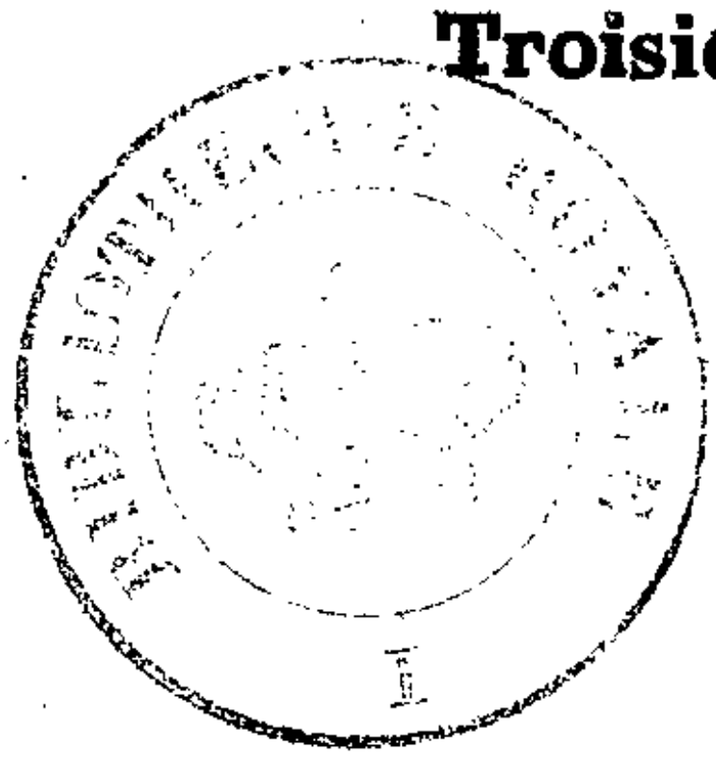
PAR

S.-HENRY BERTHOUD.

—

Troisième série.

—



A PARIS,

CHEZ WERDET, ÉDITEUR,
18, RUE DES QUATRE-VENTS.

E. LEGRAND ET BERGOUNIOUX
59, QUAI DES AUGUSTINS.

—

M D CCC XXXIV.

CHRONIQUES

LEGENDES.

MARIE MAGREAU,

CHRONIQUES.

1000.

Père et mère honoreras,
Afin de vivre longuement.

Commandemens de Dieu.

Dans mon pays, lorsqu'un enfant refuse d'obéir à sa mère, lorsque, trépignant avec fureur il épart, de ses petites mains convulsives, la longue chevelure de sa jolie tête, sa bonne aïeule ne manque pas de lui dire, en appuyant

un doigt sur ses lèvres septuagénaires : « Fi ! « le vilain enfant : Marie Magreau va venir le « prendre. »

Et l'enfant se calme et se tait, et bientôt il retourne à ses jeux; car, à cet âge de bonheur, les émotions sont trop vives pour être durables, les organes sont trop neufs pour conserver longtemps une impression. La sérénité succède subitement à la colère, et parfois la bouche naïve qui jette des cris de joie se sent humide tout à coup des larmes que faisait couler le désespoir, et qui n'ont point encore eu le temps de sécher.

Et savez-vous quelle était cette terrible créature dont le nom terrible sert encore d'épouvantail à nos enfans? — ce nom transmis de l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours, par les traditions maternelles ?

Pour vous le conter, il faut remonter bien haut : il faut aller chercher des temps bien reculés. Venez ici, tous autour de moi; attisez le feu d'œillettes qui brûle dans la haute cheminée, ranimez la mèche du *crasset* qui, suspendu au plafond, nous donne une clarté si fausse et si vacillante. Bien ! Maintenant, taisez-vous. La pluie tombe par torrens, la tempête

mugit en s'engouffrant dans les bois, et il vaut mieux être abrité dans cette bonne et chaude ferme, qu'errer, la nuit, comme le faisait un pèlerin, jeune homme pâle et soucieux.

Il s'en vint heurter à la porte d'un petit ermitage bâti dans les environs du marais de Selles, et non loin du quartier maudit que l'on appelle *Trou d'enfer*. Il lui fallut plus d'une fois heurter de son bourdon à la grosse porte chevillée, avant d'obtenir une réponse, encore était-ce : « Passez votre chemin, je ne puis ouvrir. »

Au son de cette voix, une grande émotion agita la physionomie sinistre du pèlerin, et il reprit de plus belle ses supplications pour obtenir un asile.

Et puis, voyant qu'il s'enrouait en vain, il alla ramasser une grosse pièce de bois qui se trouvait à quelques pas, et se mit à en jouer si fort contre la porte de la masure, que l'ermite se hâta de l'ouvrir.

— Ah! ah! mon père, dit le jeune homme, c'est de la sorte que vous faites accueil à un pèlerin qui vient implorer Notre-Dame-de-Grâce de Cambrai. Sainte Vierge! il n'y a que les gens d'église pour exercer comme il le faut et chrétiennement l'hospitalité que l'on doit à un frère malheureux.

L'ermite s'excusa de son mieux, alléguant combien il y avait de dangers à ouvrir sa porte à pareille heure, quand les routiers, les francs et autres gentes dangereuses erraient nuitamment pour butiner. Après quoi il offrit au pèlerin quelques bribes de pain noir et de l'eau puisée à une fontaine voisine.

Mais le pèlerin, au lieu de manger, considérait attentivement l'ermite, et portait autour de lui des regards sombres et curieux. Ces regards étincelèrent d'une joie féroce lorsqu'ils aperçurent, couché dans un coin de la cellule, un jeune homme qui, malgré son froc disgracieux, paraissait d'une beauté merveilleuse.

Et puis dissimulant l'émotion qui l'agitait, il tira de sa besace une botrine de grès, et versa quelques gouttes de la liqueur qu'elle contenait dans le vase de bois de l'ermite. « Tenez, dit-il, voici un philtre qui réconforte et qui fait dormir, qui calme et qui mène à bien un corps épuisé d'austérité comme le vôtre. » Ce disant, il vida la moitié du hanaps grossier, et offrit le reste à l'ermite qui but sans défiance et ne tarda pas à s'endormir.

« Tu m'appartiens maintenant, murmura le pèlerin, tu m'appartiens maintenant, Jacques

Magreau ! Oui, corps et ame, paix et repos, désespoir et angoisses; tu m'appartiens, car ta fille m'appartient. » Et s'asseyant près de l'enfant qui dormait, il l'attira tout doucement sur ses genoux, et se mit à lui murmurer à l'oreille, des paroles d'amour.

A demi-éveillée, la jeune fille, car c'en était une, étendit mollement les bras, et, dans ce mouvement, le froc qui la chaperonnait tomba et laissa échapper sur de blanches épaules demi-nues de longs et brillans cheveux noirs.

Et puis, se voyant dans les bras d'un étranger, elle fit un mouvement d'effroi, elle voulut se sauver, mais le pèlerin l'enlaça plus fortement encore de ses étreintes.

Le lendemain, à son réveil, Jacques Magreau se trouva seul dans sa cellule. Marie! sa fille! l'unique créature qu'il aimait au monde, Marie n'était plus là; elle s'était enfui avec le pèlerin.

Jamais homme n'éprouva un pareil désespoir! Jacques se tordait les mains, hurlait et criait, éperdu et hors de sens : Ma fille! Marie! rendez-moi ma fille !

Mais il eut beau la chercher, il eut beau s'enquérir en tous lieux de ce qu'était devenue

Marie, nul ne put le lui dire ; et après un long voyage de six mois, il lui fallut revenir dans sa cellule déserte.

A quelque temps de là, cette cellule fut tout à coup entourée de larrons; ils étaient conduits par une femme ivre, et qui, les bras nus, les cheveux épars et une dague au poing, était effrayante à voir. Elle se précipita sur l'ermite et le terrassa.

Lui, il jeta un horrible cri. L'abominable créature qui le foulait aux pieds, — c'était Marie.

« Oh! oh! vieux papelard, dit-elle, tu as de l'or caché dans ta cellule : une bonne somme. Tu me l'as dit plus d'une fois quand tu me tenais ici captive. Allons, de par le diable! il me la faut. Hâte-toi, ou nous trouverons moyen de te délier la langue.

—Marie! Marie! s'écria le vieillard souffrant ce que créature humaine n'avait jamais souffert, Marie, cet or, je l'ai dépensé pour tâcher de te retrouver, ma fille.

—Il ment, il ment! Or sus, il faut qu'il parle. Donnez-moi la clef de ses paroles. Une bourrée de fagots dans l'âtre. Un lien. Bon! que vous lui serrez mal les pieds! Laissez-moi faire. »

Et elle se mit elle-même à nouer les pieds de l'ermite et à les attacher à la crémaillère de l'âtre.

« Maintenant, flambe comme il faut, mon beau fagot. Brûle lentement, mais avec grande douleur, les pieds de ce bigot. Allons, allons, vieux avare, ton or, ton or. »

Et Jacques Magreau hurlait et se démenait, criant merci, et disant à sa fille des paroles qui auraient attendri le diable d'enfer lui-même. Mais rien n'y put, et elle continua à attiser tranquillement le feu.

Alors entra le pèlerin dont nous avons déjà parlé. Il étouffa sous ses larges pieds le brasier qui dévorait les jambes de l'ermite ; et faisant éloigner un chacun, il resta seul avec lui.

« Jacques Magreau, lui dit-il, as-tu souvenir du sac de Valenciennes, en Hainaut? Tu étais alors homme d'armes implacable et ne prenant merci ni des hommes, ni des vieillards. Tu as assassiné Jean Mauvoisy, et tu as osé embrasser de tes étreintes sanglantes la femme de celui que tu venais d'occir devant elle, — sa femme prête à me mettre au monde. Tiens, regarde, ajouta-t-il, je porte là un témoin éternel de ton crime, un sceau que Dieu m'a imprimé pour

me tenir en perpétuel souvenir de vengeance ! »

Et ouvrant son pourpoint, il montra une main sanglante que la nature avait mise sur sa poitrine.

« Tu as bien souffert, Jacques Magreau, continua le terrible pèlerin, mais tu n'es pas encore au bout de tes tourmens : tu verras comment se venge le fils de Jean Mauvoisy. »

Il tint parole.

A trois jours de là, deux inconnus entrèrent chez l'ermite, le baillonnèrent, lui bandèrent les yeux, et, sans mot dire, le transportèrent sur la place du Coupe-Oreille, à Cambrai, où se faisaient les exécutions de justice. Là, ils le ruèrent sur le pavé, et ils disparurent parmi la foule.

On brûlait une sorcière, la femme du chef des brigands qui désolaient alors le pays ; et cette femme était Marie Magreau, dont le pèlerin Jean Mauvoisy avait révélé l'asile aux justiciers et au grand prévôt.

Et comme si ce n'était point assez pour ledit Jean Mauvoisy d'avoir, en esprit de vengeance, perdu l'ame et le corps de la fille de Jacques Magreau, il s'en alla par tout le pays, disant que l'esprit de Marie revenait de l'autre monde, ajoutant qu'il rôdait sans cesse autour

des mères pour faire tourner à mal les enfans qu'elles portaient en leur giron, et dévorer en vrai loup-garou les garçonnets et les fillettes trop tardives à revenir au logis.

Ce qui fait qu'au jour où nous sommes, le nom de Marie Magreau est encore un nom maudit, et qu'il fait pâlir de peur les enfançons.

LA COUCHE MAUDITE.

CHRONIQUE.

1276.

D'aulcuns soutenoient qu'il est suffisant de pendre à la hart, jusqu'à ce que mort s'en suive, sorciers et sesteurs malefits. A mon avis, c'est erreur grave et contraire aux saints conciles. Il faut les cuire en belle et bonne chaudronnie de poix bouillante, ou les arder en un buscher qui n'en laisse pas même les os.

Le R. P. Mathurin. *Des supplices qui sont dûs aux sorciers.*

Un chroniqueur bien avisé fait voir en ses écrits que nulle cité n'est plus semblable à Jérusalem que la cité de Cambrai.

En effet, de même que la ville sainte est bornée à l'Orient par la montagne des Oliviers,

de même le mont Saint-Géry domine aussi Cambrai vers le levant. Quand Jérusalem était soumise aux chrétiens, le patriarche et le roi, le clergé et le peuple se rendaient le dimanche des Rameaux sur le mont des Oliviers. Là ils recevaient des palmes, et descendaient ensuite dans la vallée de Josaphat où la multitude entendait l'évangile du jour et le sermon. C'est ainsi qu'à Cambrai la même procession se dirige d'abord sur le mont Saint-Géry où l'on fait la bénédiction et la distribution des rameaux, puis on descend vers l'abbaye du Saint-Sépulcre, qui est comme une autre vallée de Josaphat, et l'on y fait la lecture de l'évangile et la prédication. Au pied du mont des Oliviers, on voit la maison de Saint-Lazare : de même, à Cambrai, le couvent de Saint-Lazare se trouve au bas du mont Saint-Géry (1).

Or, après ladite procession, il était coutume à l'évêché de donner aux besoigneux du pain, de menus secours de monnaie, et des surcots de grosse étoffe. Monseigneur Odon, évêque en ce temps, ne manquait pas de faire de telles œuvres pies ; et, en l'année du salut du monde

(1) Grammaye.

mil-deux-cent-septante-six, tel nombre de pauvres était advenu pour recevoir cette aubaine, que le prévôt de l'église, les chanoines et autres chargés de distribuer les aumônes, étaient encore là à l'heure de vêpres, empêtrés et ne voyant nul espoir de parfaire avant nuit close si rude besogne. Car il y avait pour le moins cent encore nécessiteux de la ville ou bien du faubourg, qui attendaient d'avoir place pour tendre la main.

C'étaient, la plupart, des vieux et des impotens, lesquels ne pouvaient, à la façon des jeunes, se ruer parmi la foule, jouer des coudes et des talons, et advenir auprès de l'échafaud où se tenait le prévôt de l'église.

Lesdites bonnes gens se tenaient coi, assis, en un lieu proche, sur des troncs d'arbres, et devisant entre eux des temps passés et des choses qui y étaient advenues.

On vit alors s'en venir une femme en grande détresse, pleurant à chaudes larmes, et ne pouvant quasi parler, tant gros sanglots étouffaient sa voix.

«Notre-Dame vous soit en aide, vieille Berthe, se prirent à dire les plus anciens. Pourquoi si grandes doléances? Point n'êtes advenue trop

tard, et il reste aubaines de monseigneur l'évêque pour vous comme pour bien d'autres. Quand il n'en serait point de la sorte, point n'acheverait encore le cas de semblable désespoir. La charitable dame Mehaut d'Hentencourt ne laierait point sans milieu un blanc-bonnet (1) auquel, grâces à la digne châtelaine, il n'a rien manqué jusques à cette heure. Vous êtes sa mie favorite.

— La très sainte Vierge Marie lui octroie la bénédiction, reprit la vieille mendiante: car il se passe en ce moment, en plein marché au bois, des choses merveilleusement épouvantables. Aussi je ne m'en serais pas venue tout en hâte quérir ma miche, mon palterel et ma jupe de camelot, lesquels j'aurais bien souvent à perdre si l'on ne m'avait pas fait dévaliser pour les autres.

— Et qu'est-ce ? s'enquèrent les vieillards et autres bonnes gens.

—Ah! fit Barthe, cela ne peut être conté vite

(1) On désignait alors par l'épithète de *blanc-bonnet* les femmes des vassaux peu aisés. Aujourd'hui, la classe ouvrière applique encore cette expression pittoresque à ses ménagères.

et sans avant-propos. Car vous savez un chacun que madame la comtesse Mehaut d'Hentencourt, laquelle est mariée depuis trente et deux ans au seigneur de Henneberch, était parvenue en la cinquantième année de son âge, et qu'elle se trouva grosse, il y a sept mois environ, à la grande joie du noble sire son époux.

C'était parce qu'elle avait fait un pèlerinage à Notre-Dame de Grâce, mère de tout bien et source de miracles.

Mais un chacun n'expliqua pas de la sorte cette faveur divine. Il y en eut beaucoup qui dirent, en haussant les épaules : Tel enfantelet ne se trouve point *dans*, mais bien *sur* le giron de la comtesse.. point n'est fait de chair et d'os, mais de linge. Monseigneur Guillaume de Henneberch n'aime point son neveu Joseph; il a voulu avoir un héritier à quelque prix que ce soit. Fi, le vilain seigneur, qui préfère donner ses biens à quelque bâtard embéguiné d'un nom dont il n'est point digne, plutôt que de les laisser à son véritable héritier.

A ouïr de tels propos, monseigneur Henneberch éprouvait grande colère, et ne savait quel moyen prendre pour fermer la bouche à ces propos menteurs et malséans; il s'en mor-

dait les pouces et s'enquérait d'un chacun s'il n'était pas un bon moyen de montrer que la comtesse portait en son giron de franche et vraie lignée.

Mais la comtesse Méhaut, dame fière s'il en fût onc, ne se ressentait pas de liesse, et faisait chanter chaque jour des messes, *Te deum* et actions de grâces en toutes les chapelles de son comté. Comme elle avait ouï dire qu'il se trouvait grand danger à mettre au monde un fils, quand on était parvenue à un âge aussi mûr que le sien, elle résolut de faire un second pèlerinage à Notre-Dame de Grâce, afin de la remercier dignement, et de requérir d'elle d'amener à bonne fin l'œuvre merveilleuse que la Mère immaculée du Sauveur avait si bien commencée.

Vous savez qu'elle est advenue depuis huit jours ici, et quelles belles aumônes elle a faites aux nécessiteux de Cambrai, et quels bons sous d'argent elle m'a donnés, et quelle rente elle m'a promise si sa grossesse venait à bien. Le tout, parce que je lui ai donné, lorsqu'elle s'en vint à l'église, une branche d'amandier en fleurs avec ce gracieux propos : il fleurit

tard, noble dame, mais il porte de bons et nombreux fruits.

Ah! il n'en fut pas de même de la vieille sorcière Jeanneton. Et c'est là le mal! Quand elle s'en vint près de la comtesse, avec ses douze enfans, criant et tenant des propos discourtois, la comtesse avait vidé son escarcelle, et elle lui dit: Dieu vous assiste; il ne me reste plus rien à donner aujourd'hui.

« J'ai douze enfans, dit la maléficière.

— Point n'en aurai autant, répondit la comtesse.

— Il me faut des aumônes, répliqua la sorcière, il m'en faut, il m'en faut. »

Le rouge, à des propos si malséants, vint au visage de la fière comtesse.

« Va-t-en, s'écria-t-elle, va-t-en, maudite lice, toi et ta nichée de douze petits chiens.

— Ah! s'écrie la sorcière Jeanneton! ah! tu ris de mes douze enfans! tu veux qu'ils meurent de faim, belle dame! Tu en auras, des enfans, et plus de douze, et ils mourront tous, et le beau neveu de ton mari portera la couronne de Comte. »

Elle aurait dit bien d'autres menaces, mais les gardes de la comtesse éloignèrent la méchante femme.

Quand la comtesse revint chez elle, soit à cause de cette aventure, soit à cause de la fatigue du voyage, elle se sentit prise des douleurs de l'enfantement.

Le comte en ressentit un grand désespoir.

« Oh ! c'est pour le coup, s'écria-t-il, qu'ils auront beau jeu, les damnés maldisans qui s'en vont répandant de ci et de là que la comtesse n'est point vraiment grosse; ils ne manqueront pas de prôner haut et ferme que c'est bien exprès et pour brouiller les yeux clairvoyants qu'elle s'en est venue faire ses couches à Cambrai, loin de son pays. »

Tout à coup il se prit à dire : » Ah ! il se trouve un moyen de mettre leur malice en défaut. Çà ! vite et sus, mon sénéchal, faites tendre sur le marché une ample, somptueuse et magnifique tente sous laquelle je veux que madame Méhaut, ma femme, s'accouche, consentant et permettant qu'il soit loisible à toutes les femmes de bien, qui en auront volonté, d'assister et d'être présentes au travail de ladite dame. Le tout afin d'ôter à un chacun le doute et l'opinion, répandue par malice, de la stérilité de ladite comtesse Méhaut.

Hélas ! cet acte merveilleusement louable,

et digne de perpétuelle mémoire, en tant même que, par cela, le comte montrait évidemment le souci qu'il avait pour le repos et la tranquillité de ses vassaux, cet acte tourna à la confusion de la comtesse, et au terrible enseignement de toute la chrétienté. La tente fut construite en une heure, et les nobles dames y entrèrent; tandis que les pauvres femmes de ma sorte restèrent à l'entour. Bon nombre de gendarmes à cheval tenaient éloignés les curieux qui, ne portant pas béguin, n'avaient point droit en ces lieux.

Or, la prédiction de la sorcière Jeanneton ne s'est que trop accomplie! La comtesse était accouchée de son dixième enfant quand on nous fit écarter par ordre de monseigneur d'Henneberch, auquel les sages-femmes venaient de dire quelque chose à l'oreille.

Le récit de la vieille Berthe n'était que trop vrai; et, s'il faut en croire la tradition, il se passa dans la tente du marché au bois une bien autre terrible merveille : ce ne fut pas de douze enfans, mais bien hélas! de trois cent soixante et cinq qu'accoucha la noble dame.

Cela est-il? cela n'est-il point. Nul ne peut

le dire; car un prêtre et les sages-femmes surent seuls ce qui s'était passe, et le comte leur remit une grosse somme de sous d'or, avec menace de les faire mourir, si jamais il était dit par eux un mot de l'accouchement de la comtesse.

Ce qui se trouve certain, c'est que la comtesse trépassa vers l'aube, qu'elle fut mise nuitamment au caveau de l'église métropolitaine de Notre-Dame, et que quarante grands cercueils de plomb, lesquels auraient contenus les trois cent soixante-cinq enfans, (car on disait ces enfans petits et menus), furent trouvés auprès de la bierre de la comtesse, lorsque ce caveau fut ouvert deux cents années après les événemens véridiques qui sont racontés en cette légende.

La sorcière Jeanneton fut brûlée vive au Coupe-Oreille, et conduite au bûcher, baillonnée et sans qu'on lui eût fait de procédure auparavant.

L'ESCHOLIER D'ANCHIN.

1322.

SAINT-ANTOINE.

Messieurs les démons,
Laissez-moi donc.

LES DÉMONS.

Non, tu danseras,
Tu chanteras,
Tu riras,

La Tentation de saint Antoine.

Une vraie débauche d'imagination,
Un cauchemar éveillé.

STERNE.

IL ne se trouvait point, parmi les étudians du collége d'Anchin, et l'on en comptait alors plus de huit cents, un jeune homme d'aussi bonne tournure et de mine aussi avenante que

Jean Wattier. Il pouvait avoir vingt-cinq ans ; de beaux cheveux blonds sur les anneaux desquels il inclinait sa toque avec grâce : une robe courte qui dessinait à ravir les formes élégantes d'une taille svelte, et un fond inaltérable de joyeuseté avaient bientôt rendu Jean Wattier aussi cher à son hôtesse que le beau comptoir en chêne, trône de la digne épicière. Car madame Minart tenait, au coin de la rue de l'Université, une boutique d'épiceries, et les chalands n'y manquaient pas, grâce à l'activité de l'excellente femme et à la jolie figure de mademoiselle Marguerite sa fille.

Il est presque inutile de vous le conter, tant cela est naturel: Jean occupait à peine depuis deux mois, chez l'épicière, une petite chambre au second étage, que mademoiselle Marguerite attendait avec impatience l'heure à laquelle se terminaient les cours du collége, et trouvait toujours un prétexte pour s'en venir regarder à la porte. De son côté, l'étudiant, au lieu de discuter avec ses camarades, sur les doctrines émises par les professeurs, accourait de son plus vite au logis, sitôt la classe terminée.

Vous sentez bien qu'à la suite d'une abstraite leçon de philosophie, on a besoin de repos et

de délassement ; qu'avant de se retirer dans sa chambre pour se livrer à l'étude, on a besoin de se détendre l'esprit ; et, demandez-le à tout étudiant de Douai, rien n'est propre à cela comme une causerie intime et de bonne amitié avec ses hôtesses.

Or, ce délassement se trouvait si fort du goût de Jean et de la blonde mademoiselle Marguerite, que l'escholier, assis devant elle sur le bout du comptoir, devisait là sans y prendre garde, jusque bien avant dans la soirée, et qu'il lui fallait passer une partie de la nuit pour rattraper le temps perdu de la sorte.

Madame Minart, en voyant cela, se réjouissait intérieurement, et en frottait ses deux grosses mains blanches ; car Jean Wattier était orphelin, maître absolu de sa fortune, et, disait-on, riche de mille écus à la rose. La dot de Marguerite s'élevait à la moitié de cette somme : il y avait là de quoi entretenir le ménage le plus heureux et le plus à l'aise de toute la ville. Et puis Jean, savant et laborieux comme il était, ne pouvait manquer de devenir un jour professeur, qui sait peut-être recteur du collége. Quelle joie si cela pouvait arriver ! Elle vendrait alors sa boutique, et irait

demeurer chez son gendre le recteur, et quand elle se promenerait avec lui et avec sa fille, il n'y aurait point dans Douai une seule personne qui ne se découvrît avec respect devant M. le recteur et madame sa belle-mère.

Madame Minart ne contrariait donc les amours de Jean et de mademoiselle Marguerite que juste autant qu'il le fallait pour les rendre plus vives, plus durables et les amener à bonne fin. Elle agissait pour cela avec un tact et une adresse que l'on ne saurait trouver autre part que chez la mère d'une jeune fille sans dot considérable, et en âge de se marier. Par exemple, si elle voyait à Jean et à sa fille une envie extrême de se dire de ces riens tendres que l'on murmure mystérieusement à l'oreille l'un de l'autre, et qui rendent insupportable la présence d'un tiers, vous pouvez être sûr que madame Minart avait toujours quelque chose à ranger dans sa boutique, et cela bien, bien longuement et de façon à désespérer les pauvres jeunes gens. Puis, il lui ressouvenait de je ne sais quel soin de ménage qui l'appelait à sa cuisine, et elle s'en allait à la fin, et à la grande

satisfaction des amans, dont elle avait rehaussé les plaisirs par deux grands assaisonnemens : la contrainte et l'attente.

Un beau matin, après une nuit des plus agitées, Jean se leva précipitamment comme un homme qui prend une résolution désespérée, et se mit à faire sa toilette.

Quand il l'eut terminée, et cela après plus d'une heure, il fit un pas pour sortir, et puis il revint se placer devant sa petite glace de venise, où il jeta encore un long regard.

Ce regard fut satisfaisant, car jamais sa cravate n'avait été plus heureusement nouée, jamais le rasoir n'avait laissé sur son menton moins de traces d'une barbe assez épaisse.

Seulement une petite pluche blanche imperceptible était, en dépit de la vergette, restée sur la manche de sa camisole brune. Il porta aux lèvres l'index de la main droite, l'humecta quelque peu, et le posant sur sa manche, enleva la petite pluche.

Tandis qu'il se livrait à des soins si frivoles en apparence, on voyait néanmoins qu'il était agité par de graves émotions : les muscles de son visage éprouvaient cette légère tension convulsive qui se fait sentir particulièrement

chez les organes de la respiration moins libre, et je ne sais quelle pâleur indécise altérait son teint, naturellement coloré.

C'est qu'il s'agissait pour lui de cet événement de la vie qu'un philosophe français prétend être la plus bouffonne de toutes les choses sérieuses; c'est qu'il était en proie à cette anxiété inexplicable qui resserre la poitrine toutes les fois que l'on va risquer une tentative importante.

Il avait beau s'énumérer les nombreuses invitations dont madame Minart l'avait accablé depuis quelques temps, il avait beau se rappeler les preuves d'amitié qu'il en recevait à toute heure, rien ne pouvait lui faire maîtriser son émotion; et quoiqu'un refus ne parût pas vraisemblable, une secrète terreur, en dépit de tous ses raisonnemens, ne le lui montrait pas moins comme certain.

Cependant l'existence qu'il offre à sa femme, sans être brillante, sera paisible et heureuse. S'il n'a point d'opulence, il possède cette médiocrité *aurea* si vantée par Horace. Marguerite si bonne, d'une figure ravissante, doit être regardée, il est vrai, comme un bon parti, car il n'y a point à Douai beaucoup de dot

de cinq cents écus. Mais, après tout, en portant même ses prétentions bien haut, peut-elle aspirer à mieux que lui? On ne manquera pas, il le sait, d'alléguer qu'elle doit, selon toutes probabilités, hériter de la fortune d'une vieille tante; mais que sont des espérances bâties sur la mort d'une tante qui s'avisera peut-être de vivre encore vingt ans, et qui peut disposer de ses biens en faveur d'une autre personne que sa nièce.

Oh! oui, s'il n'eût pas reçu d'elle un aveu timide et pourtant si tendre, si la douceur angélique de cette créature charmante ne lui assurait pas une existence délicieuse et paisible, il ne hasarderait pas la démarche qu'il va tenter.

Mais ne serait-il pas plus prudent de faire connaître à madame Minart, par Marguerite, la demande qu'il va lui adresser; du moins si elle y apporte des obstacles, il cherchera à les refuter.

Oh! c'est là une idée excellente. Et Jean courut de ce pas à la chambrette de Marguerite pour lui faire part de cette résolution. Comme il allait heurter à la porte de ce chaste réduit, il jeta les yeux à travers les vitres de la porte.

Damnation! Marguerite était dans les bras d'un vieux juif laid et bossu, arrivé depuis quelques jours à Douai.

Le personnage des *Mille et une Nuits* qui vit sa jeune épouse devenir dans ses bras un serpent effroyable fut moins cruellement désappointé que le malheureux Jean. Il voulut briser la porte pour se jeter sur l'infâme juif, mais une force magique rendit tout à coup perclus ses jambes et ses bras; sa bouche ne put proférer aucun son, et, saisi par une invisible main, il se sentit emporter rapidement et jeter sur son lit.

Là il se prit à pleurer amèrement, car il comprit que le juif était un sorcier, et Marguerite la victime des sortiléges du scélérat.

Après s'être livré quelque temps au plus affreux désespoir, le désir de se venger lui rendit une sorte de courage. Il résolut d'épier les démarches du juif, de procurer des preuves de ses intelligences avec l'enfer, et de le dénoncer à la justice. Pour cela, il prit un poignard, se glissa furtivement chez son ennemi, et parvint à se cacher sous un lit où il pouvait voir tout ce qui se passerait, sans courir, lui, trop de risques d'être découvert.

Cette chambre était encombrée d'instrumens de chimie, d'ossemens de mort, d'objets bizarres. Un grand poêle, adossé à une haute cheminée antique, brûlait en grondant, et supportait un chaudron de cuivre, où mitonnaient je ne sais quelles herbes dont la vapeur infecte s'élevait en tourbillons grisâtres. Le murmure de la houille et le chantonnement du chaudron étaient les seuls bruits qui se fissent entendre, et ajoutaient encore à l'effroi et au mystère de cet étrange lieu.

N'importe : Jean s'arma de courage et résolut de mener à fin son aventure.

Il était près de minuit quand le juif rentra : son premier soin fut de voir à quel point de cuisson se trouvaient les herbes : il se dépouilla de tous ses vêtemens, s'oignit le corps entier d'une graisse qu'il prit dans une boîte d'argent et se plaça devant le poêle dont il attisa les charbons.

A peine la flamme avait-elle relui sur les membres graissés du juif, qu'il disparut.

On peut se faire une idée de la surprise et de l'effroi de Jean.

Mais il était d'humeur aventureuse et intrépide. D'ailleurs l'infidélité qui bouleversait

toutes ses idées et détruisait tous ses rêves de bonheur, avait exaspéré beaucoup son désespoir. Et aucun danger ne saurait faire rester un homme venu à ce point de détester une vie, où ne lui montrent plus que de l'isolement et des peines, la violence de sa douleur présente et la première angoisse de la perte qu'il fait.

Jean jura donc de poursuivre, jusqu'au bout, son entreprise : il se dépouilla de ses vêtemens, s'oignit, comme le juif de la graisse laissée là, et se plaça devant le feu, ainsi qu'il l'avait vu faire tantôt.

A peine eût-il ressenti un peu de chaleur, qu'il éprouva dans tous ses membres quelque chose d'étrange. Il lui sembla qu'ils devenaient plus minces, s'alongeaient insensiblement, en un mot, s'effilaient d'une façon merveilleuse. Bientôt, en effet, il ne fut plus qu'un long fil immense que le courant d'air de la cheminée huma tout d'un coup et entraîna parmi les nuages.

Jugez de l'effroi de Jean, quand il se sentit flotter de la sorte, au milieu des airs ! Il craignait à tout moment que le choc d'un oiseau ne le rompît en deux ! Et puis où allait-il ? Reprendrait-il jamais sa première forme.

Ah! mon Dieu! qu'a-t-il fait? qu'a-t-il fait?

A la fin, et lorsqu'il eût ressenti les premiers frissons de la fraîcheur de la nuit, il s'aperçut avec joie que son corps commençait à se condenser et à reprendre des proportions un peu moins fluettes et un peu plus solides. Après un quart d'heure de voyage aérien, il se sentit redevenu tout à fait à sa première forme; et à l'instant même, ses pieds touchèrent un terrain solide.

Alors, il se fit une grande lumière, et il se trouva dans la cour d'honneur d'un palais magnifique. Il entra hardiment dans le vestibule.

Un valet vêtu d'une livrée rouge à galons d'or vint au-devant de lui et demanda son nom. A peine eût-il répondu Jean Wattier, que le valet se prit à rire aux éclats, et, ouvrant la porte d'un vaste salon, annonça, non sans continuer à rire : M. Jean Wattier. A l'instant même, plus de deux millions d'éclats de rire éclatèrent de toutes parts, et il se passa plus d'un quart d'heure avant que ce rire effroyable eût cessé.

Jean, en quelque sorte rendu stupide, demeurait immobile près de la porte et n'osait

faire un pas. Une jeune femme, au teint fort basané, mais pleine de légèreté et de grâce, vint à la fin le prendre par le bras et le tirer de sa stupéfaction.

— Allons, allons, mon beau jeune homme, dit-elle, pour venir ici sans être invité, vous n'en serez pas moins le bien venu. De la gaîté! Vous allez faire avec moi la première contre-danse; ensuite nous souperons ensemble, et je vous donnerai même un gîte, si je suis contente de vous.

L'escholier, qui avait repris courage, donna la main à sa danseuse, et se mit à sauter à l'envi de tous les autres.

Cependant, en dépit de sa gaîté et des frais d'esprit qu'il faisait pour complaire à sa brune danseuse, il éprouvait je ne sais quelle angoisse secrète qui lui ardait à la gorge et à la poitrine. Cette angoisse devint bien pire lorsqu'il aperçut en face de lui le damné juif, cause de ses malheurs et de la singulière aventure où il se trouvait jeté; aventure dont il pressentait que le dénouement ne devait pas être heureux.

Jean se contint d'abord, mais quand il vit le scélérat le montrer du doigt, et rire en

contant quelque chose à son voisin, il s'élança vers son ennemi. A sa grande surprise, il ne put marcher, et il lui fallut, en dépit de tous ses efforts, continuer à danser sur place, et dans l'impossibilité de faire d'autres gestes et d'autres pas que les gestes et les pas exigés par la danse.

La petite femme brune qu'il tenait par la main lui dit alors : — Jean, veux-tu m'épouser, et je te venge du juif. Vois ma puissance. Elle fit un signe, et à l'instant même le bossu se trouva suspendu au plafond, les pieds en l'air, et empalé par un rayon de flamme qui pétillait et jaillissait comme un énorme fusée.

— Epouse-moi, répéta la petite femme brune, épouse-moi, tu partageras ma puissance. Tiens, signe le contrat.

Et elle lui présenta un parchemin rouge, écrit en lettres d'or, ni plus ni moins qu'un cartulaire du temps de Charlemagne.

Comme Jean ne se pressait pas trop de faire réponse à cette déclaration, la jeune femme lui répéta encore une fois les mêmes paroles, et, sans doute pour faire décider l'escholier avec plus de promptitude, elle lui, donna un

petit coup sur l'épaule. Le pauvre Jean se mit alors à pirouetter sur lui-même comme une toupie.

— Dieu, me soit en aide ! s'écria-t-il alors d'une voix piteuse.

Le tonnerre gronda, un bruit horrible se fit entendre, et Jean se trouva au milieu de la mer, sur un rocher, et entouré de sorciers qui se hâtaient de prendre la fuite ; les hommes en s'élevant dans les airs par le moyen de certaines paroles magiques, les femmes en enfourchant un manche à balai.

Jean se tenait là bien en peine, tâchant d'ouïr les paroles que disaient les sorciers pour s'élever en l'air ; enfin l'un d'eux partit si près de lui qu'il l'entendit murmurer distinctement trois syllabes barroques : *orcamon*.

Dans sa joie, il s'empressa de le répéter, mais il le fit avec tant de précipitation qu'il le répéta mal et dit *monorca*.

Hélas ! au lieu de s'élever dans les airs comme les autres, il partit rasant la terre, à plat ventre, et avec l'impétuosité d'une flèche.

Tant qu'il ne fit que voyager de la sorte, au-dessus du rocher nu et sans un seul arbre, cela n'alla point trop mal. Mais quand il arriva au-

dessus de la mer, chaque vague qui s'élevait un peu trop haut vint heurter comme un marteau d'enclume contre sa tête, et lui causer des douleurs inexprimables.

Ce fut bien pis, quand il arriva à terre, car il laissait des lambeaux de vêtemens, de cheveux, de chairs, dans chaque haie, dans chaque buisson qu'il traversait, toujours avec la promptitude d'une flèche. Il fut bien heureux de ne pas rencontrer le tronc d'un arbre ou le mur d'une maison, car il se serait infailliblement brisé contre ces objets.

Enfin, il se rappela que, sur le rocher, une sorcière, mal enfourchée apparemment sur sa monture de bouleau, était descendue du haut des airs en prononçant le mot *abracadabra*. Il le prononça à tout hasard, et à sa grande satisfaction, il se trouva debout, et aux portes de Douai.

Il commençait à faire nuit, et il se hâta de gagner la rue de Bellair, bien content de pouvoir s'y rendre sans que personne ne le vit dans l'état où il se trouvait. A la clarté des réverbères, il lui sembla que les maisons avaient changé d'aspect; mais, sans penser plus loin,

il alla tout droit chez madame Minart, et heurta à la porte.

Une femme de cinquante ans environ, et qu'il ne connaissait pas, vint ouvrir, jeta un cri, laissa tomber sa lumière et s'enfuit.

Surpris de cet accueil, il entra, ralluma la lumière au foyer et monta à sa chambre ; il la trouva occupée par un étranger dans les bras duquel s'était réfugiée la femme qui avait ouvert la porte et qui répétait avec effroi : l'âme de Jean ! l'âme de Jean.

La vue de l'escholier redoubla la terreur de cette femme, terreur bien partagée du reste par son compagnon.

— Je ne suis point une ame, mais bien ce Jean dont vous parlez. Mais vous, qui donc êtes-vous? au nom du Dieu tout-puissant, répondez.

— Marguerite! s'écria l'inconnu, ne répondez pas.

— Marguerite, répéta l'escholier ! vous vieillie à ce point ! Et depuis quel temps ai-je donc disparu de ce logis ? Répondez, au nom de la tendresse que j'ai eue pour vous?

— Depuis vingt-deux ans ! répondit-elle.

Marguerite et son mari, car elle était mariée

et mère de huit enfans, se remirent à la fin de leur terreur et consentirent à écouter Jean, et à ouïr le récit de ses étranges aventures.

Ils offrirent un asile à l'escholier, jusqu'à ce qu'il se retrouvât en possession de son propre bien, dont un cousin éloigné avait fait l'héritage. Ce fut un procès long, célèbre, et dont les jurisconsultes parlent encore à Douai.

Redevenu possesseur de sa petite fortune, Jean Wattier continua à demeurer chez le mari de Marguerite! Je l'ai beaucoup connu dans mon enfance, et je l'ai ouï plus d'une fois raconter les faits merveilleux et véridiques dont vient de prendre connaissance le benin lecteur.

LE FILET DE LA VIERGE.

CHRONIQUE VALENCIENNOISE.

1008.

> Je suis dans cette opinion, que l'église de N.-D. la Grande fut bastie en l'honneur de la glorieuse mère de Dieu, en considération du bénéfice signalé que la ville avait reçu d'elle l'an M. VIII.
>
> PIERRE D'OULTREMAN. *Histoire de la ville et comté de Valenciennes.*

LES miracles ont cessé, et la foi aux miracles cessera bientôt tout à fait. Mais pour n'y plus croire faut-il en détruire la souvenance? Faut-il imiter la ferveur des premiers chrétiens qui

brisaient les idoles, quand bien même elles eussent été l'œuvre de Phydias ou de Praxitelle? On rassemble à grands frais, dans nos musées, les débris de vieux monumens, jalons grossiers, aberrations, tâtonnemens des arts laissés çà et là, de siècle en siècle, pour servir à l'histoire de la sculpture.... Les débris de monumens littéraires, les aberrations de l'esprit humain, ses diverses phases, sont-elles donc moins précieuses? Puisqu'il est convenu, puisque l'on répète chaque jour avec complaisance que notre époque est une époque de raison et de lumières, en remémorant l'ignorance et l'obscurité morale des temps qui ne sont plus, nous en apprécierons mieux, nous en goûterons avec plus de délices, cette raison et ces lumières. Il y a une joie suave à songer que l'on a mendié, quand on habite un palais régorgeant de richesses et de voluptés molles.

Et puis, pour le philosophe, c'est une grande étude que de suivre pas à pas la marche de la civilisation, que de voir passer un pays, de la foi en Dieu à la crainte du diable, de la crainte du diable à l'intercession des saints, et tomber de là dans le septicisme qu'une autre religion, n'importe laquelle, détruira bientôt

pour s'emparer fortement des esprits. Car il faut que les hommes croient. Le doute est un état pénible et plein d'irritation. A défaut de croyances religieuses, on aura des croyances politiques. Encore celles-là, avec leurs émotions violentes, leurs haines et leurs discussions ne suffiront-elles pas au besoin inné de croire qui se trouve dans le cœur humain.

Ce n'est donc point un travail futile que de rassembler les traditions, les superstitions populaires : sans compter que la plupart contiennent des détails précieux sur les mœurs et les usages du temps. Macpherson a répété à l'Europe entière les chroniques de sa vieille Écosse, où les coups d'épée, les fantômes, les Valkyries, et les festins où l'on verse à grands flots l'hydromel et la bierre, ne quittent jamais la scène. Nous avons, nous autres, le diable, cette gigantesque et sublime figure ; les spectres aux suaires blancs, les saints qui s'interposent entre la terre et le ciel, pour obtenir des pardons et des pénitences ; les saints hommes devenus dieux, et qui n'ont point oublié le souvenir de la terre d'exil. Notre lot n'est pas le moins poétique et le moins riche. Que la possession ne nous le fasse donc pas dé-

daigner : ne le repoussons pas avec une méprisante insouciance : on se moque des maris qui délaissent leur femme, et il se trouve toujours quelqu'un qui s'en empare pour punir ce délaissement : c'est alors que viennent les regrets, mais il est trop tard. — Que l'exemple des maris nous profite.

Nulle part, plus qu'en Flandre, la dévotion à la sainte Vierge ne se trouvait répandue : nulle part cette mère de Dieu, médiatrice puissante, toujours prête à crier : Pitié ! pour le pécheur pénitent, ne comptait plus d'églises magnifiques, et n'était invoquée en plus de lieux, et sous des noms plus différens : *Notre-Dame de Grâce*, à Cambrai ; *Notre-Dame de Bon Secours*, à Péruwelz ; *Notre-Dame de Halle*, près de Bruxelles, voyait chaque jour des troupes de pèlerins venir s'agenouiller dans leurs églises, et en parer les murailles de riches *ex-voto*. A Cambrai, on obtenait la réussite des projets que l'on formait, pourvu qu'ils eussent un but saint et vertueux : les malades incurables affluaient à Péruweltz ; mais quand on tremblait pour quelqu'un des siens en danger de mort, c'était à Halle qu'il fallait aller.

La sainte Vierge avait à Valenciennes, sous

l'invocation de Notre-Dame des Miracles, une église non moins riche et non moins révérée des pèlerins. Elle fut bâtie en 1008, après une peste horrible qui ravagea le Hainaut (1).

Voici comment raconte ce miracle un de nos chroniqueurs flamands, dont le conter naïf et crédule va si bien à des histoires merveilleuses. C'est d'Oultreman, écuyer, seigneur de Rombies, et prévôt de Valenciennes.

« L'an de notre Seigneur M. VIII, un an après la mort de notre comte Arnould, la ville de Valenciennes fut grandement affligée d'une peste qui en peu de jours emporta sept à huit mille personnes; et s'en alloit infailliblement rafler le reste, si la mère de miséricorde ne lui eût donné la chasse. Un sainct et vertueux Ermite s'étoit logé dans une cabane au village de Pont, près la chapelle de Nostre-Dame de la Fontaine, qu'on dit à présent Fontenelles. Ce saint personnage ne cessoit d'importuner la Majesté de Dieu et de sa bonne mère, à ce

(1) Cette peste fut si violente, que dans une rue il n'échappa qu'une seule femme. Chaque année, et presque jusqu'à la révolution, on venait bâtir devant la maison qu'elle avait habitée, un énorme berceau de fleurs, et l'on dansait dans la rue bien avant durant la nuit.

qu'il leur pleust recevoir à miséricorde la pauure et désolée ville de Valenciennes ; et il fut exaucé. Car la Roine des Cieux s'apparut à luy, et l'asseura que pour les effets de ses ardentes et charitables prières, la peste seroit bien tost esteinte. Elle luy commanda donc de dire de sa part au comte et aux bourgeois de la ville qu'ils eussent à ieusner, et se tenir en oraison le VII de Septembre, veille de la Natiuité, et qu'ils esprouueroient vn trait de la bonté et toute-puissance de Dieu. Ceste mesme nuist, lors que la pluspart des bourgeois veilloient et prioient sur les murailles de la ville à la faueur d'vne grande et celeste clarté, qui faisant iour à la nuist tira le Comte sur le rampart, auec le Magistrat et principaux de Valentiennes ; on vit la Mère de Dieu reuestue de gloire, et accompagnée d'vn escadron d'Anges et de Bienheureux enuironner la ville d'vn certain filet. Là dessus la glorieuse Vierge s'apparut de rechef au bon Ermite, et luy enioignit d'aduertir ceux de la ville, de continuer le lendemain, iour de la feste, la mesme deuotion ; et en oultre de faire vne procession à l'entour de la ville, suivant la route que le filet ou cordon auoit marqué; ce qui fut exe-

cuté avec non moins de deuotion que de succès : car la peste s'esteignit visiblement. En action de grâces et recognoissance d'un si signalé bénéfice, l'on ordonna que de là en avant on continueroit chaque année la même procession le VIII de Septembre jour de la Natiuité de Nostre-Dame, et le filet fut enchassé richement avec plusieurs autres belles reliques, dans une fierte ou quaisse d'argent que l'on appelle des Royez, pour ce que l'on dressa une confrairie à l'honneur de Nostre-Dame et de son cordon, composée des plus honnêtes gens de la ville, Gentils hommes, et marchands; qui furent XXVI, au commencement, mais ce nombre s'accreut peu à peu. »

Ces royés ou *rayés* empruntèrent leur nom d'une bande d'étoffe de couleurs tranchantes qu'ils faisaient coudre au bas de leur robe, et comme pour figurer le cordon céleste. Le jour de la procession ils portaient en cérémonie, tête et pieds nus, la châsse de Notre-Dame sur laquelle étaient gravés les vers suivans : vers qui par parenthèse n'appartiennent pas au langage du onzième siècle, et qui sont d'une époque beaucoup plus récente.

En l'an mil-huit en Septembre,
Fut fait, ainsi que m'en remembre,
D'un Hermite incitation
Qu'on fit une procession
Le jour de la Nativité
De la Mère de Vérité.
Pour ce qu'alors la pestilence,
Regnoit en très grande affluence
En Valenciennes, bonne ville,
(Laquelle était chose très ville)
Pour lire de Dieu appaisser,
Et pour sa Mère autoriser.
Des confrères s'y sont trouvé,
Vingt-six par fraternité.
A tousjours, sans eux des royez
Confrères nommés Des Royez.

Plus tard, les gentilshommes de cette confrérie rougirent d'être confondus avec des manans; et ces vaniteux chrétiens firent bande à part et formèrent le *serment des damoiseaux*, qualification des nobles qui n'étaient pasarmés chevaliers. Les damoiseaux portaient sur la manche de leur robe un Lys brodé en perles, avec cette inscription : *Ave Maria.* Aux jours solennels, ils étaient précédés d'un héraut avec son habit blasonné aux armes de Valenciennes.

Long-temps, à la procession de Notre-Dame

des miracles, chaque confrérie de métiers s'y en venait avec des chars ou des machines merveilleuses. »

Ecoutons encore dire notre vieil historien :

« Lors que le bon temps regnoit, nommément l'an MDLXIII et les suivants, chaque bande de marchands, ou mestiers, et ruage inuentoit et dressoit à l'enuy quelque machine ingénieuse representant quelque histoire du viel ou nouueau Testament que l'on trainoit en la Procession. L'an LXIII. les marchands de vin firent rouler vne colline chargée de vignes ; en laquelle estoit Noë, et cousta plus de cent escus d'or. Aussi emportèrent-ils le prix proposé par le magistrat, sur tous les autres chariots de triomphe, qui estoient quarante en nombre ceste année la.

« Ceux qui marchent en ceste Procession (horsmis le magistrat et le clergé) ont tous en main, qui vn baston, qui vue baguette, qui sont les marques, que l'on fait porter aux pestiferés et à ceux qui les assistent pendant la contagion, en resouuenir de la cause, pour laquelle ceste feste et solemnité est instituée. En oultre, ceux qui sont de quelque Confrérie portent vn feston de fueilles en escharpe : les autres

vn bouquet de fleurs au bout de leur baguette, en signe de resiouissance et d'allégresse pour la faueur que la B. Vierge Mere de Dieu fit à la ville, la déliurant de peste. Finalement l'on y prend vne petite boursette auec quelques deniers pour présenter à l'Offertoire de la Messe. Et bien que pour euiter ceste longue, et tedieuse cerimonie on a laissé d'aller à l'offrande, si est-ce que l'on a retenu ladite boursette, pour memoire de l'antiquité. »

La châsse portée par les *royés* faisait le tour de la ville, précédée d'un ange d'argent qui semblait former une pelote du filet mystérieux envoyé par la Vierge. Pendant ce temps, le reste de la procession faisait une halte hors de la porte de Cambrai, et y écoutait une prédication dont le texte était toujours les merveilles opérées par la divine mère de Dieu. Dès que l'on apercevait les *royés* qui revenaient après avoir terminé leur promenade autour de la ville, on se remettait en marche et l'on reportait la châsse à l'église de Notre-Dame.

Le saint cordon filé des mains de Marie se trouvait-il encore dans cette chasse lorsqu'à l'époque de la révolution on la brisa pour s'emparer de ses riches débris? Les mécréans

prétendent que non, et la chronique vient attester en faveur des mécréans. En 1566, les brise-images s'emparèrent de la *fierte sainte*, brûlèrent avec d'indignes profanations le cordon miraculeux, et à moins qu'un second prodige ne l'ait fait renaître de ses cendres, on ne comprend pas comment il s'est retrouvé dans le beau reliquaire qu'on lui fit depuis.

Puisque nous avons parlé des brise-images, voici un fragment vraiment curieux de d'Oultreman sur ces hérétiques. Il est piquant de voir l'historien, aux prises avec le Prevot de Valenciennes, et placé entre sa conscience qui l'oblige à dire la vérité, et sa foi et ses préjugés qui ne lui montrent dans les protestants que des damnés destinés aux feux de l'enfer, et capables de tous les crimes.

» Certain chroniqueur s'est grandement mespris touchant ces vacarme et brisement d'images, car il dit que les Caluinistes firent mourir vne centaine de prestres en cette ville : les uns écorchez, les autres couppez par lambeaux, d'autres bruslez à petit feu. Ie me souuiens très-bien de tout ce qui se passa en cette abominable iournée, et puis bien asseurer qu'on n'y blessa pas un tout seul Prestre. Les Hugue-

nots se donnèrent bien de garde d'offenser aucunement les images viuantes, non pas mesme de voler les richesses des Eglises (sinon peut-estre quelques vns à la desrobée) de peur de salir leur zele prétendu, et estre estimez brigands et meurtriers. Messire Nicaise de la Croix, vénérable abbé de S. Iean, se treuna en son Eglise, pour empescher qu'ils ne ruinassent vn beau jubé et de très excellentes Orgues qu'il auoit dressées de neuf, et leur offrit à ceste fin grande somme d'argent; mais il n'y gaigna rien, et deut se retirer en sa chambre, mais sans intêrets de sa personne. Vn Père Cordelier fit le mesme deuoir pour sauver les Reliques de S. Victor Martyr, alléguant qu'il n'y auoit que ce Corps Saint en la ville : et il n'en reçeut autre domage que des coups de langues. Ce n'est pas que ie vueille flatter la rebellation et l'heresie, ny la qualifier benigue et débonnaire. Les SS. Martyrs de Gorcom, et autres qui sont dépeints dans le Tableau de la cruauté caluinistique, nous donnent des suffisantes preuves de la barbarie des Gueux en Hollande, et des Huguenots en France, sans en forger des nouuelles contre la vérité, »

Il est à observer que c'est toujours par des

filets que, d'après les chroniques, Notre-Dame opère ses miracles. Elle chasse la peste en entourant Valenciennes d'un filet : elle veut une église à Pomeroël, et la voilà qui plante des pieux autour du terrain qu'elle désire, et un filet blanc vient s'enlacer autour des pieux. Désigne-t-elle les dimensions de son église de Takem; c'est avec un filet noué de distance en distance. Enfin, pour instituer une procession, elle apparaît à la comtesse Adèle, mère de Robert le Frison, et lui fait trouver un filet de soie rouge sur le maitre-autel d'une église.

« C'est (dit un prédicateur, dans un de ses sermons écrits sur vélin, que les antiquaires paient au poids de l'or), c'est pour enseigner aux fileuses, bobineuses et dentelières de Valenciennes, qu'il n'est point de métier plus honorable que parfaire des dentelles, lesquelles ne sauraient être parachevées sans la bénédiction de la très Sainte Vierge immaculée. C'est une faveur octroyée par elle à la ville qu'elle a sauvée de la peste. Et pour le témoigner, il ne faut dire que ce qui s'est passé en mainte et mainte occurence chaque fois que l'on a voulu larronner cette richesse, don de la Viege fait à Valenciennes. On a eu beau emmener en

d'autres villes les meilleures ouvrières. Hors d'ici, elles n'ont pu fabriquer des dentelles égales en solidité et en beauté ! On a monté de ces dentelles à Lille, à Douai, à Arras, sur les même carreaux ; on a voulu achever aussi en ces villes des dentelles commencées à Valenciennes : rien n'y a pu. C'est que la sainte Vierge ne voulait pas faire à d'autres le don qu'elle n'a fait qu'a vous seules, femmes de Valenciennes, afin de vous préserver de l'oisiveté qui mène au vice, et par là vous éloigner du chemin de la damnation éternelle. »

Sans adopter tout à fait les conclusions du digne prédicateur, force m'est néanmoins de reconnaître l'exactitude des faits. Heureusement pour moi, rien n'oblige un chroniqueur à rendre vraisemblable ce qu'il raconte, et c'est une bonne fortune pour lui, diseur de merveilleux, que d'avoir un prodige incompréhensible à montrer à notre siècle incrédule et moqueur.

LE TABLEAU DU MOINE.

Sic transit gloria mundi... *Ecclésiaste.*

La vie de peu d'hommes a été mieux remplie de fortune, d'hommages et de gloire, que la vie du peintre flamand Pierre-Paul Rubens. Artiste déjà célèbre à l'âge où d'autres ne sont

encore que des enfans frivoles, recherché avidement par les plus grands princes, qui couvraient d'or ses chefs-d'œuvre et se disputaient l'honneur de le fixer à leur cour, il vit ensuite rendre à la noblesse de son caractère, à la haute portée de ses connaissances, les témoignages les plus flatteurs. Le duc de Buckingham ayant fait connaître à Rubens tout le chagrin que lui causait la mésintelligence survenue entre les cours d'Angleterre et d'Espagne, le chargea de communiquer ses desseins de réconciliation à l'infante Isabelle, veuve de l'archiduc Albert. Rubens se rendit à Bruxelles près de cette princesse, atteignit bientôt le but de sa négociation, et gagna si bien les bonnes grâces de l'infante, qu'elle l'envoya au roi d'Espagne, Philippe IV, avec commission de proposer des moyens de paix et de recevoir les instructions du monarque. Philippe IV, frappé du mérite de Rubens, le fit chevalier et lui donna la charge de secrétaire de son conseil privé. Rubens revint à Bruxelles rendre compte à l'infante Isabelle des résultats de sa mission; ensuite il passa en Angleterre avec les commissions du roi catholique, et conclut la paix au gré des deux puis-

sances. Le roi Charles Ier combla d'honneurs Pierre-Paul Rubens, lui conféra ses ordres, et tira, en plein parlement, l'épée qu'il portait, pour la donner à l'illustre négociateur. Enfin Rubens retourna en Espagne, où il fut décoré de la Clef-d'Or, fait gentilhomme de la chambre et nommé secrétaire du conseil d'état dans les Pays-Bas. Une année auparavant, il avait épousé Hélène *Forment*, jeune fille de grande beauté, de haute naissance, et qui l'avait rendu père d'un fils, après dix mois d'union.

Enivré de tant de bonheur et fier d'une position qu'il ne devait qu'à lui-même, Rubens s'était entouré de faste, et jamais il ne marchait sans une suite brillante, nombreuse et digne d'un prince. Ses élèves, qui l'avaient habitué à une sorte de culte, l'accompagnaient sans cesse et lui formaient un noble cortége. C'est ainsi que Rubens, durant ses voyages, allait de cloître en cloître et d'église en église visiter les chefs-d'œuvre que renfermaient ces édifices; car à l'époque dont nous parlons, les arts, inspirés par la religion, recevaient du clergé de puissans encouragemens. Plus d'un artiste qui serait mort pauvre et inconnu, doit sa gloire et sa fortune à l'aide

généreuse que lui a offerte le clergé du dix-septième siècle ; et comme le disait Rubens lui-même, alors la protection d'un moine valait, pour un peintre, la protection d'un roi.

Un jour, Rubens, parcourant les environs de Madrid, entra dans un couvent de règle fort austère, et remarqua, non sans surprise, dans le chœur pauvre et humble du monastère, un tableau qui révélait le talent le plus sublime. Cette peinture représentait la mort d'un moine. Rubens appela ses élèves, leur montra le tableau, et tous partagèrent son admiration.

« Et quel peut être l'auteur de cette œuvre? demanda Van Dyck, l'élève favori de Rubens.

« — Un nom était écrit au bas du tableau, mais on l'a soigneusement effacé, répondit Van Tulden. »

Rubens fit engager le prieur à venir lui parler, et demanda au vieux moine le nom de l'artiste auquel il devait son admiration.

Celui-ci croisa les bras, fit un sourire, et répondit :

« Le peintre n'est plus de ce monde.

« — Mort! s'écria Rubens, mort!... Et personne ne l'a connu jusqu'ici ; personne n'a

redit avec admiration son nom, qui devrait être immortel; son nom devant lequel s'effacerait peut-être le mien! Et pourtant, ajouta l'artiste avec un noble orgueil, pourtant, mon père, je suis Pierre-Paul Rubens. »

A ce nom, le visage pâle du prieur s'anima d'une chaleur inconnue. Ses yeux étincelèrent, et il attacha sur Rubens des regards où se révélait plus que de la curiosité : mais cette exaltation ne dura qu'un moment. Le moine baissa les yeux, croisa sur sa poitrine les bras qu'il avait élevés vers le ciel dans un moment d'enthousiasme, et il répéta :

« L'artiste n'est plus de ce monde. »

« — Son nom, mon père; son nom, que je puisse l'apprendre à l'univers, que je puisse lui donner la gloire qui lui est due? » Et Rubens, Van Dyck, Diepenback, Jacques Jordaens, Juste Van Nuel, Van Tulden, ses élèves, j'allais presque dire ses rivaux, entouraient le prieur, et le suppliaient instamment de leur nommer l'auteur de ce tableau.

Le moine tremblait; une sueur froide coulait de son front sur ses joues amaigries, et ses lèvres se contractaient convulsivement, comme

prêtes à révéler le mystère dont il possédait le secret. »

« — Son nom! son nom ! répéta Rubens. »

Le moine fit de la main un geste solennel.

« — Ecoutez-moi, dit-il : vous m'avez mal compris. Je vous ai dit que l'auteur de ce tableau n'était plus de ce monde; mais je n'ai point voulu dire qu'il fût mort.

« — Il vit, il vit ! Oh ! faites-le-nous connaître ! faites-le-nous connaître.

« — Il a renoncé aux choses de la terre; il est dans un cloître, il est moine.

« — Moine ? mon père ! moine ! Oh ! dites-moi dans quel couvent, car il faut qu'il en sorte. Quand Dieu marque un homme du sceau du génie, il ne faut point que cet homme s'ensevelisse dans une solitude. Dieu lui a donné une mission sublime; il faut qu'il l'accomplisse. Nommez-moi le cloître où il se cache, et j'irai l'en tirer et lui montrer la gloire qui l'attend! S'il me refuse, voyez-vous, je lui ferai ordonner par notre saint père le pape de rentrer dans le monde et de reprendre ses pinceaux. Le pape m'aime, mon père; le pape écoutera ma voix.

« — Je ne vous dirai ni son nom ni le cloître

où il s'est réfugié, répliqua le moine d'un ton résolu.

« — Le pape vous en donnera l'ordre, s'écria Rubens exaspéré.

« — Ecoutez-moi, dit le moine; écoutez-moi, au nom du ciel. Croyez-vous que cet homme, avant de quitter le monde, avant de renoncer à la fortune et à la gloire, n'ait point fortement lutté contre une résolution semblable? Croyez-vous qu'il n'ait point fallu d'amères déceptions, de cruelles douleurs, pour qu'il reconnût enfin, en se frappant la poitrine, que tout ici-bas n'était que vanité? Laissez-le donc mourir dans l'asile qu'il a trouvé contre le monde et ses désespoirs. Du reste, vos efforts n'aboutiraient à rien : c'est une tentation dont il sortirait victorieux, ajouta-t-il en faisant le signe de la croix, car Dieu ne lui retirera point son aide ; Dieu qui, dans sa miséricorde, a daigné l'appeler à lui, ne le chassera point de sa présence.

« — Mais, mon père, c'est à l'immortalité qu'il renonce !

« — L'immortalité n'est rien en présence de l'éternité. »

Et le moine rabattit son capuchon sur son

visage et changea d'entretien, de manière à empêcher Rubens d'insister davantage.

Le célèbre Flamand sortit du cloître avec son brillant cortége d'élèves, et tous retournèrent à Madrid rêveurs et silencieux.

Le prieur, rentré dans sa cellule, se mit à genoux sur la natte de paille qui lui servait de lit, et fit à Dieu une fervente prière.

Ensuite il rassembla des pinceaux, des couleurs et un chevalet gisant dans un coin de la cellule, et les jeta dans la rivière qui passait sous ses fenêtres. Il regarda quelque temps avec mélancolie l'eau qui entraînait ces objets avec elle.

Quand ils eurent disparu, il vint se remettre en oraison sur sa natte de paille et devant son crucifix de bois.

LA PROVIDENCE VEILLE SUR NOUS.

1562.

Dieu laisse-t-il jamais ses enfans au besoin.
RACINE, *Athalie*.

En 1562, par une de ces froides et brumeuses après-dînées d'automne, où les vapeurs blanches de la Seine jettent sur les revers de ce fleuve et sur les édifices qui le bordent une

sorte de nuit grisâtre qui précède l'obscurité et se confond bientôt avec elle, un jeune homme, d'une haute taille et pauvrement vêtu, marchait le long du Louvre, lentement et la tête baissée.

Déjà les sculpteurs soumis aux ordres de Jean Goujon avaient suspendu les immenses travaux qu'ils exécutaient dans ce noble et vaste édifice. Sauf des sentinelles disposées de loin en loin, sauf quelque passant attardé qui, la main sur sa dague, se hâtait de regagner son logis, personne ne troublait la solitude et le silence de cette partie de la vieille Lutèce, comme disaient alors les beaux parleurs. Personne ne s'étonna donc lorsque le jeune homme dont nous parlons s'arrêta devant l'endroit plus escarpé de la Seine, et y plongea des le regards pleins d'une résolution désespérée.

« — Mourir s'écria-t-il! mourir quand je suis si jeune ! quand j'ai là tant de choses quime promettent de la gloire ! mourir quand j'ai tout quitté pour suivre une vocation impérieuse et sainte ! Il n'y a donc point de Providence, puisque de telles choses arrivent ! » Et il s'élançait dans la Seine, quand un cri, jeté

derrière lui, l'arrêta et lui fit tourner la tête.

C'était un vieillard qui accourait hors d'haleine. Il saisit le jeune homme par le bras, pour mieux l'empêcher de mettre à exécution le funeste dessein qu'il méditait.

— Jeune homme, dit-il, est-ce à votre âge que l'on blasphême? Douter de Dieu et vouloir mourir! Qui donc peut vous pousser à de si coupables extrémités?

— La misère.

— La misère, enfant?... Mais cette misère qui vous accable aujourd'hui, savez-vous si la Providence, dans ses voies miséricordieuses, ne vous l'a point envoyée comme une épreuve, comme un moyen peut-être de changer votre position et de la rendre heureuse? Ce ne sont point les jeunes hommes naïfs, comme vous semblez l'être, que Dieu repousse de sa main : ce sont les pécheurs endurcis qu'il abandonne au triste sort qu'ils ont mérité. Vous paraissez honnête, et je ne sais pourquoi, mais vous m'inspirez une bonne estime de votre éducation et de votre naissance. Venez avec moi. Je veux aujourd'hui vous donner un asile; vous me conterez votre histoire, et si vous êtes digne d'intérêt, je pourrai vous être, je l'es-

père du moins, de quelque utilité. Holà! vous autres ! »

Deux domestiques, qui se tenaient près de là, vinrent à la voix de leur maître, et ouvrirent une petite porte qui introduisait dans le Louvre. Là, ils allumèrent une torche et précédèrent le vieillard et le jeune homme dans un riche appartement dont une immense bibliothèque tapissait les murailles. Le vieillard s'établit dans un grand fauteuil, fit apporter à manger pour son hôte, et lorsque ce dernier eut satisfait un appétit des moins ordinaires, et qui semblait beaucoup amuser le vieillard, ces deux personnes si bizarrement réunies se regardèrent avec curiosité.

Le jeune homme avait une de ces physionomies candides et pures qui caractérisent les Flamands; ses cheveux noirs et courts laissaient à découvert un grand front plein de poésie. Il s'exprimait avec candeur, à certaines syllabes qu'il prononçait mal à propos, longues ou brèves, on reconnaissait un habitant de la Flandre.

Le vieillard portait des vêtemens épiscopaux; sa taille petite paraissait courbée plus encore par les travaux de l'étude que par le poids de l'âge; son œil étincelait comme un diamant, et

sa parole sentencieuse et dogmatique, en outre de l'homme âgé, annonçait une personne habituée à se voir écouter respectueusement.

—Vous désespérez de la bonté divine, mon enfant, dit-il après un moment de silence, et c'est la misère qui en est cause! Moi aussi, j'ai désespéré de la bonté divine! moi aussi, j'ai méconnu ses merveilleux desseins! moi aussi, j'ai été pauvre et prêt à me donner la mort! et cependant.... Tenez, c'est une histoire que je veux vous conter : ma confiance encouragera la vôtre. Je ne puis encore m'expliquer l'intérêt que je ressens pour vous; cependant j'ai là une voix qui semble me dire: Tu changeras, sa destinée, Dieu t'a choisi pour cela.

Le vieillard se recueillit un instant, et commença de la manière suivante :

— Mon père était un pauvre boucher de Melun; sa famille nombreuse lui donnait beaucoup de soucis et l'obligeait à de rudes travaux; il exigeait (et cela avec beaucoup de justice) que ses enfans travaillassent comme lui; mais, il faut vous l'avouer, j'étais fort paresseux.

« Las de remontrances inutiles, un jour mon père me châtia sévèrement. Exaspéré de ce traitement, au lieu de m'en prendre à ma paresse, j'accusai mon père d'être injuste, et je pris la fuite. Après une journée de vagabondage, je tombai malade de fatigue, de faim et de froid : un cavalier me trouva sans connaissance et presque mort dans un champ; il prit pitié de ma jeunesse, me chargea sur son cheval et me conduisit de la sorte dans un hôpital d'Orléans. Là, je reçus des soins qui me rappelèrent à la vie; et après deux mois de souffrances je sortis de l'hôpital, vêtu de haillons et avec une petite somme que me donnèrent les religieuses hospitalières, en m'engageant à retourner au logis paternel.

« Hélas! mon père était mort.

« Ce fut alors que je conçus, comme vous, la funeste pensée de mourir, et que je m'approchait, comme vous d'une rivière afin de m'y jeter.

« Cependant les pieuses leçons que j'avais reçues des bonnes religieuses d'Orléans me soutinrent dans cette horrible épreuve. Je fis le signe de la croix, je m'éloignai de l'eau avec vitesse, et je me mis à genoux en priant Dieu

et la sainte Vierge de ne point m'abandonner. Plus fort après cette prière, je partis courageusement à pied pour Paris, demandant du pain sur la route, et obtenant parfois de quelque voiturier la permission de monter dans sa charrette.

« Arrivé à Paris, et perdu dans cette ville immense, le désespoir revint encore serrer mon cœur et me rendre de coupables pensées. J'appelai de nouveau la prière à mon aide; j'entrai dans une église, et, agenouillé devant l'autel, je laissai, dans l'exaltation où j'étais, échapper quelques paroles qu'entendit une dame placée près de moi. Ces paroles lui apprirent ma situation; elle m'appela, me fit des questions, et finit par me proposer d'entrer chez elle comme domestique de ses fils.

« Une de mes principales occupations était de conduire ces jeunes gens au collége, et de veiller sur eux pendant toute la durée de la leçon. J'écoutais avec attention les régens, et comme le bon Dieu m'a doué d'une excellente mémoire, je profitai plus que mes maîtres de ce qu'on leur enseignait. On s'aperçut de mes efforts pour acquérir de la science, on m'encouragea, et bientôt, grâce à la protection des

professeurs, je sortis de la domesticité et je devins un écolier boursier.

« Alors un gentilhomme du Berry me proposa de faire l'éducation de ses fils; j'acceptai, comme bien vous le pensez, et je demeurai chez lui jusqu'au moment où le roi Henri II vint visiter le pays que j'habitais.

« Mes élèves présentèrent au monarque une épigramme grecque de ma composition. Le chancelier de Lhôpital trouva bien ce petit ouvrage, me prit en affection, et engagea le roi à me choisir pour précepteur de ses enfans.

« Ma fortune était faite.

« Dès-lors tout me sourit, et la main du Seigneur me soutint au faîte où elle avait daigné m'élever. Je fus nommé à l'abbaye de Bellozane. Henri II me confia une mission honorable et m'envoya en Italie près du concile. A mon retour, la charge de grand-aumônier vint à vaquer et elle fut pour moi. Puis, peu de temps après, je reçus la mître d'évêque d'Auxerre.

« Vous le voyez, enfant, si j'avais, comme vous, douté de la miséricorde divine, si j'avais été assez lâche et assez impie pour me donner la mort, au lieu de couler une vie douce et

honorée, au lieu de pouvoir fonder plusieurs hôpitaux, de soulager les pauvres, et d'être utile à quelques jeunes gens désespérés comme vous, j'aurais fait avorter mon existence en ce monde, et je me serais damné pour l'éternité dans l'autre ; car Dieu ne pardonne point à ceux qui rejettent l'existence qu'il leur a imposée. Le suicide est un crime, et l'ange qui marque au front les réprouvés, impose le sceau de malédiction à l'homicide qui se frappe lui-même comme à l'assassin qui frappe un de ses frères.

« Maintenant que Jacques Amyot vous a dit son histoire, ne voulez-vous pas lui dire la vôtre ? »

Le jeune homme, confus de se trouver devant un aussi grand personnage que monseigneur l'évêque Jacques Amyot, précepteur des enfans du roi et l'un des flambeaux de la science, rougit à cette question du vieillard, et balbutia quelques paroles embarrassées. L'air de bonté et les encouragemens de l'homme célèbre l'enhardirent néanmoins, et d'abord d'une voix faible et timide, puis ensuite avec fermeté et chaleur :

—Je suis Flamand, monseigneur, dit-il au

précepteur des enfans du roi ; ma famille est une des plus nobles du Cambrésis et de l'Artois. Mon père, le sire de Franqueville, possède de grands biens.

« J'ai reçu une éducation brillante ; et mon père a fortement encouragé chez moi le goût des belles-lettres, jusqu'au moment où, malgré les soins que je prenais de le lui cacher, il découvrit dans un galetas inhabité de son château l'atelier que j'étais parvenu à m'y disposer. Là, monseigneur, entraîné par un penchant irrésistible, je passais les journées entières à dessiner et à modeler des figures avec de la terre.

« Je ne veux point de sculpteurs dans ma famille, s'écria mon père ; le sang des Franqueville ne doit point déroger. » Et il brisa toutes mes statues.

« D'abord, je voulus obéir à mon père. Eh bien! malgré moi, monseigneur, un pouvoir irrésistible m'entraînait dans mon atelier et m'y forçait à reprendre mes travaux chéris.

« Surpris de nouveau par mon père, je reçus de son courroux les plus terribles témoignages ; il me frappa, monseigneur !

« Alors, désespéré et sans savoir ce que je faisais, je pris la fuite.

« Le soir, quand je me vis seul, loin de la maison paternelle, sans abri, sans pain, j'aurais bien voulu retourner au château ; mais je connaissais la rigueur inflexible de mon père, et je n'osai.

« Bref, monseigneur, je suis venu de la Flandre à Paris, marchant le jour, me couchant, la nuit, sur quelques seuils de fermes, ou bien obtenant, par pitié, un asile dans une grange : heureux quand une bonne femme, prenant en commisération ma jeunesse et mon dénuement, me donnait un peu de pain noir et de laitage. Et pourtant j'étais habitué, monseigneur, au luxe et à l'aisance de la maison paternelle. Mon Dieu, mon Dieu ! que j'ai souffert !

« Arrivé à Paris, je résolus d'aller trouver le statuaire Jean Goujon, et de lui demander son aide et du travail ; mais il voulut à peine m'écouter, et il me renvoya sans me donner la moindre espérance.

« Ce fut alors, monseigneur, que je pris la résolution de mourir, et que vous m'avez rencontré.

« — Vous avez désobéi à votre père, mon enfant, cela est mal, bien mal, et les souffrances que vous avez eues à supporter sont un juste châtiment de si grandes fautes.

« Cependant il ne faut pas vous désespérer : je vais écrire à votre père, peut-être accordera-t-il votre pardon aux prières du grand-aumônier de France; peut-être même permettra-t-il que vous vous consacriez à l'art du statuaire. Mais, il faut que vous me le juriez sur votre plus sainte croyance : si nous n'obtenons point cela de votre père, vous retournerez en Flandre, et vous lui obéirez en tout ce qu'il vous ordonnera. »

Pierre de Franqueville fit à monseigneur Jacques Amyot les promesses que lui demandait ce dernier, et il se retira dans l'appartement que lui avait fait préparer l'évêque. Là, bercé par les plus douces espérances, le jeune homme s'endormit profondément, et répara, par un sommeil de douze heures, les fatigues et les souffrances qu'il avait supportées durant trois semaines.

Après une courte attente, la réponse du seigneur de Franqueville arriva. Elle était favorable. Il pardonnait à Pierre et il lui per-

mettait de suivre sa vocation pour les arts, sous la protection de monseigneur Jacques Amyot.

Celui-ci fit appeler son jeune ami, et lui donnant une bourse pleine d'or :

— Pierre, dit-il, vous allez partir pour le Tyrol ; vous trouverez là un maître habile qui soignera vos études et vous mettra à même de développer le germe précieux que le Très-Haut a déposé dans votre sein. De là vous irez en Italie, et, je n'en doute point, vous deviendrez un sculpteur célèbre ; vous ajouterez une gloire nouvelle à l'antique gloire de votre famille.

« Partez donc, mon enfant ; mais ayez toujours présentes à la mémoire les dernières paroles d'un ami qui sans doute ne doit plus vous revoir que dans le ciel ; car il est bien vieux, et la mort ne tardera pas à le frapper. N'oubliez jamais, jeune homme, par quelles voies miséricordieuses Dieu vous a conduit au libre développement de votre vocation. Consacrez donc à lui tout entier votre talent et votre génie. D'ailleurs, Pierre, il n'y a de vraiment grand dans les arts que les chefs-d'œuvre inspirés par la religion. Avec elle,

mon enfant, avec elle seule peut jaillir le sublime, comme jaillit, dans le désert, l'eau du rocher sous la baguette sainte de Moïse. »

Pierre de Franqueville suivit les pieux enseignemens de son bienfaiteur, et fut surtout remarquable comme statuaire chrétien. Pour le prouver, nous citerons les statues des quatre évangélistes, de saint Ambroise et de sainte Stéphanie, que possède l'église *del Castellato*, à Florence, et les autres belles figures que l'on voit dans la chapelle de la Sainte-Croix, et qui représentent Moïse, Aaron et les personnifications de l'Humilité, de la Virginité et de la Prudence.

Les deux premières ont une noblesse et une assurance dont il est difficile de se faire idée. Moïse a toute la grandeur, toute la sublimité du prophète ; son visage est celui de l'inspiré. Le statuaire, se demande-t-on, a-t-il vu le fils d'Amran et de Joshabed descendant du mont Sinaï, et porteur de la loi sainte ? Qui lui a révélé les traits mâles, hardis, énergiques, qu'il a donnés au grand-prêtre Aaron ? Ce saint ministre du vrai Dieu parle : son éloquence s'adresse-t-elle à Pharaon et à son peuple ? Reproche-t-il aux Juifs leurs crimes envers le

Dieu d'Israël, lorsque par ses prières il les a délivrés du feu dévorant dont les menaçait la juste colère de Dieu?

Les honneurs que la ville de Florence rendit à son archevêque saint Antonin, en 1588, furent encore pour Pierre de Franqueville une heureuse occasion de montrer son talent. Les six statues de saint Dominique, de saint Jean-Baptiste, de saint Thomas-d'Aquin, de saint Antoine, de saint Philippe, de saint Edouard, qu'il fit d'après les dessins de Jean de Bologne, pour la décoration de la chapelle élevée à saint Antonin, sont très estimées.

Lorsque madame Christine de Lorraine, femme du grand-duc Ferdinant Ier, fit son entrée, en 1589, à Florence, on découvrit six statues colossales en pierre, commandées à Franqueville, et qui sont placées à l'entrée de la cathédrale. Elles représentent les évêques florentins, et portent l'empreinte d'un talent mûri et dès long-temps exercé

Nous avons énuméré cette longue suite de travaux inspirés par le christianisme, parce qu'ils sont les plus beaux titres de gloire acquis par Pierre de Franqueville, et qu'ils laissent bien loin derrière eux les œuvres profanes, et

peu nombreuses du reste, qu'a laissées le célèbre Flamand.

Pierre de Franqueville revint en France vers 1601. Henri IV le nomma son premier statuaire.

Pierre de Franqueville, durant sa longue carrière, se montra constamment pieux et charitable. Marié à une Florentine qui partageait la ferveur de ses sentimens religieux, il donna à ses deux filles une éducation chrétienne et modeste. Ce fut dans leurs bras qu'il s'éteignit, en bénissant Dieu et en redisant combien ses voies sont merveilleuses et infinies.

UNE AVENTURE
DE JACQUES CALLOT.

1609.

> C'était le diable de l'enfer en personne, cornes au front et griffes aux mains, si l'on peut nommer de la façon serres du mauvais esprit; il me frappait de cruelle force.
>
> BODIN, *Démonomanie.*

> J'ai toujours gémi de voir les grands hommes gâter leur talent par quelque sotte manie qui ferait plier les épaules de pitié. Sur mon ame, on dirait que l'on ne peut avoir de génie sans être maniaque ou fou. Rien n'est plus pénible que cette idée, qui ravale au plus bas ce qu'il y a de plus noble et de plus sublime dans l'espèce humaine.
>
> (*Conversations intimes et philosophiques.*)

Le célèbre Callot ne traçait jamais d'esquisse préparatoire, jamais il n'affaiblissait la force de sa pensée en l'essayant d'abord sur le papier, puis en la traduisant du papier sur la

planche à l'aide du calque et du crayon, puis enfin en la gravant avec les outils de son état. Callot improvisait sur le cuivre avec un burin. Aussi rien n'égale la vigueur, rien n'égale la hardiesse de ses ouvrages. Cependant sa fougue d'imagination, son originalité, sa consciencieuse exactitude des costumes sont peut-être plus admirables encore.

Un de mes amis possède une gravure de Callot assez rare, que je lui ai toujours enviée, et que nulle de mes offres, même les plus séduisantes, n'ont jamais pu obtenir de lui. Elle est de petite dimension, et représente une halte de Bohémiens. Callot a mis à l'un des coins les deux vers qu'on va lire :

Au bout du compte, ils trouvent pour destin
Qu'ils sont venus d'Égypte à ce festin.

Le plus grand mouvement règne dans cette composition. Les plans du fond sont occupés par une nuée d'enfans qui se jouent auprès d'un grand feu, par du gibier qui rôtit, et par des femmes occupées à cuire leur repas dans une vaste chaudière. A gauche, des hommes dépécent un mouton, et embrochent au bout d'une perche une cuisse de je ne sais

quel animal. On voit, à droite, une femme en gésine au milieu de cinq commères. L'une d'elles reçoit l'enfant, tandis qu'un vieillard à barbe de capucin présente à l'accouchée un vase plein de liqueur. Aux plans rapprochés, sur un grand arbre, deux hommes dont l'un ronfle et l'autre fait pire; au pied, des joueurs acharnés; à quelques pas, une femme dont le poignard gît à terre, et à laquelle pourtant les immondes cheveux de son mari donnent une occupation qui n'est ni ragoûtante, ni belliqueuse. Puis, jetez au milieu de tout cela des femmes demi-nues et les cheveux épars, des drôles le vaste chaperon en tête, la dague à la ceinture, l'arquebuse au côté : animez, donnez du mouvement, voilà la gravure de Callot. Voilà la scène qui se passait en 1609, et dont Callot lui-même était un des acteurs.

Né à Nancy d'un hérault d'armes, Callot avait vu traiter d'instinct misérable, de goût honteux, sa passion pour le dessin; on l'en avait puni comme d'un vice. Callot, âgé de dix-sept ans, s'évada par une nuit, et prit la route de Rome. Mais pour voyager, et surtout au commencement du dix-septième siècle, il fallait beaucoup d'argent : le trésor du fugitif se trou-

vait des plus minces, et fut bientôt épuisé. Que faire alors? Retourner dans sa famille, qui, forte de sa faute et plus encore de son retour contrit, l'enchaînera à l'étude de l'art héraldique, et brisera pour jamais ses crayons... Marcher en avant! Mais comment, sans même posséder de quoi acheter du pain?

Là-dessus, il s'endormit au pied d'un arbre, car il est un âge heureux durant lequel le sommeil l'emporte sur les plus graves inquiétudes. En se réveillant, Callot aperçut autour de lui une foule d'hommes à faces brunes, à vêtemens pauvres et bizarres; ils le dépouillaient de ses habits, et Callot dormait si fort, que déjà il se trouvait à demi nu. Sa colère, son air délibéré, et peut-être cet intérêt indicible, don mystérieux et bienfaisant de la nature qui s'attache à tout ce qui est jeune et a besoin de protecteur, trouvèrent grâce devant les Bohémiens; Callot conserva sa chemise et son haut-de-chausse. Faute de mieux, il se mit ensuite à faire route avec les larrons. Ils s'émerveillèrent bientôt de sa gaîté, de ses reparties joyeuses et de son adresse. En quatre coups de crayon, Callot croqua le portrait d'une jeune Bohémienne. Dès lors il fut impa-

tronisé dans la horde, eut une maîtresse passionnée, et redevint possesseur de son pourpoint et de son chapeau.

On se lasse de tout, même d'une jeune fille aux grand yeux noirs, au teint de cuivre, aux caresses ardentes. Les amours de la jeune Bohémienne, dire la bonne-aventure, faire maigre chère et recevoir de tendres baisers et des horions jaloux; aujourd'hui comme hier, comme avant-hier, comme le jour précédent; puis comme demain, comme après-demain, comme ensuite, comme toujours... Ce n'était point là le fait d'une imagination de feu, d'une imagination d'artiste. Callot prit patience jusqu'au moment où Rome lui apparut. Alors, tandis que la sœur de sa maîtresse mettait au monde un petit Bohémien, que toutes les femmes s'empressaient près d'elle, et que les hommes hâtaient le dîner, il s'échappa sans encombre, et se trouva, une heure après, errant dans les rues de Rome.

Bientôt il eut faim, et il se mit à regretter la chère peu exquise, il est vrai, des gens de Bohême, mais qui, du moins, appaisait comme il faut les déchiremens d'entrailles qui lui faisaient tant de mal.

Assis tristement sur le seuil d'une maison, il réfléchissait, incertain de la route qu'il devait suivre pour retrouver ses compagnons de route, cherchant l'excuse qu'il allèguerait pour sa fuite auprès du chef de la horde, et surtout auprès de la douce moitié dont il redoutait si fort la tendresse aigre-douce; il résolut de se fier au hasard pour cela, comme pour la vie qu'il avait menée depuis sa fuite de Nancy, et malgré l'obscurité qui commençait à régner, il enfila tout droit la première rue qui se trouvait devant lui. Mais au lieu qu'il rencontrât sa route, une nouvelle rue s'alongeait toujours devant ses pas, et d'innombrables carrefours lui présentaient à chaque instant leurs embarrassantes étoiles de chemins.

Il était là, debout et bien en peine, quand un homme qu'enveloppait soigneusement un manteau lui demanda s'il voulait gagner une bonne soirée?

Callot mit en œuvre tout ce qu'il savait de mauvais italien pour répondre qu'il ne demandait pas mieux.

— Suis-moi, dit l'inconnu. Et alors il se mit à marcher pendant long-temps et à parcourir des rues désertes. Une vague frayeur s'empara

peu à peu de Callot, et se signant avec dévotion, il se recommanda au ciel, sans trop savoir de quel péril il avait à être préservé.

Cependant son guide marchait, marchait toujours. La nuit était devenue des plus noires: le pauvre Français crut voir que son guide revenait sur ses pas, et que la rue où ils se trouvaient était la même que celle d'où ils étaient partis. Hélas! le dessein de son guide était-il de le fourvoyer, cette longue et si prompte course, qu'il s'en trouvait hors d'haleine, ne s'était-elle faite que pour l'empêcher de savoir en quels lieux il se trouvait?

L'homme au manteau s'arrêta enfin devant une petite porte qui s'ouvrit, et il murmura en ricanant : « J'en ai un. » Callot manqua de s'évanouir à ces paroles sinistres. Il essaya de prendre la fuite, mais ses jambes se dérobèrent sous lui, et un poignet vigoureux le saisit au collet et l'entraîna à travers un long corridor noir.

Quel spectacle s'offrit tout à coup à la vue de Callot? Une vaste chambre éclairée par une seule torche, des êtres couverts de vêtemens fantastiques; puis des figures blanches et immobiles contre les murs, et que l'on entrevoyait

à peine. Le plus terrible, au milieu, un cadavre meurtri, sanglant, mutilé! On fit avancer Callot. On étendit sa main sur le cadavre. — Fais serment, hurla une voix étrange, fais serment de ne jamais redire ce que tu as vu; ce que tu vas voir. » Mourant de peur, il balbutia le serment.

Alors les figures extraordinaires, qui remplissaient la salle, se mirent à danser autour de Callot. Lui, habitué à la danse bizarre des Bohémiens, ne pouvait supporter ces gambades fantastiques, ces grimaces, ces cris, ces éclats de rire confus, vrai sabbat de sorciers et de démons.

Quand ils furent las, on prit le cadavre, on le dressa contre le mur, et on fit avancer Callot pour le charger de cet horrible fardeau. Il eut beau prier, beau pleurer, beau intercéder, beau représenter que lui, pauvre Français, étranger à Rome, allait être accusé du meurtre de ce cadavre, il lui fallut se courber sous la charge exécrable. Traînant de son mieux le corps raide et immobile, il crut tout à coup le sentir s'animer, et bientôt deux bras vigoureux entourèrent son cou de leurs rudes étreintes, et une voix sauvage se prit à

imiter le chant du coq et à entonner un air diabolique.

Le pauvre Callot n'y tint plus, et tomba sans force; mais les talons nus du cadavre l'éperonnèrent, et bel et bien, il lui fallut se relever.

— Sainte Vierge! s'écria-t-il avec désespoir, suis-je assez puni d'avoir quitté ma famille! Mon amour pour la peinture est-il assez cruellement expié!

Les étreintes du cadavre se relâchèrent : — Tu es peintre? s'écria-t-il; tu es peintre? prouve-le moi.

Une lanterne, allumée comme par enchantement, brilla dans la main de l'étrange corps sanglant et nu, et Callot se sentit passer entre les doigts un morceau de braise.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, il traça au hasard une figure de Bohémien dans l'auréole lumineuse que la lanterne reflétait sur la muraille.

Il n'avait pas encore fini, que le cadavre lui sautait au cou, l'embrassait avec enthousiasme et criait avec une voix qui n'avait plus rien d'infernal. — Venez, Laurenzo, venez, Piétro :

venez tous... C'est un jeune artiste, un talent original, inouï.

Les figures de tout à l'heure accoururent à demi vêtues, et la plupart encore barbouillées de couleurs. C'était un atelier d'artistes qui avaient voulu s'ébattre de la frayeur d'un passant, et qui avaient mis à exécution le tour dont Callot se trouvait victime.

Tandis qu'ils admiraient l'esquisse de Callot et que, revenu de sa peur, il leur contait naïvement ses aventures, le cadavre ressucité faisait disparaître à grands coups d'éponge les teintes rouges et noires qui figuraient si bien, sur ses membres, du sang et des meurtrissures. Quand il eut reprit son pourpoint et son haut-de-chausses, il parut un grand jeune homme de mine avenantes.

— Mon compère, dit-il à Callot, je vous ai fait une belle frayeur, tantôt. Afin de vous en payer, je vous offre pour tout le temps qu'il vous plaira un logement chez moi, une place à ma table, mon crédit et mes conseils, que l'on recherche quelquefois.

Moi aussi, jeune homme, j'ai fait comme toi, j'ai quitté mon pays et ma famille pour me livrer en liberté à ma passion pour les arts! Moi

aussi, sans un digne évêque, qui m'accueillit par pitié, j'aurais dû lutter contre la misère pendant bien des années de ma jeunesse. Je ferai pour toi ce que l'on a fait pour moi. Et, vive Dieu ! compère, si tu as autant d'ardeur au travail, que d'heureuses dispositions, tu deviendras célèbre.

Or sus, mes compagnons, je vous convie à venir souper tous chez Pierre de Franqueville, et à boire jusqu'à demain matin à ma statue *della Prima véra* (1), que je viens d'achever.

Nous boirons aussi aux succès futurs de Jacques Callot.

(1) Cette statue se trouve placée à Florence, au bas du pont de la Trinité.

HISTOIRE

D'UNE FILLE DE MASNIÈRES

Qui mourut, possédée du démon, le jour des Trépassés
de l'an 1590.

Vade retrò Satanas !
FORMULE D'EXORCISME.

Le curieux récit qu'on va lire est traduit textuellement et avec une scrupuleuse fidélité de l'ouvrage latin : *Disquisitionum magicarum libri sex*, par le R. P. *Martin* Del-Rio, gros

in-4° imprimé sur deux colonnes et devenu assez rare.

. . . . « Il arriva au même père une aventure singulière, digne d'attention, et dont il n'est jamais advenu de semblable. Mais la personne chez qui elle eut lieu, et tant d'autres témoins affirment qu'ils l'ont vue de leurs yeux et ouïe de leurs oreilles, qu'il faut les croire de même qu'aux choses qui sont révélées en confession. . . . . Voici comment la chose est arrivée.

« Une petite Indienne, âgée de seize années environ, que l'on avait prise à la guerre, était élevée chez la femme du seigneur de Masnières; elle avait été baptisée sous le nom de Catherine. A mesure qu'elle avançait en âge, il se développait chez elle un esprit d'insubordination et de libertinage, de sorte que sa maîtresse dut à diverses reprises la réprimander et la châtier. Elle vint à ce degré de corruption d'avoir en secret plusieurs amans. Sans néanmoins s'abstenir du sacrement de pénitence, elle ne dit jamais ce péché, *ne metricula aut perditis moribus haberetur.*

« Tombée malade, au mois d'octobre 1590, elle fit appeler un prêtre pour se confesser;

mais elle le fit avec des réticences ; et à deux fois différentes, lorsque le prêtre s'en fut en allé, elle se mit à se moquer de lui, en présence des autres femmes, disant à peu-près : — « Ce que j'ai fait est bien autre chose que les péchés avoués par moi. Elle ajouta d'autres propos déshonnêtes qui firent honte à ses compagnes; elles allèrent les rapporter à leur maîtresse. Celle-ci vint en reprendre Catherine comme elle le méritait, et s'appaisant enfin, lui demanda quels étaient ces péchés qu'elle n'avait point voulu avouer au père. Catherine les conta sans difficulté ; elle ajouta : Toutes les fois que j'ai fait appeler un prêtre, j'ai vu à ma gauche une espèce de nègre qui m'engageait à ne point dire ces péchés tous véniels au plus, et qui pourraient me faire passer pour une débauchée aux yeux du Père.

« A ma droite, au contraire, se tenait sainte Marie-Magdeleine qui m'exhortait à tout avouer sans contrainte.

« Le prêtre fut appelé de nouveau; et la maîtresse de Catherine lui conta ce qui en était. Il essaya donc de faire faire à la malade une confession complète ; mais plus il l'y exhortait, plus elle devenait obstinée. Elle alla même jusqu'à vouloir renier le nom de Dieu.

Une autre fois, comme on lui présentait un crucifix pour qu'elle portât les yeux sur cette image sainte, et élevât son ame au Seigneur, elle répondit avec indignation, et avec un trouble extrême : Je le sais bien, mais que voulez-vous que je fasse? — Que vous vous tourniez vers le crucifix, répliqua sa maîtresse, vers le Christ, qui vous pardonnera vos fautes, si vous les avouez. — Cessez, répondit Catherine, cessez de me tourmenter, je vous en supplie. Sa maîtresse s'en alla; et la malade se mit à se vanter de ses intrigues et de sa dépravation, ce qui dura plusieurs jours; jusqu'à celui des Trépassés, où sa maîtresse et ses femmes l'entendirent s'écrier : Je suis au supplice! mon ame a des angoisses cruelles pour avoir péché par luxure. Et depuis cette heure jusqu'au milieu de la nuit, son corps devint raide, on la crut morte, et on songea à l'ensevelir..... Trois heures auparavant, on lui avait présenté une croix et un cierge béni, en l'exhortant à invoquer le nom de Dieu. Qui donc est-il? dit-elle. Je ne le connais point. Et se plaçant à l'autre bout de son lit, elle se mit à parler avec quelqu'un que l'on ne voyait pas.

Une autre femme qui, malade également,

logeait dans la même chambre, supplia sa maîtresse de lui permettre de coucher autre part. Elle voyait, disait-elle, des spectres noirs qui la glaçaient d'effroi. La nuit où Catherine mourut, toute la maison fut remplie d'une odeur si puante qu'il fallut mettre le cadavre en plein air dans le vestibule. Le frère de la maîtresse du château fut tiré de son lit par un bras mystérieux. Une servante reçut aux épaules comme un coup de soulier. Elle en porta la marque plusieurs jours. Un cheval fort paisible d'ordinaire, devint furieux et courut çà et là toute la nuit, faisant retentir le pavé sous ses pieds. Il en fut de même des chiens qui ne cessèrent ni d'aboyer ni d'errer. Après l'inhumation du corps, une domestique en entrant dans la chambre funèbre sentit jeter sur elle un vase placé sur une tablette élevée. Personne n'était pourtant dans cet endroit.

« En outre, presque tout le village vit des tuiles et du chaume enlevés avec un grand bruit à plus de deux mille pas de là.

« Une autre servante, en présence d'un grand nombre de spectateurs, fut traînée fort loin par les pieds, sans que l'on vît celui qui la traînait. Le 7 novembre, une femme étant

dans le vestibule pour y prendre un vêtement, vit Catherine se dresser sur ses pieds et saisir un vase pour le lui jeter à la tête. Le vase frappa si fort contre le mur qu'il s'y brisa en cent morceaux.

« Le lendemain, on mit dans le vestibule une image de papier, où était représentée une croix. Elle fut aussitôt arrachée devant tout le monde, et déchirée en trois pièces. Le même jour, tandis que la dame du château soupait dans son jardin, une brique fut lancée au milieu d'un plat et renversa la table. En même temps, un enfant de quatre ans se mettait à crier : Ma mère, ma mère, Catherine est là qui m'étouffe..... Tout cela obligea la dame à quitter son château, le laissant à la garde de quelques servantes.

« Le dix du même mois, une servante entra dans la cuisine, pour y prendre un objet indispensable. La voix de Catherine l'appela trois fois. Elle s'enfuit pleine de frayeur ; mais ses compagnes, l'ayant exhortée à retourner dans la cuisine, en invoquant le nom du Seigneur, et en s'armant d'un cierge béni, elle se fit accompagner des deux plus résolues. La trépassée lui enjoignit de les renvoyer, de jeter le

cierge béni qui lui faisait mal, et de rester seule avec elle.

« Catherine exhalait des flammes infectes de toutes les jointures de son corps. Sa tête et ses pieds étaient en feu. Son corps était enveloppé d'une bandelette de feu haute de dix doigts : cette bandelette tombait jusqu'à terre.... A la vue de ce revenant, la servante devint pâle et tremblante. —Combien de fois t'ai-je appelée? lui demanda le spectre. Mon Dieu, répliqua la pauvre fille, qui n'aurait horreur de votre aspect ?

« Tandis qu'elle parlait, un enfant d'une rare beauté, et vêtu d'une robe blanche, apparut tout-à-coup, exhorta la servante à s'armer de courage et à écouter attentivement ce que lui dirait Catherine »

« La réprouvée fit alors une longue exhortation à son ancienne compagne et l'exhorta à la vertu.

— « Je vous donne ces conseils malgré moi, ajouta-t-elle, mais j'y suis forcée; il faut que je vous montre ce que je suis devenue, et que mon exemple vous serve. »

« La cloche de l'angelus sonna sur ces entrefaites, la trépassée se retira dans un angle

de la chambre et s'évanouit. L'ange, car la servante crut que le bel enfant était un ange, ordonna à cette fille d'aller raconter à ses compagnes ce qu'elle avait vu. Elle obéit. »

Tel est ce récit bizarre, traduit avec une consciencieuse exactitude. Seulement, il a fallu parfois élaguer des détails ennuyeux. Des points ont indiqué ces suppressions.

L'ouvrage du P. Martin, *Del-Rio*, contient encore beaucoup de prodiges non moins merveilleux et non moins absurdes. Comme ils n'auraient point, de même que celui-ci, pour nos lecteurs l'intérêt de la localité et de l'à-propos, nous bornerons là nos extraits des *Disquisitionum magicarum libri sex*.

ARNULPHE-LE-SIMPLE.

CHRONIQUE FLAMANDE.

1072.

Voici comment un vieux carme contait l'histoire d'Arnulphe-le-Simple. Nous tâcherons de conserver au dire du chroniqueur, sa grâce et sa naïveté.

« Nobles sires et gentes damoiselles,

« Onc s'il vous advient d'ouïr devers la nuitée doléancepiteuse de vieille femme qui requiert de votre merci un morceau de pain et un escabeau sous le mantel de la cheminée, le tout à cette fin de ne point trépasser de famine et de froid, sus! mandez à vos pages, varlets et gens d'armes, de hucher la herse et d'abattre le pont-levis. S'ils tardent par trop, sus allez les hâter par vos paroles, et si l'occasion le requiert, ouvrez vous-même l'huis de votre châtel.

« Sus allez tôt et de votre main, ainsi qu'il vous en est fait conseil, ouvrir l'huis de votre logis, car sans cela il pourrait vous advenir ce qu'il est advenu au comte de Flandre, Arnulphe du surnom de Simple.

« Oyez, oyez, c'est une histoire lamentable et véridique et de laquelle il se trouve bon, édifiant et salutaire de se ramentuvoir. Je l'ai ouï conter à un saint frère quêteur de l'ordre des Carmes, en la saison hyémale de l'an dernier. Or, le dit frère quêteur de l'ordre des carmes était mieux disant que onc ne le fut docteur de Sorbonne emmitoufflé d'hermine.

« Voici mon déduit, ainsi que je l'ai retenu en remembrance.

« Messire Robert, seigneur de Frise, au trépassement de son frère monseigneur Bauduin de Mons, comte de Flandres, avait requis d'être fait tuteur des deux enfans d'icelui ; à savoir : Messeigneurs Arnulphe et Bauduin, ce que voulut empêcher, à bon escient, madame Richilde, veuve du défunt.

« Dont se voulant venger sir Robert-le-Frison, à cause du tort que ladite dame lui faisait, la chassa et lui fit une guerre sanglante qui mit le pays de Flandre en désarroi.

« Nonobstant qu'il fut encore en grande jeunesse, messire Arnulphe-le-simple, de ce renom pour la simplesse de son cœur et la droiture de sa justice, fit serment, par Notre Dame, de traiter ainsi qu'il le devait monseigneur Robert-le-Frison, lequel, au lieu de se montrer bel oncle, au rebours, pourchassait de guerre à outrance ses neveux orphelins de leur père.

« A ces propos merveilleux de la part d'un jeune sire, madame Richilde se mit à deux genoux, bénissant la vierge et les saints pour lui avoir octroyé tel fils, et puis elle alla quérir de ce pas l'épée de défunt monseigneur Beauduin-de-Mons, non sans pleurer à sanglots. — Allez, dit-elle, allez, cher fils, que saint Michel vous

protége et vous bénisse ; car vous m'avez fait aujourd'hui liesse telle que je ne devais plus en espérer dans mon veuvage.

« Pour lors, les seigneurs qui relevaient du duché de Flandre, à l'ouïr de ce qui vient d'être raconté, accoururent de toutes parts en hâte, et avec force d'hommes d'armes écu à la selle et lance au poing.

« Seigneurs et vassaux firent si bien leur office, que le déloyal Frison perdit, en la durée d'un mois, deux batailles rangées.

« Il advint donc découragement parmi ceux de Robert, et confiance et jubilation parmi ceux d'Arnulphe.

« Aucun ne mettait en doute la défaite des Frisons repoussés quasiment tout à fait hors du pays de Flandre.

« Et à une vesprée, il devisait aves ses premiers vassaux, s'enquérant des plus sages ce qu'il serait convenable de faire à son oncle Robert, lequel serait le lendemain, sans nul doute, en son pouvoir, lorsqu'une vieille femme s'en vint geindre à l'huis de la tente, demandant un morceau de pain pour se racheter la vie.

« Au lieu de la prendre en pitié, monseigneur Arnulphe, tout occupé de ses desseins de guerre

et de victoire, la rudoya de façon discourtoise, et comme elle ne se taisait ni s'en allait, la frappa, tout en colère, du plat de son épée.

« Elle tomba aux pieds du jeune sire, murmura ces mots : « Sans lignée, sans duché, sans vie, » et rendit l'ame.

« Et le lendemain, monseigneur Beauduin-le-Frison, debout au milieu du champ de bataille, disait aux siens : Vous ferez faire en l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer, une belle sépulture pour mon neveu Arnulphe. Je veux qu'il y soit sculpté en marbre avec une épée à la main, car il était brave chevalier, et mieux faisant qu'aucun autre. C'est miracle de Dieu, si je l'ai vaincu, mais non pas miracle qu'il ait trepassé en ce jour, accoutré d'un horion de lance, car il était toujours en plein milieu de la mêlée.

« Et maintenant je suis comte de Flandre, car il ne reste plus que mon autre neveu Beauduin, et pour icelui point n'en ai peur : vienne quatre semaines, et il échangera son chapeau de comte contre une couronne de moine.

« Il advint ainsi que monseigneur Robert-le-Frison avait dit :

« Et quand le jésuite se trouvait à ce point de son histoire, il ajoutait sans marque :

« Quelle était la femme cause de la perte de monseigneur Arnulphe-le-Simple ? Sorcière, sainte revêtue d'apparence chétive, ou tout bonnement pauvre femme en détresse ?

« Aucun ne le sait, aucune ne le saura ; mais il faut tirer d'icelle véridique et édifiante histoire cette sage sentence, que pauvres gens et frères quêteurs ne doivent être ni menés durement, ni renvoyés sans aumône. Car il en peut arriver malheur bien grand comme on le reconnaît, sans compter que l'on se ferme la voie du salut, et que l'on contredit aux préceptes de notre seigneur Jésus-Christ, qui recommande de donner à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif. »

LE SOUPER DU FERMIER.

LÉGENDE CAMBRESIENNE.

1217.

Si votre huis s'en vient à s'ouvrir de façon subite, et sans que paraisse un quelqu'un pour entrer au logis, prenez bien garde de dire, par manière de raillerie ou autrement : « Entrez à votre loisir, et soyez bien-venu. »

Prenez-y bien garde, car il vous adviendrait ce qu'il est advenu au fermier Eustache Gosselin d'Elincourt, lequel avait convié à un grand festin deux amis.

A en croire leurs propos, ils auraient été assis à table avant l'heure de midi, et l'on tintait vêpres que onc Gosselin n'en avait vu un seul.

Il allait en long et en large, regardant de rechef à la fenêtre, maugréant de ne rien voir venir; allant de nouveau, et regardant encore une fois.

A la fin, il proféra un serment comme il ne sied pas à un chrétien, et il jura qu'il ferait mettre à table avec lui le premier qui viendrait, quand bien même serait-il le vrai diable d'enfer.

Soudainement la porte du logis s'ouvrit toute grande, et il n'y avait personne pour entrer.

Eustache Gosselin, sans songer à mal, et oubliant déjà les propos malséans qu'il avait tenus, cria, pensant que c'était l'advenue de ses amis : « Entrez, et vous serez hébergés comme il faut, quoiqu'à vrai dire vous vous soyez fait attendre plus qu'il n'est permis. »

A ces paroles, trois hommes inconnus, et dont le pourpoint, le haut-de-chausses, les bot-

tines et jusqu'au chaperon et le panache étaient noirs, passèrent l'huis du logis, faisant force révérences, mais ayant peine, selon Eustache Gosselin, à étouffer une grande envie de rire.

Le fermier aurait eu bonne envie de leur apprendre à ne point venir faire des moqueries de lui en sa propre maison; mais au moment où il allait se mettre à parler sur un ton haut et de colère, il leva les yeux sur les inconnus, et, sans savoir pourquoi, il se sentit frissonner d'une telle frayeur qu'il n'osa dire une parole.

Alors les étranges convives, toujours dans un silence profond, entourèrent la table, prirent des chaises, et se servirent entre eux des différens mets qui s'y trouvaient.

Jamais chrétien ne mangea comme ils mangèrent.

Pendant tout le temps que dura leur repas, Eustache Gosselin n'entendit pas le plus petit bruit.

Et quand ils eurent fini, ils se regardèrent entre eux d'une façon effrayante, et le fermier, toujours immobile de frayeur, n'osait faire un pas ni appeler au secours.

Depuis ce jour-là nul n'est entré dans le logis du fermier Gosselin.

Car la nuit, une clarté rougeâtre paraissait à toutes les fenêtres du logis, et au milieu de cette clarté, des ombres noires, qui semblaient tenir en leurs mains armées d'ongles, des plats chargés de mets : elles passaient et repassaient vitement avec tout l'émoi de varlets qui servent un festin.

Et l'on entendait des éclats de rire et des propos effroyables; et un vieux berger qui se hasarda, dit-on, muni d'eau bénite et de reliques, à s'approcher de ce logis, y vit le fermier Gosselin, assis là immobile, et regardant le repas du démon.

Il y a bien des années que la maison d'Eustache Gosselin était tombée en ruine, et cependant on n'osait pas davantage y entrer; c'est à peine si l'on osait labourer à l'entour, car elle se trouvait isolée au milieu d'un grand champ.

A présent, il n'en reste plus rien, mais, à certaines époques, des voyageurs qui se hasardent à marcher la nuit, aperçoivent encore la lueur du festin infernal, et entendent les rires des terribles convives.

Or donc, en vrai chrétien, toujours en garde contre les embûches du démon, gardez remembrance de cette sage maxime :

« Si votre huis vient à s'ouvrir de façon subite et sans que paraisse un quelqu'un pour entrer au logis, prenez bien garde de dire, par manière de raillerie ou autrement: « Entrez à votre loisir et soyez le bien-venu. »

Prenez-y bien garde, car il vous adviendrait ce qu'il est advenu au fermier Gosselin.

LA NOCE DU CONTREBANDIER.

CHRONIQUE.

Les morts vont vîte.

BURGER.

— Je me moque du curé, je me moque de l'évêque, je me moque du pape, je me moque de la sainte église catholique! Si le curé ne veut point me marier aujourd'hui vendredi, je me

passerai de mariage, et les noces n'en auront pas moins lieu.

Vois-tu, bedeau, je suis un contrebandier, un joyeux contrebandier qui passe sa vie dans les bois et n'est jamais sûr du lendemain : car le coup de fusil d'un douanier n'a qu'à se trouver bien ajusté, et tout est fini. Or, c'est mon métier à moi, que d'entendre les balles des douaniers siffler à mes oreilles.

Donc, va-t-en dire à ton curé que si dans une demi-heure il ne m'attend pas à l'église, adieu le mariage, adieu la bénédiction de l'anneau d'or, adieu les dix écus que je lui destinais pour sa messe, adieu la belle cérémonie, les chants de l'orgue et la clarté pure des cierges. A mes noces il n'y aura pour bénédiction que les blasphêmes de mes camarades, pour orgue que le violon du ménétrier, et pour présent au prêtre que des malédictions ce soir. Et peut-être bientôt le *chant du coq rouge* pour le presbytère. Tu sais, n'est-ce pas, tu sais, bedeau, comment chante le coq rouge? tu sais comment tourbillonnent ses aîles de flammes, tu sais quelles larmes il cause, et comment il fait écrouler les poutres à demi consumées. Gare au chant du coq rouge ! bedeau!

Et le bedeau, pâle et croyant déjà voir la cure tout en feu, alla trouver le curé et lui rapporter les menaces de Nicolas Trocmetz. Le curé eut peur. Mais la peur ne lui fit pas enfreindre la défense de l'église qui ne permet pas que des mariages se fassent le vendredi. —Que la volonté de Dieu soit fait, dit-il, et qu'il en advienne ce qu'il pourra.

Une heure s'écoula, et l'église ne s'ouvrit point. Alors Nicolas Trocmetz, écumant de rage et serrant les poings, alla quérir sa fiancée, pauvre jeune fille que ses parens mariaient malgré elle au contrebandier farouche. Mais elle se jeta aux genoux de son père, et le supplia si fort de ne point la livrer à son fiancé avant que le prêtre n'eût béni leur mariage, que le vieillard dit :

— Nicolas, il faut attendre deux jours. Deux jours sont bientôt passés, et lundi, à la première heure, tu seras marié à l'église, et tu emmenneras ta femme.

— Non, sur mon ame! non, par le démon! il n'en sera point ainsi. Sur l'heure ou jamais. Qu'elle vienne à présent, où qu'elle ne vienne jamais. Choisis.

— Jamais, jamais, mon père : oh ! prenez pitié de moi.

— Au diable donc la bégueule et ses scrupules! Croit-elle que je manquerai de jolies filles pour m'épouser? Qu'elle reste donc dans sa chaumière à nettoyer les plats de bois de sa famille. Moi, je vais chercher une autre femme ; la première venue vaudra mieux que la folle que je quitte, et qui, pour un sot scrupule, fait fi de ma ceinture pleine de pièces d'or, et de mes quarante chiens qui se moquent des douaniers, et dont jamais un seul n'a laissé prendre par les habits verts le moindre paquet de marchandise.

Disant cela, il s'en fut : la jeune fille remercia le ciel, et se mettant à deux genoux elle fondit en larmes, mais en larmes de joie.

Nicolas, néanmoins, se sentait profondément outragé, le dépit gonflait son cœur, et il y avait dans son sourire affecté je ne sais quel sombre ressentiment de désespoir.

Il marchait parlant haut, riant et tâchant de faire rire ses amis, lorsqu'il fit rencontre d'une jeune fille à la tournure délurée et au plus joli minois que l'on eût jamais vu dans le village.

— Qui donc es-tu? demanda le contrebandier en entourant, sans façon, de son bras la fine taille de la jolie fille.

— Robertine! voilà mon nom, dit-elle.

— Et l'autre; le nom de ton père?

— Je n'ai ni père ni mère.

— Et d'où viens-tu?

—De nulle part, car je vais partout et je viens de partout sans soucis d'hier ni de demain, tantôt pauvre, tantôt riche, toujours gaie et avenante.

— Vrai Dieu! — ne pâlis pas la belle de ce juron, — voilà la femme qu'il faut à un contrebandier. Veux-tu m'épouser, m'épouser sans prêtre et sans église, la belle? m'épouser un vendredi et faire gras à la noce? ne manger que de la viande et rire du maigre et de l'abstinence?

— Je le veux bien, marchons.

— Voilà qui s'appelle parler. Holà! hôtelier, vite, vite, mon repas de noces! A table: du vin, du vin, et encore du vin. Vive la joie! je me marie et le curé n'a que faire à mon mariage.

— Je suis un homme craignant Dieu, et telles noces ne sauraient avoir lieu chez moi. Cherchez une autre auberge que la mienne

pour tenir de tels propos, et commettre un semblable sacrilége.

— Quoi, parce qu'un de mes camarades s'habille d'une chemise, et fait des grimaces comme ton curé, tu as peur? Au diable la peur, et ta maison, cabaretier maudit. Eh bien! camarades, prenez-lui une tonne de vin; il ne refusera pas de la vendre, le coquin, ou gare mon couteau. Bon, maintenant qu'il cède, le digne homme, prenez ce tonneau de vin, et en route pour la forêt! et en route pour le vieux château en ruines qui est au milieu de la forêt. C'est là que je veux faire ma noce.

Et ils partirent, hurlant et blasphémant : et ils arrivèrent au château, et là ils parodièrent les saintes cérémonies du mariage, et là ils passèrent la nuit à commettre mille horreurs.

Cependant, vers minuit, Nicolas entraînait, dans la chambre nuptiale préparée à la hâte, sa fiancée dont les yeux étincelaient de joie et d'amour.

Et elle disait malgré cela : « Non, non, pas encore; laissez-moi, » mais si doucement qu'il ne trouvait que plus de charmes à l'entraîner.

— Je veux être ton serviteur; nul autre que

moi ne te servira, Robertine. C'est ma main qui détachera cette collerette, c'est ma main qui dénouera cette ceinture. Oh! ne couvre point ainsi de tes bras nus ta poitrine nue. Tu es ma femme, tu es ma femme, tu es à moi. Maintenant, c'est ton pied, ton joli pied que je veux voir; laisse-moi ôter ces bas si blancs, et qui trahissent des formes si gracieuses et si fines.

Et il tirait doucement le bas, et il admirait les contours blancs et délicats qu'il découvrait avec lenteur, lorsque tout à coup, — horreur! — le bas tomba tout à fait, et laissa voir un pied fourchu.

Et la belle et gracieuse Robertine était devenue un démon, un démon avec des cornes de feu et des griffes de fer : et il entoura de ses bras le cou du contrebandier, et il lui dit en riant et en l'insultant :

— Reçois le baiser de noce, le baiser de ta fiancée.

Les contrebandiers ne trouvèrent le lendemain matin, dans la couche nuptiale, qu'un tas de cendres noires et fétides.

Et le dimanche qui suivit le jour de cette

funeste découverte, le curé prêcha sur les malheurs qui arrivent aux impies et aux mécréans qui se passent de prêtre pour se marier, et qui font la noce le vendredi.

LA JUSTICE DU PRINCE BAUDOIN.

Dieu et mon droit.

DEVISE DES ARMES D'ANGLETERRE.

Dans les premières années du douzième siècle, sous l'épiscopat de Wilbald, un grand nombre de Flamands riches quittèrent leur pays désolé par des pluies continuelles que suivirent

trois débordemens de la mer, la famine et la peste. En outre la Flandre était infestée par des bandes de voleurs qu'enhardissaient l'état de détresse où se trouvait le comté, et l'absence de Robert II, surnommé l'*Hiérosolimite*, parce que ses vœux de croisade le retenaient en Terre-Sainte depuis un grand nombre d'années. Tous les émigrés flamands se réfugiaient donc en Angleterre, où Henri Ier leur avait fait concession d'une vaste étendue de terre au milieu de la partie orientale de son royaume; attirant de sorte vers lui des étrangers riches pour la plupart, et beaucoup plus avancés que ses propres sujets dans les arts et dans l'industrie.

Une pareille détresse durait en Flandre depuis trois ans, lorsque Robert, de retour en Europe, mourut devant Mantes en combattant pour Louis-le-Gros, et laissa le comté de Flandre à son fils Baudoin VII.

Le jour où il apprit la mort de son père, Baudoin, suivant l'usage, le front ceint de la couronne de comte, vint se montrer à ses vassaux, et du haut de la *Bretèque* recevoir les hommages du peuple.

Son regard était sévère, son maintien grave, et sa main s'appuyait sur sa hache.

— Or çà, mes maîtres, dit-il d'une voix ferme et dont on ne perdit pas une parole, car l'étonnement et l'attente firent taire un chacun : écoutez-moi bien, et retenez ce que je vais dire : dès aujourd'hui, j'établis et je maintiens la PAIX COMMUNE ET SEIGNEURIALE.

Je la décerne et la fais publier à mes états-généraux, et dès cette heure je veux qu'elle ait son cours.

Et si quelqu'un y contredit, ajouta-t-il en prenant sa hache qu'il fit reluire au soleil, et qui vint s'arrêter avec un bruit sourd sur le marbre du balcon, malheur à lui !

Alors un héraut d'armes lut la *Paix commune* :

1° Que personne n'entre par force dans la maison d'autrui pendant la nuit, à peine d'être puni de mort.

2° Que personne n'y mette le feu et ne menace même de le faire, à peine d'être puni de mort.

3° Que personne ne porte d'armes, excepté les baillis, les gardiens des corps et métiers, et autres semblables officiers du prince, à peine d'être puni de mort.

4° Que l'auteur d'un meurtre ou de bles-

sures justifie la nécessité où il était de se défendre selon les règles de la justice, et le prouve par le duel ou par l'épreuve de l'eau, du feu ou du fer, à peine d'être puni de mort.

5° Que les baillifs et autres officiers rendent bonne justice, à peine d'être punis de mort.

6° Qu'ils n'imposent point d'amendes excessives, à peine d'être punis de mort.

Et le comte Baudoin reprit sa hache, l'agita de nouveau, et répéta :

— Si quelqu'un y contredit, malheur à lui !

Le lendemain, après la messe, le comte Baudoin reparut à la *Bretèque*, suivi d'un cortége nombreux. Le bourreau et ses valets, les manches retroussées, arrivèrent au même instant, et un héraut cria :

— Qui veut requérir justice de monseigneur le comte de Flandre s'avance hardiment et parle sans crainte.

Une pauvre vieille femme, vêtue de haillons et toute meurtrie, éleva les mains, et dit d'une voix faible et chevrotante :

— Je requiers la justice de monseigneur.

La foule s'ouvrit devant elle, et lui livra passage.

— Monseigneur, dit-elle, je suis une pauvre

veuve qui nourrit trois orphelins de son fils mort en Palestine, au service de Dieu et de monseigneur votre père. Je n'avais pour tout bien qu'une chaumière et deux vaches. Le chevalier Pierre d'Orscamp que voici, a passé hier devant mon logis, il a fait prendre une de mes vaches par ses hommes d'armes, et comme je l'ai menacé de votre justice, il a fait démolir ma chaumière, m'a battue et m'a mise en l'état où vous me voyez.

—Bourreau, demanda Baudoin, votre chaudière d'huile bouillante se trouve-t-elle prête et en état?

—Monseigneur, repliqua l'homme de sang, il faut encore quelques instans pour qu'elle soit prête et en état.

Le comte, d'un signe de la tête, ordonna au héraut d'appeler une nouvelle cause, et la vieille se retira, triste et se repentant de sa plainte imprudente qui ne lui avait point valu justice de Baudoin, et qui l'exposait à la vengeance du puissant Pierre d'Orscamp.

Ce dernier souriait d'un air de triomphe et de dédain, tandis qu'un murmure sourd de mécontentement courait parmi la foule, et que

chacun se disait : Voyez-vous? le comte l'épargne, parce que c'est un seigneur.

Baudoin, sans prendre garde à ces bruits, écoutait deux plaideurs, et conciliait leurs différens par des concessions mutuelles qu'il leur imposait.

Quand il les eut renvoyés :

— Bourreau, demanda-t-il de nouveau, votre chaudière d'huile bouillante est-elle prête et en état?

— Pas tout-à-fait encore, monseigneur.

Deux autres plaideurs parurent, furent ouïs, conciliés et renvoyés. Puis le comte fit pour la troisième fois cette question :

— Bourreau, votre chaudière d'huile bouillante se trouve-t-elle prête et en état?

— Oui, monseigneur.

Sire Pierre d'Orscamp, avancez.

A ces paroles, le malheureux, qui devint pâle et sans force, sortit du groupe de seigneurs où il se tenait. Baudoin, d'un double geste du doigt, montra au bourreau le chevalier Pierre d'Orscamp et la chaudière.

Le bourreau surpris, hésitait.

Baudoin porta la main sur sa hache, et jeta un regard de mort sur le bourreau.

Celui-ci, saisissant le chevalier, le jeta tout botté et éperonné dans la chaudière d'huile bouillante.

Le peuple applaudit, et cria :

— Vive Baudoin *Hapkman* (1) !

— Oui, répondit le comte : Robert Hapkman; j'accepte ce surnom, et je le mériterai.

Deux ans après, la Flandre, débarrassée des brigands qui l'infestaient, et gouvernée avec une justice haute et sévère, était devenue puissante, riche et heureuse. Sûrs d'y trouver droit et protection, les marchands étrangers y affluaient, et par des échanges établissaient dans ce pays, naguère si pauvre, un commerce florissant. De leur côté, sûrs de pouvoir récolter leurs moissons et de ne point s'en voir enlever les fruits, les paysans exploitaient avec activité un sol fécond, si bien qu'on ne disait pas d'autre façon en parlant de Baudoin : Que le *bon Seigneur à la hache*.

Mais si le peuple s'accommodait d'un pareil état de choses, il n'en était pas de même des grands vassaux du comté, réprimés dans leurs rapines. Aussi formèrent-ils plusieurs conspirations contre Baudoin.

(1) A la hache.

Une de ces conspirations faillit réussir : dans un grand festin que donnait ce prince, le jour de la Nativité de la Vierge, patrone de la Flandre, vingt-deux conjurés se jetèrent sur Baudoin qui, grâce à la petite hache qu'il portait constamment à sa ceinture, et à un vase d'argent qui lui servit de bouclier, se défendit contre les assassins jusqu'à l'arrivée de ses hommes d'armes, qui mirent en pièces les conspirateurs, à l'exception d'un seul, Robert de Fléquières, propre neveu du comte.

Robert de Fléquières, quoique fort jeune encore, était un hardi débauché, grand buveur, et plus qu'un autre gêné par la bonne justice que Baudoin établissait en Flandre. Il avait été l'un des premiers à fomenter des conspirations, et depuis long-temps il témoignait à Baudoin une haine mortelle.

— Or çà, fit Baudoin en essuyant sa hache sanglante, et en tendant à son échanson, pour qu'il y versât du vin, la coupe qui venait si bien de lui servir de bouclier, ôtez ces cadavres, lavez ces tables, ôtez ce sang, et que l'on se remette au festin.

Les ordres du comte furent exécutés à l'instant.

—Venez ici, mon beau neveu Robert. Ici, près de moi. Vous vous êtes assez donné de mal pour désirer de boire une rasade.

— Voici du bon vin, répondit Robert avec forfanterie.

—Oui da! eh bien! je veux vous en donner le foudre entier. Echanson, faites monter sur l'heure le foudre immense de Malvoisie qui se trouve en nos celliers.

On obéit.

— Ce foudre est à vous, Robert; je vous l'ai promis, vous l'aurez.

Car ce sera votre bière.

Emplissez-y votre coupe. Puisez-y hardiment. Quand vous serez ivre, le bourreau vous y plongera tout entier. De la sorte, vous mourrez dans le sein d'un ami. — Faites venir le bourreau.

Robert voulut demander grâce; mais en levant les yeux sur Baudoin qui lui présentait une coupe pleine, il rencontra le regard inexorable de son juge. Alors il prit la coupe et la but tout entière.

Mais l'ivresse ne vint pas.

Il vida une seconde coupe, puis une troisième, puis plusieurs autres, s'efforçant d'en

finir et de se soustraire à ce supplice lent et dérisoire. Mais il restait là sans ivresse, sans vertige, sans trouble : le cœur serré, la poitrine brûlante, les lèvres sèches.

—Votre hache, s'écria-t-il à la fin au comte, votre hache, par pitié.

L'inexorable Baudoin lui montra la coupe qu'il venait de faire remplir.

Cela dura jusqu'au point du jour.

A la fin, Baudoin fatigué de ce jeu cruel, fit un signe. Le bourreau saisit Robert et le jeta dans l'immense foudre.

Et le comte Baudoin alla se coucher.

LE POIGNARD DE LA DANSEUSE.

Les morts vous vite.
BURGER.

—BERGER, dis-moi, n'as-tu point vu passer Catalina? Catalina, la jolie danseuse?

Elle devait être montée en croupe avec un jeune cavalier blond, hardi à conduire son

beau cheval andaloux ; elle devait regarder amoureusement le jeune cavalier, et le presser amoureusement de ses bras demi nus.

Elle est brune, et elle a des yeux noirs ; sa taille est svelte, son pied mignon ; et quand elle sourit, il est impossible de ne pas se dire : « Que je voudrais être aimé d'elle ! »

Et elle m'aimait, berger, elle m'aimait, moi pauvre officier aux gardes de sa majesté catholique. Elle m'aimait, et pour moi elle avait quitté le riche duc d'Havriacour, dont un seul des cadeaux valait mieux que trois années de ma solde. Elle m'aimait! et je passais ma vie à ses côtés, ma vie qu'enivraient les délices les plus suaves, les extases les plus voluptueuses.

Et chacun enviait mon sort. Chacun disait : Que Pedro est heureux ! Oui, quand je la conduisais au théâtre de la Place-au-Bois, j'étais heureux et fier de la voir appuyée sur mon bras, elle qui, pour s'appuyer sur ce bras, avait renvoyé au duc d'Havriacour ses riches carrosses et ses beaux attelages.

Elle m'aimait, berger, et il y a huit jours encore, sa jolie tête appuyée sur mon épaule, sa main dans la mienne, son souffle mêlé à mon souffle, elle me donnait ce poignard que

tu vois; elle me disait: Prends, Pedro, prends, mon amour. Il a long-temps été caché par ma jarretière : qu'il brille à présent à ta ceinture.

Prends. Vois comme il est beau ! Sa gaîne est d'écarlate et d'or, l'ébène de la poignée en a été ciselé avec une simplicité élégante: la main peut l'étreindre à l'aise; le pouce peut s'appuyer sur le pommeau, pour rendre le coup sûr et la plaie mortelle.

Prends : car la lame fidèle ne se brisera jamais dans ta main, jamais elle ne refusera de pénétrer dans une poitrine, ou dans un flanc gauche : prends. Vois comme elle est brillante, et comme l'azur rembruni du haut en fait mieux ressortir l'éclat.

Prends, mon amour, prends, et si jamais je cesse de t'aimer, si jamais je deviens, non pas infidèle, cela est impossible, mais moins tendre; si, Pedro, sous ton regard je ne frémis plus de joie, d'orgueil et de tendresse, alors, frappe hardiment, là, sur ce sein que font palpiter tes baisers.

Oui, je frapperai, Catalina, oui, je frapperai, et d'une main sûre : car la lame est fidèle, car la poignée est commode : oui, je frapperai, mais non pas un seul coup : deux coups, deux coups

mortels, un pour le beau Frédéric, l'autre pour toi.

Ah ! tu donnes des poignards et tu oublies tes sermens, et tu prends la fuite avec un Flamand aux cheveux blonds et au frais visage... Malheur ! malheur ! car je le tiens ton poignard, je le serre avec rage dans ma main tremblante.

Parle, berger, parle, n'as-tu pas vu passer Catalina la jolie danseuse? Parle, vois-tu, ou j'essaierai sur toi mon poignard, je saurai s'il frappe comme il faut, et combien de temps dure l'agonie qu'il fait.

Là-bas, dis-tu, là-bas ! Un cavalier et une jeune dame. Là-bas à l'ermitage. ? Merci, berger ! merci ! A deux genoux maintenant. Prie pour l'ame de Frédéric le Flamand, prie pour l'ame de Catalina la danseuse.

LE PREMIER SERMON DU VICAIRE.

L'appétit vient en mangeant.
PROVERBE.

CERTES, depuis le moment de son réveil, — et il était sur pied avant l'aube, — de fortes émotions et une peur des plus énergiques serraient le cœur du jeune vicaire de Sainte-Waudru, à Mons, Antoine Watremetz, et blémis-

saient son visage. Mais ces émotions et cette peur devinrent bien autrement énergiques, et le cœur lui faillit tout à coup au pauvre garçon, quand il entendit entonner les premiers versets de *Magnificat*.

Ce fut bien pis le *Magnificat* terminé.

Il se leva machinalement, et marcha vers la chaire, abasourdi de vertiges, chancelant, et comme enivré par l'aspect confus du clergé qui s'asseyait, de la foule qui se rapprochait tumultueusement, et qui d'éparse devenait compacte : tout cela au milieu du choc des chaises qui se retournaient, du grincement des bancs que l'on traînait sur les dalles, des pieds qui trépignaient, des éternuemens qui sifflaient et des toux qui grondaient. A ce confus brouhaha, à cette agitation générale succéda un grand silence, quand on vit le prédicateur monter en chaire, et s'y agenouiller pour se recueillir un moment. Toutes les têtes s'élevèrent immobiles vers lui, tous les regards s'attachèrent sur lui.

Dans un état de gêne et de frayeur qui paralysait presque entièrement sa voix et ses gestes, Antoine se signa suivant l'usage, et bégaya en tremblant le texte de son sermon :

Qui non colligit mecum dispergit, celui qui n'amasse point avec moi ne fait que dissiper.

Puis, il commença l'exorde; car il avait divisé son sermon méthodiquement, et comme le voulaient les règles scolastiques, en cinq parties bien distinctes; savoir : l'exorde, l'exposition, la narration, la confirmation et la péroraison. Après force lieux communs, force images mystiques et force citations latines, il se mit à tonner avec violence contre les ambitieux.

« O race coupable! s'écria-t-il d'une voix glapissante, car il s'était rassuré peu à peu, et il ne se ressentait plus de la gêne de tout à l'heure; ô race coupable! qui n'avez de désirs que pour les biens périssables, sans tourner jamais vos regards vers les biens de l'éternité; qui bâtissez sur le sable, qui n'êtes jamais satisfaite des dons de la Providence, ambitieux, le royaume céleste vous est fermé à tout jamais. Oui, plus fermé qu'il ne l'est aux riches, et cependant Jésus-Christ notre divin maître l'a dit : Il serait plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. »

En ce moment, le vicaire leva machinale-

ment la tête, et crut voir une des figures fantastiques sculptées sur les ogives de la voûte, se tordre en riant aux éclats, et le montrer, lui le prédicateur, à ses compagnes de marbre, qui ne riaient pas moins fort.

Antoine sentit un frisson de glace courir dans toutes ses veines.

Ce fut bien pis quand la statue infernale se mit à crier d'une voix moqueuse : — Tu n'es pas ambitieux, toi, n'est-ce pas, toi qui prêches contre l'ambition ? Je t'attends en enfer, dans la chaudière des ambitieux.

Et toutes les cariatides s'agitèrent, et toutes les têtes bizarres que l'architecture de l'époque prodiguait aux monumens religieux, se contractèrent d'effroyables rires. Ne pouvant supporter un spectacle aussi épouvantable, Etienne tomba sans connaissance.

Quand il revint à lui, c'était dans la sacristie qu'il se trouvait : il était environné d'une foule nombreuse, attentive à lui prodiguer des soins : l'évêque surtout se montrait parmi les plus empressés, et il fit un grand geste de joie quand il vit Antoine ouvrir les yeux ; puis il s'écria : Que Dieu soit loué, puisqu'il conserve à l'Église une de ses lumières ! Watremetz, je vous

nomme chanoine. Revêtez l'hermine, et tenez-vous prêt à aller prêcher devant le roi, au carême prochain. Nul plus que vous n'y a droit; je me charge de vous présenter au monarque, et de vous faire agréer par Sa Majesté.

Antoine se mit à genoux, reçut la bénédiction de l'évêque, et s'en retourna chez lui, tout joyeux, et non sans acheter en route une aumusse et une cape, insignes du canonicat, sa nouvelle dignité.

Sans songer à la scène diabolique de tantôt, et cherchant, toutes les fois qu'elle apparaissait à son souvenir, à se persuader qu'elle était le résultat d'un vertige causé par l'agitation qu'il éprouvait, Antoine se mit à travailler activement aux sermons qu'il devait prêcher en carême devant le roi. Une idée ne le quittait pas, elle l'obsédait, et se mettait toujours entre lui et toute autre idée : c'était celle-ci : le dernier chanoine qui prêcha devant le roi, en carême, fut fait évêque. — Oh ! s'il pouvait m'en arriver autant. Dieu soit béni, mes vœux seraient comblés, et je n'aurais plus rien au monde à désirer.

Ce vœu fut exaucé comme par enchantement, et deux mois après, Watremetz ceignait

la mitre, s'appuyait sur la crosse épiscopale, et signait : † ANTOINE, *évêque de Mons*. Par un hasard qui fit d'abord quelque impression sur le nouveau prélat, la tête sculptée sur la crosse pastorale ressemblait à la cariatide ricaneuse de Sainte-Waudru.

Un soir, qu'assis auprès de sa cheminée, il se laissait aller à faire mille châteaux en Espagne, un inconnu pénétra mystérieusement jusqu'à lui, et le prélat ne put s'empêcher de pâlir en reconnaissant dans les traits de cet homme, quelque chose de la physionomie étrange et sarcastique de la cariatide de Sainte-Waudru. Mais il sourit bientôt de sa frayeur en apprenant que c'était un ecclésiastique chargé par notre Saint-Père le pape de lui apporter une bulle qui l'appelait au plus riche archevêché de toute la Flandre.

A peu de temps de là, un cardinal mourut ; et à l'ouïr de cette nouvelle, Antoine songea combien la pourpre romaine lui siérait. Mais le moyen d'espérer de la revêtir ? Le hasard le servit à merveille, au-delà de ses espérances. Une femme vint le trouver de la part du légat du pape, et lui dit que s'il voulait consentir à payer une somme énorme qui appartenait au

diocèse dont lui Antoine était évêque, somme que nul ne savait se trouver entre ses mains, l'envoyé du Saint-Père se tenait fort de lui faire obtenir la pourpre catholique. Antoine hésita quelque peu, puis il remit la somme entre les mains de l'inconnue, qui se prit à rire comme l'avait fait la cariatide de Sainte-Waudru. Mais l'archevêque n'éprouva pas la moindre terreur, et se contenta de remarquer combien était bizarre cette ressemblance qu'il rencontrait pour la quatrième fois.

Un mois après l'arrivée à Rome du cardinal Antoine Watremetz, le pape tomba malade, et la vieille femme qui était venue trouver Antoine de la part du légat de Rome, pénétra encore un soir chez le prince de l'Eglise.

—Veux-tu être pape? lui demanda-t-elle d'une voix rauque.

Antoine tressaillit. Eh, qui êtes-vous, demanda-t-il, pour disposer à votre gré d'une telle puissance?

— Peu t'importe? réponds-moi: veux-tu être pape?

— Que faut-il faire pour cela? quel prix en voulez-vous?

— Donner ce poison au pape, et jeter dans la fange les reliques de Saint-Pierre ?

— Ah ! fit avec horreur le cardinal.

— Reste donc cardinal, et je vais offrir à un autre, moins scrupuleux, ce que tu dédaignes. Adieu.

Et elle s'éloignait. Antoine la rappela : — Ecoute, dit-il ; où se trouve le poison ?

— Le voici.

Antoine tremblait si fort qu'il faillit laisser tomber la fiole que lui remit la vieille. — Il faut aller visiter le pape ; et dans l'état où il est, il suffira de briser cette fiole dans sa chambre pour qu'il meure. Quant aux reliques de Saint-Pierre, en sortant de chez le pape, tu les jetteras dans l'égout de la voie Appienne.

Et elle disparut.

Sans s'arrêter à rien, Antoine se rendit chez le pape avec tous les autres cardinaux. Il tenait sous sa robe la fiole fatale, et se trouvait en proie à la plus terrible anxiété. Enfin l'ambition l'emporta, et il laissa tomber la fiole.

Au même instant, mille voix horribles crièrent, le ciel s'obscurcit, la terre vomit des flammes, et une nuée de démons, à la tête desquels se trouvait la cariatide de Sainte-Waudru, se

précipitèrent sur Antoine et le jetèrent dans les gouffres éternels. Et là, tandis que plongé dans une chaudière pleine de feu, il souffrait des supplices comme n'en sauraient causer les flammes terrestres, un démon lui répétait à l'oreille les propres paroles du sermon débité par lui dans l'église de Sainte-Waudru :

« Ambitieux, le royaume céleste vous est fermé à tout jamais; oui, plus fermé qu'il ne l'est aux riches. »

Et tous les démons ajoutaient:

— Salut au saint prédicateur qu einseigne et qui ne pratique pas. Salut au Saint-Père le pape!

Et ils l'accablaient d'avanies, et par-dessus tout, une voix répétait continuellement ce mot terrible : ÉTERNITÉ.

— Monsieur Antoine, monsieur le vicaire, cria tout à coup une voix plus douce, et qui n'était autre que celle de son antique gouvernante : monsieur Antoine, voici que l'on sonne vêpres, et vous êtes encore là à dormir au coin du feu.

Antoine s'éveilla en sursaut, car il dormait; et il se jeta à genoux pour remercier Dieu de ce que tout cela ne s'était passé qu'en rêve.

Il se revêtit de son plus beau surplis, se ren-

dit à l'église et prêcha avec talent contre l'ambition. L'évêque le complimenta, et lui promit plus tard, s'il persévérait, une cure de campagne.

— Hélas! pensa en lui-même et en soupirant le jeune vicaire, dans mon rêve il me faisait chanoine!

LES PLAIES DE SAINT ROCH.

MIRACLE.

Sancti omnes martyri,
Ora pro nobis.
LITANIES DES SAINTS.

C'ÉTAIT sous le successeur de Fenelon, sous le cardinal Dubois! au mois de juin, et par une chaléur excessive. Il y avait fête pour la confrérie des bouchers; et les rues tortueuses

de leur quartier, humides et sales alors comme elles le sont encore aujourd'hui, se trouvaient balayées avec soin, jonchées de feuilles de roseaux, et tapissées à droite et à gauche de tentures plus ou moins riches, et de guirlandes de fleurs qui figuraient tous les signes mystérieux du catholicisme, depuis les monogrammes du Christ, jusqu'au triangle à l'œil flamboyant.

Or, à l'époque dont nous parlons, il demeurait dans la rue des Bouchers, et tout au coin de la voûte en ogive qui lui servait de porte en ce temps, et qui existe encore aujourd'hui, mais construite autrement, il demeurait, dis-je, au coin de cette rue, un petit homme cagneux, aux jambes torses et aux bras traînant à terre. Sa tête gigantesque semblait avoir été jetée sur ce corps rabougri pour mieux en faire ressortir les proportions d'une maigreur dérisoire. C'était une pauvre créature victime de l'incurie de ses parens, si toutefois elle avait jamais eu des parens, et qui, faute des soins les plus indispensables, avait vu ses articulations se nouer, et tout elle-même dépérir.

Or, dans cette végétation animale, souffreteuse et si laide, se trouvait une imagination

d'artiste, ardente et capable de grandes idées. Objet de ridicule et de dédain, n'osant se montrer au jour, sans provoquer les rires des passans et les huées des polissons et des garçons bouchers, gent impitoyable s'il en fut onc, Mathias-le-Cagneux, ainsi le nommait-on, vivait dans une cave, et y passait la journée entière, à sculpter sur du bois des statuettes de saints.

Et c'était pitié de voir le talent que révélaient ces ébauches grossières ! Pitié, car si l'étude et le sentiment de sa propre force eussent appris, et enhardi le pauvre avorton, il serait devenu peut-être un Michel-Ange ou un Pierre de Francqueville. Mais, loin de là, ayant bien de la peine à vivre, Mathias-le-Cagneux était soumis aux exigences du moindre clerc de campagne qui venait lui commander quelque statue pour une des confréries de son village Il fallait que le statuaire affublât de couleurs tranchantes les figures qu'il sculptait; qu'il fît disparaître sous une couche grossière les traits fins et pleins de vérité qu'il s'était complu à reproduire. Parfois il en pleurait de désespoir : mais la faim, l'impitoyable faim étendait son

doigt inexorable et disait : « Obéis ou meurs. » Et il obéissait.

Il arriva qu'un des riches bouchers du quartier, et qui n'était rien moins que le chef de sa confrérie, maître Roch Claro, fit bâtir une belle maison avec étage sur la porte de laquelle l'architecte avait construit une niche de haute dimension. Il fallait une statue à cette niche, et maître Claro, après avoir cherché dans toute la ville un habile sculpteur, fut réduit, faute de concurrence, à recourir au talent de Mathias-le-Cagneux.

Un Saint-Roch ! c'était un sujet qui souriait à l'imagination du pauvre artiste. Un homme abandonné de toute la terre, et n'ayant pour ami, pour société qu'un chien fidèle ! un homme couvert de plaies immondes, qui torturaient ses membres d'horribles douleurs, qui les desséchaient, qui les faisaient dépérir. Certes, il y aurait du mérite à reproduire ces spasmes angoisseux, cette irritation des nerfs, cette consomption lente et terrible du saint ; toutefois, sans lui ôter l'expression résignée que devaient lui donner la prière et la confiance en Dieu !

Mathias, la tête échauffée par ces idées, se

mit à l'œuvre, travailla sans relâche trois jours et trois nuits, et parvint à produire un véritable chef-d'œuvre. Fier et joyeux il courut le montrer à maître Claro, qui lui dit : Cela n'est pas mal : voilà quatre écus de trois livres; dépêchez-vous de finir mon Saint-Roch.

— Mais quoi donc y manque-t-il ? demanda timidement Mathias.

— La peinture, parbleu! Croyez-vous que je veuille mettre dans ma niche un Saint-Roch de bois? S'il faut payer un écu de plus, je le paierai : car je ne veux pas lésiner ; peignez-moi mon Saint-Roch, et avec les plus belles couleurs encore; il faut que rien n'y manque.

—Eh! mon dieu! quelles jambes lui avez-vous faites ? maigres et bancales comme les vôtres. Je veux un Saint-Roch d'autre mine. Grossissez-lui les jambes... Allez, je le veux, ou bien reprenez votre Saint-Roch et rendez-moi mon argent.

Mathias pleura et obéit.

Il couvrit son chef-d'œuvre d'une épaisse couche de peinture : le chien devint noir, le manteau gris et diapré de coquilles : une gourde jaune appendit au bourdon, et une auréole dorée s'arrondit au-dessus de la tête

rose et blanche du saint. Mais les jambes ! comment les grossir ? Mathias pétrit de la cire, en entoura les *tibia* trouvés trop maigres, et une couche de couleur rouge dissimula la supercherie.

Cette fois, maître Claro se montra satisfait, et mit solennellement au-dessus de sa porte la statuette de son bienheureux patron.

Je vous l'ai dit en commençant, il y avait ce jour-là fête et procession : par-dessus tout, il faisait une chaleur excessive.

Au moment où la procession passait devant le logis du roi de la confrérie des bouchers, et s'arrêtait tout au proche, en un beau reposoir, une vieille femme qui priait dévotement sentit quelque chose de chaud tomber sur sa main. Horreur ! c'était du sang ! du sang chaud ! elle faillit s'évanouir, et jeta un cri !

On accourut près d'elle, et tout le monde se trouva couvert de gouttes de sang.

D'où venait un tel miracle ?

Des plaies de Saint-Roch !

Aussitôt, tout le monde d'accourir, tout le monde de s'agenouiller, tout le monde de s'enquérir d'où maître Claro tenait la miraculeuse statue ?

— C'est Mathias-le-Cagneux qui l'a faite.

— Mathias! le saint homme! Voyez-vous!... On le méprisait, et c'était un bienheureux. Voilà que les faveurs du ciel à son égard se révèlent hautement. — Il faut aller le quérir. —Il va faire des miracles! — Qui donc aurait deviné cela ?

L'enthousiasme est contagieux. La foule qui remplissait le quartier et qui grossissait de plus en plus, se rendit en masse à la cave du pauvre sculpteur, qui d'abord crut que l'on se moquait de lui. A la fin, il devina le sujet de tout ce brouhaha, et s'élevant à la hauteur de son rôle, il le joua avec une modestie tout évangélique, et qui acheva de porter au comble l'enthousiasme général.

Le clergé du diocèse et l'évêque *in partibus* qui remplaçait le cardinal Dubois, voulurent faire cesser une aussi sotte méprise, et expliquer que le sang de Saint-Roch n'était autre chose que de la cire fondue par le soleil. Mais rien ne put sur la foule exaltée au dernier point, et l'on comprit qu'il valait mieux céder avec prudence, laisser faire au temps, et s'en rapporter à lui pour éclairer les bouchers, et dis-

siper leur dévotion fort inoffensive après tout, au miraculeux Saint-Roch.

Mathias-le-Cagneux, fêté, choyé, révéré, mourut à trois mois de là, et le lendemain d'un grand festin, donné en son honneur chez maître Claro, roi de la confrérie des bouchers. Plus de six mille personnes suivirent son convoi.

En 1792, les habitans de la rue des Bouchers faillirent assommer un sans-culotte qui tira un coup de fusil sur la statue de Saint-Roch.

Plus tard cette statue fut enlevée par une main inconnue.

Vous trouverez encore dans la rue des Bouchers des gens qui vous diront que cette statue a été emportée au ciel par des anges.

MÉDISANCE.

Calomniez, calomniez, il en
reste toujours quelque chose.

Par une belle soirée d'hiver de l'année 1654, Jean le Carpentier, chanoine de la riche abbaye de Saint-Aubert, était assis en sa chambre et se jubilationnait, les pieds au feu,

dans le plus moelleuxfauteuil qui jamais eût été construit pour les membres douillets d'un chanoine. Un large dossier, recourbé quelque peu, recevait ses épaules et ses hanches, que soutenait plus bas un coussin mobile et demi circulaire. Deux bras garnis de velours s'allongeaient amicalement à droite et à gauche pour supporter ses mains, et enfin au sommet se trouvait une double oreillette destinée à recevoir sa tête, et à l'empêcher de tomber brusquement en cas de sommeil. Par ce moyen, elle avait si peu de chemin à faire pour trouver un doux appui, que l'assoupissement le plus léger ne pouvait s'interrompre du petit mouvement resté possible.

Mais Jean le Carpentier ne dormait pas. Bien loin de là, il méditait un chapitre de son *histoire généalogique des Pays-Bas*, et arrivé à la notice de la famille d'Hangerst, il cherchait à la punir, en la personne de quelqu'un de ses ancêtres, du refus de cinquante écus que M. de Hangerst Genlis, seigneur de Moyencourt et de Sillerye, avait fait à l'historien du Cambrésis.

Après avoir longuement ruminé, non sans se frotter le front, non sans avoir plusieurs

fois écrit, raturé, déchiré et recommencé, mécontent de la stérilité de son imagination et de son dépit, il se leva, prit un livre dans sa bibliothèque et le feuilleta avec attention. Tout à coup, sa physionomie s'anima, le sang lui monta au cerveau, et il se mit à tracer rapidement et sans hésitation les pensées suivantes, que venait de lui suggérer un mot du livre qu'il parcourait; car il en est des idées comme de la poudre d'un magasin : elles s'amassent avec lenteur, elles restent longtemps noires, froides, muettes, insensibles; mais vienne une étincelle, si petite qu'elle soit, alors elles s'allument tout à coup, éclatent, tonnent et renversent. Le mot qui venait de donner à ses idées une semblable impulsion était l'épithète *loquax* appliquée par Gélic, auteur du *Chronicon Cameracense* et *Atrebatense* à Sifride de Hangerst, l'un des fils de Simon de Hangerst.

Voici le paragraphe résultant de cette inspiration soudaine :

« Simon de Hangerst épousa *Engile de S.* « *Aubert*, dont l'Epitaphe se voyoit encore « sur la fin du siècle précédent au vieil Mous- « tier de ladite Abbaye, qui estoit tel. *Chiel*

« *lius klot ong Rikorde, Kieveliers dong grand* « *rekorde, Haenghest fot chits uoemmet, ki* « *reng ot apries li kronnet.* M. CCII. *Empries li* « *si Kouk Engile, fem chil sot molt fretile.* « *Sict fans diz fielle ot chite, periez Diu : por,* « *onck mar vit Gille...* De leur conjonction « sortirent 3 fils, savoir : *Watier*, *Ricolde*, et « *Sifride de Hangerst.* Celui-ci est surnommé « le *Languart* par Gelie, à cause peut-estre « qu'il estoit de l'ordre des femmes, qui dans « le déluge des langues bâtissent la tour de « Babil, comme les Géans après le déluge des « eaux, voulurent bastir la tour de Babel. Une « grande marque de la rouillure de ce siècle « est la liberté des langagers, qui passent tout « leurs temps, dans les entretiens des femmes, « en des complimens, en des affectations, en « pures niaiseries, en mensonges, en flatteries, « en singeries, en bouffonneries et en calom- « nies. On coupe, on tranche, on taille main- « tenant de la langue de tous costez, et tel fes- « tin se trouve où on mange plus de chair « crue que de cuite. On donne aussi bien sur les « tiares, diadèmes, et sur l'écarlate que sur la « bure. Jamais on ne vit l'homme plus porté à « ce métier qu'aujourd'huy ; il pique, ou il

« est toujours prêt à piquer, c'est la plaie de « grenouilles descrite en l'Exode : C'est sales « animaux sortis du Nil, s'en allaient rampans « sur les lits de soye et sur la vaisselle d'or de « Pharaon, aussi bien que sur les petites « cabanes des pauvres. Ainsi les langues, les « plus importunes playes de notre siècle « n'épargnent ny l'honneur des magistrats, ni « des Dames, ni des roturiers, voire des plus « innocens : ce sont les délices des entretiens, « et les idoles des compagnies, mais tous ces « babils ne sont que des effets d'une oisiveté « mal réglée, d'une mauvaise liberté, d'une « ame effrénée, dissolue, enragée, et pleine « de fiel et d'aigreur, qui jette son écume, car « trouvant son eschauffaut, et son supplice « dans la félicité d'autrui, elle cherche son con- « tentement dans son abaissement. Ce *Sifride* « ayant reconnu sur la fin de ses jours l'énor- « mité du babil, de la calomnie et de la médi- « sance, donna (pour appaiser l'ire et la ven- « geance de Dieu, prêt à se décocher pour la « punition de ses crimes), 20 mancaudées de « terre à l'abbaye de Honnecourt, et dix à « Saint-Aubert, comme j'ai remarqué dans la « Charte de cette donation, faite l'an 1234. »

Il en était là de sa diatribe, et il la relisait avec complaisance, lorsqu'un autre chanoine frappa doucement à la porte et s'approcha avec mystère de le Carpentier.

— Vous ne savez pas ce qui se passe, dites, le Carpentier? Voici une nouvelle à mourir de rire : ce vieux roquentin de messire Lannaux qui fait l'amoureux auprès de la petite Marie, la filleule de messire Bernard!

— Vraiment! s'écria le Carpentier, jetant là sa plume, tant ce commérage de cloître avait d'intérêt pour lui.

— Oui; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'il croit avoir affaire à une novice, et qu'il se laisse jouer par la petite coquette, de manière à amuser l'homme le plus froid de la terre.

— Vraiment! Ils sont tous d'une crédulité incroyable. C'est comme messire Ghesden avec sa gouvernante... Sa gouvernante! Ah! nous qui la connaissons si bien.... N'est-il pas vrai, mon digne ami?

Et il riait si fort qu'il lui fallut appuyer sa main sur les genoux de l'autre chanoine, et puis en suite se renverser dans son fauteuil. De grosses larmes roulaient sur ses joues, et

l'on devait entendre de l'autre bout du corridor ses joyeux et bruyans ébats.

— Qu'avez-vous écrit là ? demanda son ami, pour faire un peu diversion à tant d'hilarité, car ils n'en pouvaient plus d'avoir ri si fort.

— Ah! cela? Ecoutez. Et il lut.

— Diable! dit le chanoine quand le Carpentier eut fini, c'est un beau sermon contre la médisance. Par malheur il nous tance plus que tout autre, attendu que nous médisons à cœur joie depuis deux heures. Ah! compère, compère!

Le Carpentier sourit :

Vraiment, il faut l'avouer, c'est une vraie sentence que celle qui dit : « Pour blâmer ce qu'on fait ailleurs, on n'en est pas plus sage. »

Malgré cela, il ne déchira pas sa déclamation contre la médisance, et elle fut belle et bien imprimée dans l'*Histoire généalogique des Pays-Bas*.

Ne blâmons pas trop haut le digne historien. Qui de nous ne ressemble pas un peu à le Carpentier en fait de médisance?

Et de plus que nous, il était auteur! Or un

auteur ne sacrifie pas volontiers une page qu'il a écrite et qu'il admire.

Or, le Carpentier admirait beaucoup les bouffissures de son style. Et de son temps, il y avait beaucoup de personnes de son avis.

LA WALSE.

Ce sont de braves vieillards pleins d'indulgence et de bonhommie.

JULES JANIN.

QU'EST-CE que j'entends là? Vous les nièces d'un curé, aller à la danse! Non, sur mon ame, il n'en sera rien.

Non, vous dis-je, il n'en sera rien. Oh! vous

avez beau faire de petites mines boudeuses, vous avez beau m'appeler « mon bon oncle», je serai le maître, une fois du moins en ma vie, et vous n'irez pas danser.

Danser! Si ce n'était que cela encore! Mais bien des garçons se trouveront sur la pelouse et qui seraient ravis de dire des fleurettes aux nièces d'un curé : sans compter que les nièces du curé ne seraient peut-être fâchées elles-mêmes de s'en laisser dire; car, mes enfans, parce que je suis vieux, vous croyez que je ne vois rien. Ah! vraiment vous me feriez rire. Moi, ne rien voir! moi qui suis septuagénaire, qui confesse des femmes depuis quarante ans bien comptés!

Non, vous n'irez pas à la danse. Vous ne savez donc pas qu'un père de l'église l'a dit : Toutes les fois que quatre personnes se réunissent pour danser, le diable vient se mettre au milieu d'elles ; au rebours, de ce que promettait Jésus-Christ aux fidèles, par ces paroles: « Toutes les fois que quelques uns de vous se réuniront pour prier, je me tiendrai au milieu d'eux. »

Danser! je ne vous ai donc jamais conté ce qui est arrivé dans ce village même, à une

jeune fille. De même que vous, elle grillait d'aller gambader sur la pelouse avec des garçons.

Allez me quérir une bouteille de mon meilleur vin, emplissez-m'en un verre, et vous allez savoir cette aventure.

C'était une jeune et jolie fille, riante et folle comme j'en connais, ne faisant pas grand cas des bons conseils de son curé, quoique je n'aie point ouï dire qu'elle en fût la nièce. Or, malgré la fête de la Toussaint, elle n'eut point de cesse qu'elle n'allât danser avec les hérétiques, les protestans et autres vilaines gens, les seuls qui osassent profaner un si grand jour par des plaisirs profanes.

Versez-moi à boire, Jeannette.

Elle avait déjà passé plusieurs contredanses sans être invitée, car les hérétiques eux-mêmes trouvaient mal qu'une catholique désobéît ainsi aux commandemens de l'église, et fît bravade d'impiété. Vous sentez si elle avait le cœur gros, et combien un tel abandon la morfondait! Tout à coup, arriva un beau jeune homme vêtu de noir, et dont la mine avait quelque chose de sinistre, malgré l'élégance de sa toilette. Il s'approcha d'elle et l'invita courtoisement à walser. Elle fut contente, fort

contente, je n'ai pas besoin de vous le dire, de l'invitation d'un tel personnage.

Elle se leva, rajusta sa jupe et sa gorgerette, fit un de ses plus gracieux sourires, et se mit à marcher en cadence près de son walseur, qui lui tenait des propos galans.

— Vrai, ma mie, disait-il, ces vilains ont le front de vous laisser là sans danser, vous, la plus jolie et la plus bravement vêtue? C'est montrer félonie et mauvais goût. Ils auraient bien mérité que vous ne fussiez pas venue ici.

Mais, heureusement pour moi, vous ne les avez point traités ainsi qu'ils le méritaient, je m'en estime heureux au-delà de toute expression.

Ce disant, il entoura de son bras droit la taille de la jeune fille, prit l'autre main de sa main gauche et se mit à tourner. C'est ainsi que cela se pratique dans cette danse peu décente, vous ne sauriez le dire autrement.

Versez-moi à boire, Catherine, car votre sœur Jeannette ne voit pas que je lui tend mon verre.

Or, mettez deux chrétiens ainsi enlacés l'un à l'autre, sein contre sein, haleine contre haleine, et puis faites-les tourner, tourner de

manière à ce qu'un voluptueux vertige vienne les enivrer; et vous me direz s'ils resteront froids comme un marbre, et chastes ainsi qu'il convient à des fidèles. A mesure que la jeune fille tournait, je ne sais quel feu âpre allumait ses yeux, embrasait sa poitrine et faisait presque défaillir ses jambes. Elle avait beau vouloir s'arrêter, son danseur feignait de ne point entendre ses paroles confuses, et il l'entraînait toujours de plus belle.

Jeannette, Catherine, versez-moi donc à boire, mes enfans.

Si bien que par un mouvement brusque il sortit du cercle tracé par les autres walseurs, et que, toujours walsant il emmena la pauvre enfant au fond de la forêt, près du carrefour.

Ni ce soir, ni cette nuit là, ni le lendemain, ni le surlendemain, on ne put découvrir ce qu'était devenue la pauvre fille. Enfin, on la trouva morte dans le carrefour de la forêt. Son cadavre était à moitié consumé par une mystérieuse flamme qui brûlait encore, et il y avait sur ses épaules les marques profondes et noires de dix énormes griffes.

A boire donc! Mais quoi, vous bâillez! vous ne m'écoutez pas. Et qu'est-ce que je vois là?

vous pleurez? Voulez-vous bien de suite essuyer vos larmes. Fi! deux grandes filles de seize ans pleurer parce que l'on ne veut pas les laisser aller à la danse.

Bon, voilà des sanglots!.... Si du moins j'étais sûr que vous fussiez de retour avant la nuit close, je verrais ce que j'aurais à faire. Mais on est bien certain que toutes vos promesses à cet égard seraient oubliées avant que vous ne sortissiez de la cure.

Versez-moi donc à boire, Jeannette. Ah! la bouteille est vide? Allons, qui de vous deux sera assez complaisante pour aller m'en quérir une seconde? C'est toi, Catherine? Dépêche-toi, mon enfant; et, puisqu'il faut absolument faire tout ce qui vous passe par la tête, tu iras ensuite à la danse avec ta sœur. Ne revenez pas trop tard, embrassez-moi, et adieu. Comme elles courent! Dieu! qu'elles sont alertes et joyeuses! Cela me rappelle le temps où je n'avais que quinze ans.

LA COUR PRÉVOTALE.

1815.

Quæque ipse miserrima vid.
VIRG. *Æneid.* lib. IV.

Ce ne sont point là des faits inventés à plaisir, et caprices d'une imagination sombre et fantastique. J'ai vu ce que je raconte.

NATHAEL.

La cour prévotale jugeait et faisait exécuter dans les vingt-quatre heures.

Journal des Débats.

Vous me trouvez bien changée, n'est-il pas vrai? Des rides, des cheveux gris, courbée, pouvant me traîner à peine.

Ah! c'est que depuis quatre ans!.....

Mon fils! mon pauvre fils! aux galères! marqué d'un fer rouge!

Dieu, en l'appelant à lui, a fait une bien belle grâce au malheureux enfant.

Mais nous! mais Julie!

Venez par ici; marchez avec bien de la précaution; ne la réveillez pas; ce serait la rendre à ses malheurs.

Vous la reconnaissez à peine, elle que vous avez vue si joyeuse, si fraîche! Il ne lui reste plus rien de tout cela à présent.

Voilà, n'est-il pas vrai? de bien rudes épreuves à soutenir pour une pauvre femme malade et chétive.

Vous ne savez pas encore le plus affreux de mes malheurs.

Elle a perdu la raison.

Tous les jours, sitôt qu'elle se réveille, elle se traîne jusqu'à cette fenêtre; elle l'ouvre, et, appuyant sa tête débile contre la pierre, elle reste là à regarder, malgré le froid ou l'orage, jusqu'à ce que la nuit soit venue.

Et quand la nuit est venue, la pauvre Julie rentre, se jette dans mes bras, et pleure avec amertume.

Après cela, ses larmes tarissent tout d'un

coup, elle approche des chaises d'un guéridon, et la voilà qui devise avec un être imaginaire.

Elle croit parler à son amant, et elle le fait avec une grâce et une tendresse qui déchirent l'ame. Elle lui reproche de n'être point passé une seule fois sous ses fenêtres : — Je n'en ai pourtant point bougé, dit-elle; vous êtes un méchant de me causer ainsi de la peine. Et puis elle le menace des doigts, elle le poursuit en se jouant.....

Tout à coup la raison lui revient.

Alors, elle se livre aux plus violens accès de désespoir, et elle invoque la mort et la folie comme des bienfaits.

Je vais vous dire à présent pourquoi elle se trouve dans un pareil état.

Son amant s'est brûlé la cervelle.

Il y a quatre ans de cela, au mois de juillet. Des pauvres gens s'ameutèrent contre des accapareurs de grains, et mirent leurs magasins au pillage. Mon fils, jeune homme fougueux et sans expérience (il avait seize ans), se jeta parmi les révoltés pour calmer leur effervescence. Il commençait à leur faire entendre raison, quand arrivèrent des gendarmes, qui frappèrent à grands coups de sabre. Mon fils

retint le bras d'un brigadier au moment où il allait tuer une femme. Le gendarme tourna sa rage vers le pauvre jeune homme, et reçut une blessure durant cette lutte.

Traîné sur-le-champ devant le prévôt, mon fils fut jugé et exécuté dans les vingt-quatre heures.

Les galères perpétuelles, la flétrissure à un enfant de seize ans; un enfant contre lequel s'élevait le témoignage d'un seul homme.

C'était huit jours avant le mariage de Julie avec un capitaine de cavalarie. Il l'aimait depuis deux ans.

Ce mariage n'était plus possible; un militaire ne pouvait s'allier avec une famille déshonorée. Je viens de vous le dire, le fiancé se brûla la cervelle, ma fille perdit la raison, et mon fils mourut avant d'arriver au bagne.

Voilà comme il se fait que vous me trouvez si changée; voilà comment il se fait que je suis seule au monde pour soigner cette infortunée.

LE RECIT DU CAPUCIN.

1560.

Tous ces récits de vieilles femmes m'amusent, m'intéressent : une telle sensation ne souffre pas l'examen. Je conviens avec vous à l'avance que ce sont des rapsodies, inventions de moines avides ou superstitieux. N'importe, je le répète : ces récits m'intéressent. Riez de moi, vous le pouvez à bon droit.

JEAN-PAUL-FRÉDERIC RICHTER.

En parcourant la Flandre, on remarque avec surprise l'aspect uniforme des villages que l'on aperçoit au loin de chaque côté de la route : c'est toujours un massif d'arbres au milieu duquel se dresse la flèche aiguë d'un clocher ;

mais lorsque l'on approche de ces villages, on voit peu à peu les arbres devenir moins pressés les uns contre les autres : des chaumières, des fermes apparaissent ; et l'église, qui semblait occuper le centre du hameau, recule avec son clocher et sa vaste porte.

Un vieux capucin, précédé d'un âne que chargeait le double panier d'un bât, avait vu de la sorte le bourg d'Oisy devenir peu à peu plus distinct à ses yeux affaiblis par l'âge, et il s'en réjouissait en lui-même : car de Cambrai à Oisy la route se trouvait longue, et jusqu'à cette heure la quête qu'il faisait n'avait pas été fort heureuse. D'énormes pains bis, comme en font les ménagères flamandes, des légumes et quelques pièces de monnaie, voilà tout ; ses paniers ne contenaient rien de mieux. Il faut ajouter qu'il n'avait été frapper qu'à la porte de paysans pour le moins aussi pauvres que lui, et qui n'avaient point voulu répondre aux prières d'un frère quêteur, et surtout de frère Joseph par le : « Je n'ai rien à vous donner ; le bon Dieu vous assiste ! » qui fait éloigner le mendiant vulgaire avec la mauvaise humeur sur le visage et le murmure sur les lèvres.

Deux enfans, qui s'ébattaient à l'entrée du

village, quittèrent leurs jouets pour courir au devant du capucin, et le saluèrent d'un air amical :

— Oh ! voilà père Joseph !

— Et pourquoi ne vous a-t-on point vu depuis trois mois, père Joseph? demanda l'un de ces petits garçons, tandis que le capucin l'asseyait avec précaution sur la croupe de son âne.

— Vous avez bien eu tort, ajouta l'autre qui s'escrimait avec une jolie baguette dont le père lui avait fait cadeau : on a tué trois porcs au logis, et il est venu pendant votre absence, un capucin qui ne savait pas une seule histoire.

— Sans compter qu'il me fit bien gronder de mon père, parce que j'étais monté sur son âne, répliqua celui des bambins qui chevauchait.

Le vieillard écoutait leur babil avec complaisance, et comme s'il y eût pris le plus grand intérêt du monde : il répondit à toutes leurs questions, et il leur raconta qu'il était resté si long-temps sans venir à Oisy, à cause d'un pèlerinage fait par lui à Notre-Dame-de-Halle. Il promit ensuite aux enfans qui l'en pressaient, de leur faire, le soir, le récit de ce voyage et des merveilles qu'il y avait apprises et vues. Cette promesse les combla de joie : car nul, selon

eux, ne savait comme le père Joseph amuser par des histoires édifiantes. C'était fête à la ferme quand le capucin venait demander l'hospitalité, pour un soir : car la veillée était nombreuse, et certes l'on n'y prenait pas d'ennui.

Le fermier ne fit pas au père Joseph un accueil moins favorable que l'accueil des deux enfans, et il reçut le vieillard avec cette franchise affectueuse des riches cultivateurs flamands : en une minute l'âne fut débridé et entouré de plus de fourrage et de litière qu'il n'en avait vus depuis un mois ; les paniers qui le chargeaient furent portés dans la chambre à la huche, le capucin conduit près d'un bon feu, et assis dans le meilleur fauteuil. On mit ensuite devant lui la table, afin qu'il n'eût pas à se déranger pour souper. Quand le repas fut terminé, chacun s'empressa de desservir afin d'entendre plutôt le récit du voyage à Notre-Dame-de-Halle, récit promis aux enfans, et dont ceux-ci avaient parlé à tout le monde dans la ferme. Le capucin ne se fit point prier et commença de la sorte :

« Il y a cinq mois environ, messire Hugues Bochart, qui possède la belle seigneurie, de Transloy en Cambresis, sans compter celle de

Ghiseghem en Flandre, s'en vint trouver le supérieur de notre couvent, et lui promit de faire rebâtir notre chapelle, laquelle tombait en ruines, s'il voulait consentir à faire faire par un capucin le pèlerinage que lui, seigneur de Transloy, avait promis à Notre-Dame-de-la-Halle, près Bruxelles. Il ajouta qu'il avait fait un pareil vœu pour obtenir l'intercession de la mère du Sauveur, et son aide efficace dans l'horrible et incroyable maladie qu'il éprouvait; à savoir, qu'il portait dans son giron le germe d'un enfant, qu'il éprouvait tous les symptômes d'une femme grosse de six mois (1), que

(1) « Ce Walter eut un fils nommé Hugues Bockart, surnommé le *fol* et *insensé*, auquel (dit Gelic) on faisoit croire que sa santé estoit une maladie, que le noir estoit blanc, et que les ténèbres estoient des lumières. Il eut environ un an, les sens si troublés et si séduits par quelques moqueurs, qu'il se fit traiter en femme grosse, nonobstant toutes les dissuasions et tous les raisonnemens de ses amis. Quelques semaines avant son enfantement imaginaire, il fit assembler la sage-femme et ses voisines, et les conjura tendrement de le soulager dans ses futurs travaux. Toutes ces personnes ne manquèrent pas de l'assurer d'un prompt secours. » Le Carpentier, *Histoire généalogique de Cambrai et du Cambressis.* Tome Ier, page 25 (article Bockart.)

le développement de son ventre n'attestait que trop la réalité de cette grossesse, et qu'il redoutait au dernier point les douleurs et les résultats de l'enfantement. C'était pour obtenir une heureuse couche qu'il voulait faire porter, par ce frère capucin, à Notre-Dame-de-Halle, la riche couronne que son intention était de lui offrir.

Notre supérieur accepta l'offre de monseigneur de Transloy, relativement à la reconstruction de notre chapelle, promit de faire faire le pèlerinage à Notre-Dame-de-Halle, et ce fut moi qu'il chargea de cet office. Je partis à pied, comme le veut notre ordre, un bâton à la main, la couronne d'argent dans ma besace, et n'ayant pour vivre en route que les aumônes des ames chrétiennes.

Après huit jours de marche, j'arrivai au village de Halle, en Hainault, situé sur la Sarre, à trois lieues de Bruxelles.

Mon premier soin, en arrivant, fut d'aller faire mes dévotions à l'église de Notre-Dame. Je me prosternai devant l'image de la très sainte Vierge, laquelle est une statue de bois doré. En la main gauche, elle tient une fleur de lis telle qu'il s'en voit en l'écusson des rois

de France. Son bras droit porte le divin Enfant Jésus.

Quand on a vu la cathédrale de Cambrai, sous l'intercession de Notre-Dame-de-Grâce, et l'une des plus belles églises du monde, on n'admire plus jamais aucune autre église : car où pourrait-on en trouver une qui eût un aussi beau clocher que le sien, avec ses trente-neuf cloches et ses trois cent soixante-cinq fenêtres, — autant qu'il y a de jours dans l'année ? Et puis son horloge faite par un berger, son horloge, chef-d'œuvre de mécanique sans pareil ! On avait beau me montrer de riches offrandes, des calices magnifiquement ciselés, des reliquaires d'or massif, des bras et des jambes d'argent, qui attestaient des miracles ; une plume d'argent donnée par Juste Lipse, auteur de renom ; je répondais : Notre-Dame-de-Halle a de grands trésors, mais Notre-Dame-de-Grâce en a de plus grands encore.

Cependant, il faut dire que Notre-Dame-de-Halle est des plus vénérées. Je ne veux pour le témoigner que la sainte coutume observée par les villes d'Ath, de Bruxelles, de Valenciennes, de Tournay, de Condé, de Namur, de Lumbes, de Quiévraing, de Braines,

de Crépin, de Saintes, et de Beausignies. Chaque année, le premier dimanche de septembre, un député de chacune de ces villes vient apporter à Notre-Dame-de-Halle une robe ouvrée avec art et richesse, et vous sentez qu'il y a grande émulation à qui donnera la plus belle. Des juges, choisis parmi les meilleurs bourgeois de Halle, sont nommés syndics pour décider laquelle de ces robes est la plus digne de parer, la première, l'image de la mère immaculée du Sauveur. Après qu'ils ont rendu leur jugement dans cette importante affaire, une procession se met en marche, et les députés des douze villes ont l'honneur d'y porter par toute la cité la miraculeuse portraiture.

Tant de dévotion est bien justifiée par les nombreux miracles de Notre-Dame-de-Halle, dont la statue est un don inappréciable de saint Elisabeth de Hongrie. Elle-même l'avait reçue d'un pieux ermite, qui, par humilité, ne voulut jamais dire qu'il l'avait reçue du ciel.

Maintenant, je vais vous conter les plus célèbres miracles opérés par l'intercession de Notre-Dame-de-Halle :

Il arriva, par un saint jour de Pâques, qu'une

pauvre veuve du village de Benêtre, fut obligée pour aller à la messe, de laisser au logis son fils, petit enfant de six mois. Elle était encore à deux genoux dans l'église, quand une de ses voisines entra au logis de la pieuse femme, afin d'allumer du feu. Saints et saintes, à l'aide! l'enfant était mort dans son berceau!... Il avait fait des efforts pour en sortir; une cheville avait accroché la bande de son maillot déroulée, par hasard; et de la sorte, l'infortunée petite créature s'était trouvée étranglée.

Jugez du désespoir de la mère quand elle apprit ce malheur!

Mais c'était une femme élevée dans la crainte de Dieu, et dans la dévotion à la très sainte Vierge. Elle voua son enfant à la Mère de Jésus, jurant sur sa part de paradis qu'il resterait vêtu de blanc jusqu'à sa septième année, et cela en l'honneur de Notre-Dame. Aussitôt l'enfant se mit à tendre les bras à sa mère; sa gorge et son visage, laidement accoutrés de taches noires et livides, redevinrent bleus et roses, et tous les assistans se rendirent à l'église avec l'heureuse mère, en

chantant les louanges du Dieu tout puissant et de Notre-Dame-de-Halles.

Mais voici qu'il se fait tard; et l'heure où il faut dire la prière du soir approche, si déjà elle n'est venue. Force m'est donc de passer sous silence la déroute des Sarrasins mis en fuite par une apparition de Notre-Dame-de-Halle, à deux reprises différentes, et je ne saurais dire combien de personnes rappelées à la vie, ou guéries de maux incurables. Je vais terminer mes récits par l'histoire d'un miracle arrivé dans la province même du Cambrésis, au village de Saint-Hylaire.

Firmiane Baumelot, femme d'un journalier, ayant nom Etienne Morel, eut un fils qui mourut le lendemain de sa naissance, et qui ne fut point racheté du péché originel par les saintes eaux du baptême; c'est pourquoi on ne l'enterra pas en terre sainte, mais dans un champ. Jamais désespoir ne fût pareil au désespoir de Firmiane, car elle était cause de la damnation éternelle de son fils, — ayant demandé à ce que le baptême fut remis au lendemain.

La pauvre femme s'en allait dépérissant, car elle n'avait plus un moment de sommeil

ni de gaîté, et on l'entendait répéter sans cesse à voix basse : — Damné ! damné par ma faute ! Enfin, son bon ange, sans doute, lui inspira l'idée de faire un pèlerinage à Notre-Dame-de-Halle. La nuit même de l'arrivée de Firmiane, la sainte Vierge lui apparut et lui ordonna de s'en retourner à Saint-Hylaire et de faire déterrer son enfant ; Firmiane obéit : l'enfant était encore frais et vermeil, et il se trouvait enterré depuis près de deux mois !

Les témoins de ce miracle allèrent prévenir le curé. A la vue du ministre de Jésus-Christ, l'enfant s'agita, sans crier néanmoins, et le curé lui conféra le divin sacrement du baptême.

A peine avait-il prononcé les dernières oraisons, que le cadavre de l'enfant tomba dans une horrible putréfaction, et comme devait être naturellement le corps d'un trépassé, après deux mois. On l'enterra en lieu saint, et Notre-Dame-de-Halle apparut de nouveau à Firmiane pour l'avertir que son fils était admis dans le chœur des anges, où il chantera la gloire de Dieu jusqu'à la fin des siècles.

Ce disant, le père Joseph se leva pour réciter

la prière du soir et aller ensuite passer la nuit sur une botte de paille, car les règles de son ordre lui défendaient de coucher dans un lit.

Mais un chœur de voix s'éleva de toutes parts :

— Et votre pèlerinage, père Joseph ? et le seigneur de Transloy? Notre-Dame-de-Halle l'exauça-t-elle?

— Assurément, répliqua le capucin sans se rasseoir.

— Il est accouché? ..... un homme ! que cela est étonnant! l'enfant vécut-il?

Le frère quêteur fit un geste solennel, et soudain chacun se tut et se mit à l'ouïr, bouche béante et les yeux étincelans de curiosité :

— Oui, la sainte Vierge immaculée, oui, la bienheureuse mère de Dieu, Notre-Dame-de-Halle tira de peine, par sa puissante intercession, le seigneur de Transloy, messire Hugues Bochart.

La maladie de ce seigneur ne gissait que dans son imagination : Notre-Dame inspira à ses médecins un moyen merveilleux pour le guérir. Elle leur fit venir en la pensée de lui préparer une purge assez violente pour lui causer des douleurs d'entrailles telles que l'en-

fantement en cause à une femme : après quoi, ils firent les empêchés : ses voisines et ses servantes lui bandèrent la tête avec un couvrechef, préparèrent le linge nécessaire, et en usèrent avec lui comme avec une femme en travail. Pendant qu'un chacun s'empressait de la sorte, les douleurs d'entrailles devinrent plus violentes, et, grâce à un morceau de chair ensanglanté qu'on lui présenta comme un fœtus, il se crut délivré, et finit plus tard par reconnaître son erreur, et par en être guéri complétement, le tout à l'intercession de Notre-Dame-de-Halle, comme vous pouvez le voir. Or sus, à présent que le récit de cette aventure miraculeuse est fini, mettons-nous à genoux, et récitons le plus dévotement possible les oraisons du soir : *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.*

Amen, répondirent unanimement toutes les personnes de la veillée qui s'agenouillèrent.

LE CARCAN

Lex.

Le vieillard attendait l'exact et honnête fermier qui, tous les ans, à pareil jour, et pour ainsi dire à la même heure, ne manquait jamais de venir payer son rendage. Aussi

ne fut-il pas étonné quand la porte de son bureau s'ouvrit et qu'un pas lourd se mit à retentir sur le parquet. Levant à peine la tête pour s'assurer que c'était bien celui qu'il pensait, il accueillit le brave homme avec un sourire avenant, se mit à écrire la quittance, et, durant quelques secondes, on n'entendit que le grattement de la plume qui courait sur le papier, et le cliquetis des écus tirés d'une large ceinture de cuir, et dont une main robuste amoncelait les piles brillantes.

La ceinture n'était point vide encore, et la quittance était terminée. Le vieillard, durant le peu d'instans qui précédèrent ces mots du fermier : « Voilà bien votre compte, » leva silencieusement les yeux sur lui, et demeura étonné du changement survenu dans les traits de son ancienne connaissance. Je ne sais quoi de chagrin, de gêné, de mystérieux se lisait sur cette physionomie où la nature avait tracé, à ne pas s'y méprendre, l'expression d'une bonhomie aussi franche que joviale. Et puis c'est à peine s'il avait prononcé quelques paroles depuis qu'il était entré, lui qui ne manquait jamais de conter de bons propos dont il était le premier à rire aux éclats, et

de manière à se faire entendre à l'autre bout de la rue.

— Et qu'est-il donc survenu de nouveau? demanda le vieillard. Qui vous a fait perdre votre belle humeur?

Le fermier sembla surpris et satisfait à la fois que l'on pût ignorer la cause de sa tristesse : il hocha tristement la tête, et ce fut toute sa réponse au vieillard.

Celui-ci était plein de sens. Il comprit combien sa question avait pu être indiscrète et causer de peine au fermier; il comprit qu'ils devaient être bien douloureux, ces chagrins, tus par un homme naturellement si communicatif, à celui qu'il regardait comme d'un jugement bien supérieur au sien. Il se hâta de détourner d'un sujet pénible les idées de celui qu'il venait d'affliger involontairement.

Et pour faire cesser entièrement la fausse position où ils s'étaient placés tous les deux, il se leva et adressa au fermier l'invitation de venir déjeuner avec lui dans la salle à manger voisine. Cette offre cordiale fut acceptée sur-le-champ.

En dépit de son chagrin, et grâce à une longue marche faite par un froid piquant, le

robuste campagnard était doucement tourmenté par cette bonne importunité de l'appétit qui rendrait succulente la chère la plus maigre. Jugez s'il fit honneur aux délicieuses côtelettes qui fumaient sur la table, et s'il but plus d'un verre de ce vin de Bourgogne qui reposait depuis vingt ans dans la cave de son Amphitrion; ce que ce dernier eut grand soin de faire valoir.

Aussi était-il un homme tout autre quand il se leva de table, le teint animé, et qu'il déposa sa serviette sur la chaise qu'il avait occupée durant trois grands quarts d'heure, bien employés, je vous l'assure. Une chaleur vivifiante circulait dans tous ses membres, et son bien-être physique avait adouci ses souffrances morales : *mens sana in corpore sano*, dit un axiome de médecine. Il retrouva même quelque chose de son ancienne jovialité pour faire ses adieux à l'hôte qui l'avait si bien traité.

Puis reprenant, derrière la porte, le gros bâton d'épine qu'il y avait déposé, il se dirigeait vers l'issue de la ville qui devait le mener à la route de son village, quand, au détour d'une rue, il fut environné d'une foule d'ou-

vriers. Tous se hâtaient gaîment vers la place d'armes, et au milieu des propos qu'ils échangeaient en se rencontrant, on saisissait ces mots : — Dépêchons-nous. — Ils sont sept. — Nous arriverons trop tard. — Midi va sonner. — Cela s'est fait sans qu'on s'y attendît.

Toute cette foule était composée d'artisans, et pourtant l'heure de quitter les ateliers n'était point encore venue. A chaque minute, de nouveaux individus, non moins empressés, et portant encore les insignes de leur profession, se joignaient à ceux qui déjà inondaient la rue.

Désireux de connaître les motifs d'une si grande curiosité, le fermier les suivit machinalement. Oh! combien il eût donné pour ne l'avoir point fait! Une rougeur de sang, puis une pâleur livide couvrirent tour à tour son visage décomposé, et il lui fallut, faible et chancelant, s'appuyer contre un mur pour ne point tomber.

Deux hommes, l'un en sarreu, l'autre ceint d'un tablier de cuir, devisaient à quelques pas de là. Regardez donc, disait-il au second en montrant du doigt étendu sept misérables enchaînés au carcan ; regardez

donc, comme ils rient. Parbleu! ils prennent gaîment la chose, et voilà des coquins diantrement hardis.

Son compagnon ne détourna pourtant pas les yeux qu'il tenait attachés sur le fermier. Regardez plutôt par ici, répondit-il en tirant la manche de l'artisan : cet homme-là est le frère du plus jeune des voleurs exposés.

— Bah! vrai? En tout cas, voilà une singulière idée qu'il a de venir voir exposer son frère. Et se tournant vers un groupe formé par des gens de sa connaissance, il leur fit part aussitôt de la découverte qu'il venait de faire.

Le malheureux fermier devint en quelques instans l'objet de la curiosité générale. Chacun attacha des regards curieux et sans pitié sur son front où ruisselait une sueur glacée, sur son front pâli par les plus atroces angoisses qu'ait jamais éprouvées un homme.

Il voulut fuir; mais ses jambes se dérobaient sous lui. Enfin, rassemblant toute son énergie, et par un effort désespéré, il parvint à s'arracher de l'endroit où il était cloué; il put quitter ces lieux funestes où retombait

sur sa tête innocente l'ignominie méritée par son frère.

Tandis qu'il s'éloignait, la mort dans le cœur, un éclat de rire retentit sur l'échafaud : c'était une effrontée facétie du plus jeune des voleurs qui excitait tant d'hilarité.

LA GRAND'MÈRE DE LOUISE.

Elle a passé comme l'herbe des champs.
BOSSUET.

Ce soir-là, des milliers d'étoiles étincelaient au ciel : le vent soufflait avec violence, la gelée rendait le pavé glissant et dangereux, les passans allaient vite et s'enveloppaient de leurs manteaux, il gelait à dix degrés.

Cependant, après son dîner, au lieu d'aller s'asseoir dans un bon fauteuil, au coin d'une cheminée flamboyante, madame de Beausencourt s'informa si l'on avait attelé les chevaux de sa voiture, et sortit malgré les observations d'une vieille femme de chambre, à laquelle des services de trente ans donnaient le droit de franc-parler; — droit dont elle usait de reste, je vous l'assure, la digne personne.

Pourquoi madame de Beausencourt, septuagénaire et d'une santé faible, montrait-elle à sortir un pareil empressement? Pourquoi l'heure et le mauvais temps ne savaient-ils point la retenir? C'est, voyez-vous, que sa petite-fille Louise, sa gentille Louise, sa bien-aimée Louise, doit aller au bal, ce soir, pour la première fois de sa vie. Or, la vieille dame n'aurait point consenti, — peu importe l'offre qu'on lui eût faite, — n'aurait point consenti à demeurer au logis, à se priver du plaisir de voir Louise en toilette de bal : Louise des rubans dans les cheveux, Louise les épaules découvertes, Louise heureuse de sa robe blanche, de sa ceinture blanche, de ses gants blancs, de ses souliers blancs. Oh! de quel sourire satisfait et ingénu s'entrouvrent, à cette

heure, les lèvres de cette jolie petite fille de quatorze ans! Qu'elle se sent heureuse maintenant que la voilà prête; maintenant qu'elle plie et qu'elle déplie l'éventail dont ses mains ne savent point encore tout à fait se jouer ainsi qu'il le faut! Cet éventail, sa grand'mère le lui a donné: il est d'ivoire et d'or, comme l'exige la mode: il est élégamment découpé à la manière des éventails du siècle de Louis XV. Il a servi, le bel éventail, à la grand'mère de Louise; à cette vieille femme si cassée, si ridée, et qui cachait alors des yeux noirs, des joues fraîches et un sourire malicieux et naïf. Mon Dieu! de quels souvenirs elle va là se rappeler! qu'ils sont vieux! qu'ils sont éloignés ces souvenirs!

Enfin, voici la maison de sa fille, madame de Sauverny: la vieille dame retrouve presque de la vitesse pour monter l'escalier qui conduit à la chambre de Louise; elle entr'ouvre la porte...

Hélas!

Louise n'est point joyeuse, Louise n'a point de parure de bal, Louise pleure. Sa jolie tête est appuyée sur ses deux mains, ses cheveux blonds sont en désordre.

Pourquoi ces larmes, mon enfant? pourquoi

ces yeux rouges, pourquoi ces gros soupirs qui soulèvent votre poitrine? Quels chagrins si grands pouvez-vous avoir, chère petite? Contez-les à votre grand'mère.

Et la bonne vieille dame s'asseyait, et attirait doucement à elle la pauvre et triste Louise, qui murmura :

— Je ne vais point au bal.

— Voilà, certes, une bien fâcheuse nouvelle, ma fille, une nouvelle tout à fait fâcheuse! Et qui donc vous prive de ce plaisir?

— Ma mère ne le veut plus. Disant cela, les sanglots de Louise redoublent, et elle cache dans le sein de sa grand'mère son visage tout baigné de pleurs.

—Voyons, voyons, ne te désole pas ainsi, ma Louise. Et pourquoi ta mère ne veut-elle point te conduire au bal? Elle n'y va donc pas, elle?

— Si, grand'maman.

— Alors je ne comprends pas...

— C'est parce que je suis enrhumée, et que je tousse beaucoup. Et les sanglots de Louise éclatèrent plus que jamais.

— Après tout, reprit madame de Beausencourt, ce n'est point un si grand malheur qu'un bal perdu, surtout au commencement de l'hi-

ver. Ce bal n'est pas le dernier : une fois guérie de ton rhume, tu pourras te dédommager de ton chagrin d'aujourd'hui.

Mais de telles consolations ne pouvaient rien sur la douleur de Louise, et madame de Beausencourt le comprit bien : aussi changea-t-elle de moyen ; au lieu d'engager sa petite-fille à la résignation : et au lieu de blâmer ses plaintes, elle se mit à les partager et à y compatir.

Par malheur, la compassion d'une grand'-mère est chose facile à s'accroître : la bonne vieille dame ne tarda pas à éprouver réellement le désespoir de sa petite-fille, et à l'éprouver même avec autant de force que Louise : comme Louise, elle se désolait; comme Louise, elle accusait secrètement de rigueur madame de Sauverny. C'est mal, en vérité, de ne pas conduire Louise au bal, et surtout pour un prétexte aussi frivole : c'est mal, c'est bien mal ; car elle ne tousse presque point, et ses larmes et ce gros chagrin la rendront plus malade.

Rien ne peut la consoler, la pauvre petite ; rien : voici bientôt une heure qu'elle verse des larmes !.. Pourquoi faut-il donc qu'on lui ait parlé de ce bal? pourquoi le faut-il? car sans cela, elle serait à dormir paisible et sans re-

grets; elle n'aurait point conté à toutes ses jeunes amies qu'elle allait ce soir au bal ; elle ne leur aurait point fait voir ses robes de bal, elle ne se trouverait point exposée, demain, à leur compassion moqueuse.

A la place de la mère de Louise, certes, elle n'aurait point agi de la sorte ; et si on lui eût demandé conseil... Mais le mal est fait, et il ne faut plus y revenir, puisqu'il ne reste pas de remède.

De remède? si, ma foi, il en reste un, un bien facile... Car la pendule n'a point encore sonné dix heures... Ce serait de conduire elle-même — elle, sa grand'mère, — Louise au bal dont on l'a privée. Non, non! cela ne serait pas bien : cela mécontenterait sa mère, et la mécontenterait à juste titre.

La mécontenter ! est-ce que cela est bien sûr ? Est-ce qu'elle aurait le cœur d'en vouloir à sa mère, parce qu'elle mène au bal sa petite-fille qui pleure? Non, non, quelques bonnes paroles arrangeront tout cela.

—Ecoute, Louise, dit-elle tout haut, non sans hésitation : écoute, mon enfant : tu le regrettes donc bien, ce bal? tu serais donc bien heureuse si l'on t'y conduisait?

Une vague espérance, rien qu'une vague espérance, se glissa dans le cœur de Louise : cependant ses larmes s'arrêtèrent; ses yeux étincelèrent de joie; mais la tristesse revint aussitôt rembrunir son visage, et faire de nouveau couler ses larmes, car personne ne pouvait l'y conduire, à ce bal.

—Ecoute, répéta madame de Beausencourt, dont la vue de ces larmes brisait le cœur, écoute!—mon Dieu! que je fais mal de te proposer cela : — veux-tu que je t'y conduise, moi?

Louise sauta au cou de sa grand'mère : elle riait, elle pleurait, elle battait des mains, et cette joie acheva d'étouffer les remords de la vieille grand'mère.

—Habillez-la, Marie, dit-elle à une femme de chambre que Louise avait sonnée. Habillez-la; je la conduis au bal.

— Au bal ? demanda la femme de chambre avec surprise.

— Au bal! c'est une affaire conclue entre sa mère et moi.

La digne vieille femme sentit ses joues septuagénaires rougir à un tel mensonge, et si Louise, qui déjà posait des rubans dans ses cheveux, n'eût pas témoigné tant de satisfac-

tion, madame de Beausencourt aurait voulu rétracter sa promesse ; mais il était trop tard, et l'on partit pour le bal.

Le trajet fut silencieux et triste; à mesure que la voiture approchait de la maison où le bal avait lieu, le sentiment de sa faute remplaçait, dans le cœur de Louise, la satisfaction dont l'avait d'abord étourdie le plaisir de voir exaucer ce qu'elle désirait tant. Madame de Beausencourt, revenue également de la première ardeur d'une résolution subite et hardie, ressentait de l'inquiétude et de la crainte. La vieille femme et la jeune fille arrivèrent donc au bal avec de la gêne et des dispositions peu joyeuses ; l'accueil froid de madame de Sauverny ajouta beaucoup encore à cette gêne et à cette tristesse.

— Mon Dieu, maman, j'ai fait mal, murmura la tremblante Louise à l'oreille de sa mère : tu m'en veux, n'est-ce pas?

— Vous avez obéi à votre grand'mère, Louise, et je ne puis vous en vouloir.

Mais cela était dit avec un calme si réservé que Louise en devint plus pensive et plus triste encore. On eut beau venir l'inviter à danser, ses danseurs eurent beau faire des frais de con-

versation, rien ne put dissiper le nuage qui assombrissait sa physionomie, et des larmes revinrent plus d'une fois dans ses yeux durant le reste de la soirée.

Elle finit enfin cette soirée, et il fallut attendre, dans une antichambre froide et glacée, que la voiture arrivât. Le vent, qui s'engouffrait dans cette antichambre, y glissa comme un manteau de glace sur les blanches épaules de Louise.

Le lendemain, elle toussait avec violence, ses yeux brûlans pouvaient à peine s'ouvrir, et sa mère veillait au chevet de son lit.

Le lendemain, sa grand'mère, inquiète, pâle, et se reprochant avec amertume son imprudente condescendance, venait interroger avec inquiétude le souffle entrecoupé de Louise: le médecin ne répondait que d'une manière évasive aux questions dont le pressait madame de Sauverny, aux questions dont le pressait madame de Beausencourt.

Le surlendemain, un prêtre fut introduit dans la chambre de Louise, un vieux prêtre qui pleurait en bénissant la jeune fille expirante.

Et quand il fut parti, il fallut entraîner

hors de l'appartement la pauvre vieille madame de Beausencourt, qui voulait mourir aussi, et qui s'écriait avec désespoir : C'est moi qui l'ai tuée, c'est moi qui l'ai tuée !

—Pauvre Louise ! je l'ai connue, moi, connue jeune, belle, naïve, aimée, promise à un avenir plein de bonheur.... et maintenant, maintenant !... Tout cela pour ne s'être point résignée à la perte d'un bal...

Pauvre petite ! A quatorze ans, un bal est une si jolie chose.

NOTRE-DAME-DE-GRACE.

BALLADE.

Cantique traduit du flamand.

1322.

I.

NOTRE-DAME-DE-GRACE soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !

II.

Pour obtenir une aussi puissante protection,

que les jeunes filles de la Flandre aillent en pèlerinage à l'église de Notre-Dame-de-Grâce, cette magnifique cathédrale, avec ses neuf portes et son clocher à claire-voie, son clocher qui montre autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année; qu'elles s'agenouillent devant son miraculeux portrait peint de la main de saint Luc; qu'elles allument des cierges aux chandeliers d'or qui entourent la châsse d'or, et qu'elles répètent, en tournant dans leurs doigts les perles du rosaire :

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !

III.

Que serait devenue, sans la protection de Notre-Dame-de-Grâce, la jeune comtesse Berthe de Troisvilles? Mais sa mère, pieuse et sainte dame, l'avait élevée dans la dévotion de la Vierge immaculée : ni les pièges du mauvais esprit, ni les plus rudes coups du sort, ne purent jamais la faire pécher, ne purent jamais ôter de son cœur le don céleste qui soutient et console au milieu des pénibles épreuves et des cruelles infortunes : l'espérance.

Notre-Dame de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !

IV.

Le comte Engelbald de Troisvilles s'en était allé depuis trois jours à un grand tournoi que donnait, auprès d'Arras, le baron de Moronval; il devait revenir le jour de la fête de Saint-Thaddée, et sa femme, sa fille et ses deux petits garçons, regardaient du haut de la tour la plus élevée, s'ils ne verraient point reluire aux rayons du soleil couchant, et parmi un tourbillon de poussière, les casques d'acier et les fers des lances des hommes d'armes du comte de Troisvilles. — Monseigneur mon père ne revient pas! Mon Dieu! ma mère, lui serait-il advenu quelque fâcheux accident? Que Notre-Dame-de-Grâce protége mon père !

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !

V.

Le voici ! le voici ! j'aperçois un tourbillon de poussière ; j'aperçois les casques et les fers des lances qui reluisent aux rayons du soleil couchant ; j'aperçois la bannière de Troisvilles

dans les plis de laquelle se joue le vent impétueux du nord. Monseigneur mon père! Monseigneur mon père! voici Monseigneur mon père! Pourquoi donc marchent-ils avec cette lenteur? Quel est ce chevalier qui se tient à ses côtés, et dont le destrier marche pas à pas avec le destrier de Monseigneur mon père? Mes yeux ne me trompent-ils point? C'est le chevalier de Saint-Péthon, son ennemi mortel depuis six ans, et le père de sire Arnulphe, avec lequel j'ai passé mon enfance. Que signifie cette croix rouge que le chevalier, que tous les hommes d'armes, que Monseigneur mon père, portent sur l'épaule gauche?

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre!

VI.

Noble dame mon épouse, damoiselle ma fille, et vous mes deux garçons, héritiers de ma race et de mon écu, écoutez-moi pieusement et comme il faut, car vous n'entendrez plus de long-temps ma voix. Au milieu des joutes de la passe d'armes, un saint homme, vêtu de bure, les reins ceints d'une corde, pieds nus, le visage pâle et les membres cou-

verts de cicatrices, est venu prêcher une croisade : chacun a pris la croix, et a juré de délivrer ce saint lieu. Donc, il faut que nous quittions nos familles, et que nous nous en allions en Terre-Sainte.

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre!

VII.

Un Juif, moyennant un salaire considérable, et pourvu que je lui laisse en gage mon domaine, consent à me faire l'avance de quatre années de mon revenu. Mes hommes d'armes, prêts pour le tournoi, peuvent partir dès demain pour la Terre-Sainte. Nous serons donc en route tous demain au point du jour. Ainsi l'exige le vœu que nous avons fait hier soir, en sortant de souper. Madame ma femme, veillez en mère tendre sur les enfans que je vous laisse. Et vous, ma fille Berthe, vous qui comptez déjà seize ans, si le ciel appelait à lui votre mère, devenez la mère de vos frères.

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre!

VIII.

Le comte de Troisvilles partit le lende-

main au point du jour, et je ne saurais vous dire quelle désolation il laissa derrière lui parmi sa famille. La noble comtesse, son épouse, ne cessa de verser des larmes qu'au moment où l'ange de la mort, prenant en pitié sa douleur, eut fermé ses yeux et emmené son ame au paradis. Berthe demeura donc seule et sans appui sur la terre.

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !

IX.

Elle se rendit aussitôt dans la chapelle du château, où se trouvait une copie fidèle et bénie de la peinture miraculeuse de saint Luc : là, elle se mit à deux genoux, et fit mettre ses deux petits frères à deux genoux à côté d'elle. Puis elle voulut prier ; mais elle éprouvait trop de douleurs pour cela, et elle ne put longtemps que sangloter avec amertume, et en répétant : Ma mère ! ma mère !

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !

X.

A la fin, elle reprit un peu de calme et de

courage, et elle intercéda la sainte Vierge avec une ferveur extrême. Sainte Mère de Dieu! lui dit-elle, si vous m'abandonnez, que deviendrai-je, moi chétive créature, dont le père est en Terre-Sainte, dont la mère vient de mourir, et à laquelle il reste deux petits frères en bas âge; malheureux orphelins qui ne savent pas même comprendre ni ce qu'ils ont perdu, ni les périls où ils se trouvent jetés? Que voulez-vous que je fasse, sainte Vierge, sans votre secours?

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre!

XI.

Je me mets sous votre protection, moi et mes deux frères; devenez la tutrice des pauvres orphelins du comte de Troisvilles; empêchez les méchans de leur faire du mal. Si vous daignez exaucer mes prières, je fais vœu de me dévouer au culte des saints autels de Dieu, et de prendre le voile sitôt que mes frères n'auront plus besoin de mes secours: jusque là, ils porteront des vêtemens blancs et une ceinture bleue, couleurs pures qui vous sont consacrées.

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre!

XII.

Sitôt que le baron de Marcoing eut appris la mort de sa cousine la comtesse de Troisvilles, il résolut de s'emparer de la châtellenie, qui se trouvait n'avoir d'autres maîtres que des enfans. Il se nomma de sa propre autorité le tuteur des orphelins, et arriva devant le manoir de Troisvilles avec un corps considérable d'hommes d'armes. Berthe, à cette vue, alla se réfugier dans la chapelle du château, et là se mit à requérir avec ferveur la protection de la sainte Vierge.

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre!

XIII.

Le baron de Marcoing fit sonner trois fois des trompettes, et trois fois il envoya un huissier donner l'ordre au peu de soldats qui se trouvaient sur les remparts de reconnaître son autorité, de lui abaisser le pont-levis, et de lui laisser prendre possession du château. Les hommes d'armes, reconnaissant l'impossibilité

de se défendre, allaient obéir, lorsque Berthe, inspirée par la Mère de Dieu, accourut parmi les soldats : Ne trahissez point vos maîtres, leur dit-elle; combattez contre cet injuste agresseur. Notre cause est la bonne, et nous l'emporterons. Le baron de Marcoing n'est pas mon tuteur; c'est la sainte Vierge que mes frères et moi nous avons choisie pour tutrice !

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !

XIV.

Les hommes d'armes, encouragés par les paroles de la jeune comtesse, se disposaient à mourir plutôt que de se rendre aux ordres du baron, et déjà ils commençaient à décocher sur l'ennemi les flèches de leurs arbalètes, lorsqu'une femme d'une rare beauté parut tout à coup sur les remparts. De ses deux mains frêles et blanches elle étendit son vaste manteau d'azur, et soudain les flèches et les pierres que les gens du baron de Marcoing décochaient contre le château de Troisvilles, attirées par une force mystérieuse, vinrent tomber dans le manteau de la créature céleste, de manière à ne produire aucun dommage aux assiégés.

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !

XV.

Et du manteau de cette femme les pierres et les flèches rebondissaient sur les assiégeans, et leur causaient un si grand dommage qu'ils prirent la fuite en jetant des cris d'effroi. Le baron de Marcoing fut grièvement blessé à la tête, et ne tarda pas à rendre l'ame, en proférant d'horribles blasphèmes : on voulut relever son corps pour l'inhumer, mais chaque fois qu'on le tenta, des flammes sortirent du sein de la terre; si bien, qu'épouvanté par un si horrible exemple, personne n'osa plus essayer de nuire à Berthe et à ses frères.

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !

XVI.

Quatre années après son départ, le comte de Troisvilles revint au pays de Flandre : il était accompagné de sire Arnulphe, fils du chevalier de Saint-Pithon : le père du jeune seigneur était mort en Palestine, et, avant de rendre l'ame, il avait parlé à l'oreille du comte de

Troisvilles d'un projet qui devait rendre à jamais puissantes leurs deux familles : c'était d'accomplir un dessein résolu avant leurs querelles, d'unir Arnulphe à Berthe : aussi les premières paroles du comte à sa fille furent-elles de lui annoncer cette résolution. Berthe leva les yeux sur le jeune chevalier, et les abaissa soudain en soupirant.

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !

XVII.

— Monseigneur mon père, j'ai fait vœu à Notre-Dame-de-Grâce, si elle daignait protéger mes frères et moi, de me dévouer au culte des autels et de prendre le voile sitôt que mes frères n'auraient plus besoin de mes secours. Vous voici revenu pour leur servir d'appui, il faut que j'accomplisse mon vœu; il faut que je prenne le voile; et je vous demande la faveur d'entrer ce soir même au couvent.

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !

XVIII.

Le jour où Berthe prononça ses vœux, elle

détacha de son front un riche diadême enrichi de perles et de pierres précieuses, et le posa sur la châsse où se trouve le portrait de Notre-Dame, peint de la main de saint Luc, l'évangéliste: l'image divine sembla sourire à cette offrande, et promettre d'exaucer encore ces paroles que murmurait Berthe :

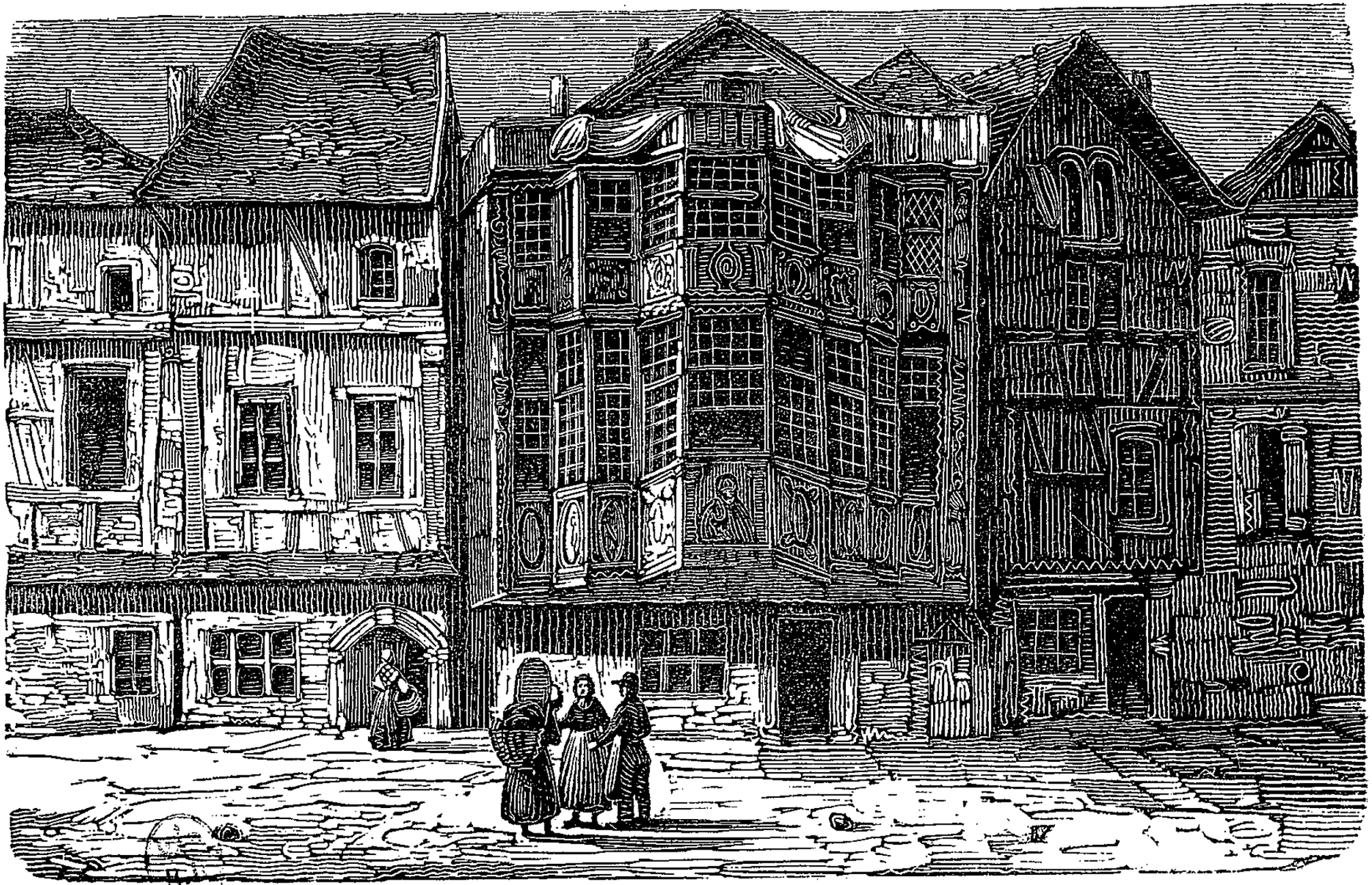
Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !

XIX.

A dix-huit mois de là, Berthe mourut en odeur de sainteté.

Maintenant les jeunes filles joignent son nom au nom de la vierge Marie; lorsqu'elles ont une faveur à requérir par l'intercession céleste, elles disent, dans leurs prières :

Sainte Berthe, faites que Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles de la Flandre !



Maison de la famille de Calvin.

LA MAISON DE CALVIN.

Dans la petite ville de Cambrai, au coin de la place de la rue Saint-Nicolas, en face de l'ancienne église sous l'invocation du bienheureux que nous venons de nommer, et non loin

de l'abbaye du Saint-Sépulcre, se trouvait encore, il y a soixante ans, une de ces maisons bâties à la manière espagnole, comme toutes les constructions flamandes qui datent du seizième siècle. Sous un pignon pointu dont l'angle enfermait, dans sa partie la plus étroite, deux petites fenêtres semblables à deux yeux, descendaient, en reculant les uns sur les autres, trois étages bas et petits, cuirassés de planches noires et damasquinés par d'innombrables vitres étincelantes au soleil comme des écailles d'acier. Une enseigne de bois vermoulue, et dont les figures raides, peignées et froidement coloriées annonçaient l'œuvre surannée d'un artiste du moyen âge, faisait lire, en caractères de pourpre, ces trois mots triomphans :

AUX DIX-SEPT PROVINCES.

Aujourd'hui, la vieille maison a fait place à un bâtiment d'apparence vulgaire, et de l'ancienne auberge il ne reste que des écuries souterraines et les trois mots de l'enseigne.

Parmi les nombreux Flamands qui passent devant la maison dont je parle, parmi les étran-

gers qui lisent son enseigne tandis que la diligence en ébranle en passant les fenêtres, parmi les voyageurs qui viennent y chercher un gîte et un repas, il ne s'en trouve sans doute point un seul qui sache que là est venu au monde un homme dont la main a jeté un schisme de plus parmi les chrétiens, et contribué puissamment à changer l'aspect de l'Europe. Cet homme, c'est Calvin.

L'auberge des *Dix-sept Provinces* était, en 1508, le patrimoine de Jacques Lefrancq, joyeux cabaretier, actif, propre, important, gros et court comme tous ses confrères de la Flandre. Grâce à ses soins et à son intelligence, grâce surtout à la beauté de sa fille Jeanne, dont on citait les yeux noirs, le teint rose, les bras potelés, les jolies dents et le sourire plein d'avenance, Jacques Lefrancq voyait prospérer, au-delà de ses désirs, l'auberge qu'il exploitait. Aussi, lorsqu'un voyageur de Noyon, nommé Philippe Cauvin, qui, depuis trois mois, logeait aux *Dix-sept Provinces*, vint apprendre au cabaretier qu'il aimait Jeanne et qu'il en était aimé, qu'il demandait à devenir son époux, et qu'il n'était pas un gendre à dédaigner, puisqu'il exerçait un commerce lu-

cratif qui ne lui rapportait pas moins de quinze cents livres chaque année, Jacques répondit : « Et moi, je lui donne en mariage douze « mille bonnes livres en écus d'or bien tré- « buchans. »

Jeanne épousa Philippe Cauvin, qui établit son domicile à Cambrai, dans l'auberge des *Dix-sept Provinces*. Neuf mois après son mariage, il fit avec sa femme un voyage à Noyon, et c'est là que Jeanne mit au monde un enfant auquel, dans sa tendresse de mère, elle voulut imposer, lors du baptême, le nom qu'elle portait.

Le vicaire qui baptisa Jean Cauvin ne se doutait guère des anathèmes qu'il aurait à fulminer plus tard contre l'enfant pour lequel un parrain et une marraine récitaient dévotement le *Credo*, avec serment de faire tous leurs efforts afin de le maintenir dans le giron de la sainte église catholique, apostolique et romaine.

Jeanne Lefrancq mourut à Cambrai, sans prendre part au schisme de son fils, et en déplorant avec désespoir la voie hérétique où il était entré.

Calvin changea son nom de *Cauvin* en *Cal-*

vin lorsqu'il le latinisa et qu'il en fit *Calvinus*.

Dès sa naissance, destiné par sa pieuse mère à l'état ecclésiastique, il fut pourvu, à l'âge de douze ans, d'un bénéfice simple dans la cathédrale de Noyon. Six ans après, il obtint une cure, dans laquelle il ne résida point, et dont il employa les revenus à se procurer les moyens de continuer ses études à Paris. Gagné à la religion de la réforme par Pierre-Robert Olivetan, son compatriote, il abandonna l'étude de la théologie, et mena une vie errante jusqu'en 1538. Il vint alors à Genève, où il remplit la chaire de théologie. Il y dressa un formulaire de confession de foi qu'il fit passer comme loi de l'état, qui devint la base de la croyance religieuse appelée de son nom *calvinisme*, et il reçut le nom populaire de *pape de Genève*. Calvin mourut dans cette ville, en 1564.

Un chanoine de la cathédrale de Cambrai, mort il y a deux ou trois ans, est le dernier membre de la famille Lefrancq qui ait porté le nom de la mère de Calvin. Il ne reste plus de cette famille célèbre que quatre ou cinq personnes portant des noms différens, et dont l'une est M. Jules de Lannoy, jeune négociant de Cambrai.

LA CHAIRE GRISE.

LÉGENDE CAMBRÉSIENNE.

Le château d'Esnes est une de ces vieilles habitations féodales que l'on rencontre si fréquemment dans la Flandre. Au rebours de la plupart des autres forteresses, on a bâti celle-là

au fond d'une vallée que des hauteurs dominent de toutes parts; et ses murailles de pierres blanches énormes, loin d'être noircies par le temps, se détachent éblouissantes sur la verdure sombre d'un bois immense. On ne connaît pas l'époque précise où fut construit le château d'Esnes, et son architecture, pleine de bizarrerie et d'un caractère particulier, ne donne aucune lumière à cet égard.

A l'extrémité septentrionale du château, et par une exception dont il est difficile de se rendre compte, s'élève une petite tourelle construite en grès, et dont les formes élégantes et légères présentent avec le reste du manoir un contraste des plus singuliers. Ses ogives, à triples colonnettes, sont unies entre elles par une tête d'une expression bouffonne, et sur les parois, des figurines d'un travail exquis joignent leurs mains dans l'attitude de la prière. L'œil, blessé par la blancheur uniforme de tous les objets qui l'entourent, se repose avec charme sur cette délicieuse petite construction, qui rappelle par sa forme ce qu'on nomme, en architecture militaire, *nid d'hirondelle*, mais qui ne peut servir en aucune façon à la défense du manoir. Les habitans du pays désignent cet

objet sous le nom de *caiere grisse* (chaire grise), sans doute à cause de la couleur des grès avec lesquels on l'a construite.

Les Flamands aiment trop le merveilleux pour ne point expliquer par l'intervention du diable l'origine de la Chaire Grise; et voici la tradition répandue à cet égard :

Lorsque saint Vaast, l'apôtre de la Flandre, vint prêcher le christianisme dans ce pays barbare, ses miracles, bien plus encore que ses prédications, convertissaient les sauvages Nerviens. Satan poussa des cris de douleur en voyant ceux qu'il regardait naguère comme une proie certaine courir au-devant du saint évêque, et recevoir de lui le baptême et la vraie foi. Il résolut, pour maintenir sa puissance chancelante, d'opposer miracle à miracle; et, pour cela, il fit tomber le feu du ciel sur le château d'Esnes, dont il ne resta bientôt plus pierre sur pierre.

Le baron d'Esnes, propriétaire de ce manoir, était un nouveau converti; il courut tout en larmes se jeter aux pieds de saint Vaast, en le suppliant de reconstruire son château par un miracle. Le saint répondit au nouveau chrétien par une remontrance paternelle, et lui

prêcha la résignation aux décrets de la volonté divine.

Comme le baron d'Esnes s'en revenait triste et désappointé, le diable lui apparut. Il s'offrit de reconstruire en une nuit le château brûlé, si le baron voulait abjurer sa religion nouvelle. Le baron accepta le parti, et, le lendemain, à la grande surprise de tout le pays, le château d'Esnes, reconstruit d'une façon nouvelle, apparut au lieu des ruines fumantes et des débris qui la veille couvraient la terre.

Une merveille si grande ébranla beaucoup les témoins du refus qu'avait fait saint Vaast d'en opérer une semblable. L'apôtre, pour détruire cette mauvaise impression, se rendit au château d'Esnes; et, comme on lui refusa l'entrée, il s'adossa contre les fortifications, pour parler à la foule accourue de toutes parts. Tandis que le saint homme faisait une exhortation à ces chrétiens chancelans dans leur foi nouvelle, un rayon brûlant de soleil vint tomber sur la tête chauve du vieillard : soudain, quatre anges descendirent des cieux, et construisirent autour de lui la Chaire Grise. A ce miracle, dont plus de quatre mille personnes furent témoins, dit la tradition, les blasphèmes

se changèrent en prières; et tous ceux qui n'avaient point encore reçu le baptême le reçurent aussitôt des mains de saint Vaast. Le baron d'Esnes ne put résister lui-même à cette preuve de la puissance de Dieu; et le diable, confus et chassé avec quelques gouttes d'eau bénite, s'en retourna aux enfers.

LITTERATURE FLAMANDE.

ROBERT-LE-DIABLE.

Les habitans de nos campagnes ont leur littérature ainsi que leurs traditions. Ils ont leurs livres qu'ils lisent et relisent comme nous relisons Montaigne ou Rabelais ; — leurs livres

qu'ils méditent, qu'ils commentent, qu'ils racontent; leurs livres qu'après les rudes travaux du labour, ils approchent de la clarté vacillante d'une lampe de fer, ou de la grande flamme soyeuse que jettent les tiges de l'œillette; et ces livres font épanouir leurs fronts hâlés, et le sourire entr'ouvre leurs lèvres, et quand ils lisent à voix haute les récits merveilleux qui se trouvent dans ces volumes, les causeuses jeunes filles se taisent et oublient de faire mouvoir leurs rouets, tant se trouve d'attrait et de merveilleux dans ce qu'elles écoutent.

Sans doute le goût de ces braves gens n'est pas des plus épurés, et c'est avec eux qu'il importe plus de frapper fort que de frapper juste; mais néanmoins n'allez pas non plus mépriser tout-à-fait ces tomes qu'ils trouvent, eux, si amusans et si dignes d'attention, ces tomes dont on ignore et la date de la première publication et les noms des auteurs; ces tomes qui depuis quatre ou cinq cents ans peut-être, ont été transmis d'âge en âge pour charmer les longues veillées de notre brumeux pays. Surmontez le dédain que vous inspire une reliure délabrée et des pages qui sentent la tourbe ou le bois d'œillette; parfumez d'essence votre

mouchoir, et, je vous en adjure, lisez une seule page. — Il m'étonnerait bien après cela que le livre fût jeté là avant que vous l'eussiez achevé.

Laissez-moi seulement vous en dire les titres et les sujets. C'est d'abord *l'Histoire de Huon de Bordeaux*, pair de France, duc de Guyenne, contenant ses faits et ses actions héroïques mis en deux livres aussi beaux et divertissans que jamais on ait lus. Après cela, viennent les *Conquêtes du grand Charlemagne*, roi de France, avec les faits historiques des douze pairs de France et du grand Fierabras, et le combat fait par lui contre le petit Olivier, qui le vainquit, et des trois frères qui firent les neuf épées dont Fierabras en avait trois pour combattre contre ses ennemis, comme vous le verrez ci-après; « *les Prouesses des vaillans chevaliers, les Quatre fils Aymon;* — *l'Histoire des nobles prouesses et vaillances de Gallien-Restauré*, fils du noble Olivier le marquis et de la belle Jacqueline, fille du roi Hugon, empereur de Constantinople; — l'*Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne;* — *la Vie du fameux Gargantua*, le plus terrible géant qui ait jamais paru sur la terre; l'*Histoire de la belle Héleine*

de Constantinople, mère de Saint-Martin de Tours en Touraine, et de Saint-Brice son frère; — la vie joyeuse et récréative de *Thiel-l'Espiègle*, de ses faits merveilleux et fortunes qu'il a eues, lequel par aucune ruse ne se laisse tromper; — *la terrible et merveilleuse Vie de Robert-le-Diable;* — *et enfin* l'*Histoire de Richard-sans-peur*, duc de Normandie, fils de Robert-le-Diable, lequel par sa valeur fut roi d'Angleterre et fit plusieurs conquêtes, comme on l'apprendra par son histoire. »

Les deux derniers de ces romans, *Robert-le-Diable et Richard-sans-peur*, forment ensemble un corps d'ouvrage, à peu près comme ces poëmes italiens qui ont précédé l'*Orlando*. Ils paraissent l'œuvre d'un même chroniqueur, et sont empreints de cette bonhomie, de cette naïveté qui, au dix-huitième siècle, ont valu tant de succès *aux amours de Pierre-Lelong* et de *Blanche Bazu*. Joignez à cela que l'on y trouve bien plus de richesses d'imagination et d'intérêt que dans le livre de Sauvigny. Il y a toute la différence d'un tableau original à une copie.

Lisez d'abord le prologue, comme le nomme l'auteur :

« Pour éviter oisiveté, et pour mettre plusieurs mélancolies hors de vos cœurs, gens mondains, abandonnés et livrés à plusieurs folies par faute d'instruction, et n'avoir aucun passe-temps après vos réfections, considérez que le temps passé vous vous êtes occupés à plusieurs jeux et divers ébattemens, à cause que vous n'aviez pas abondance de livres, par quoi vous pourrez voir en ce présent livre de belles prouesses, de merveilleux faits d'armes et des merveilles de la foi chrétienne. Pour vous en parler plus amplement, je vous dirai la pure vérité : car autrefois en a été fait un roman auquel il n'y avait pas le quart des faits. Cependant j'ai tant fait que j'ai trouvé toutes les vraies chroniques françaises, lesquelles étaient à Saint-Denis en France, et en ai composé ce beau livre selon le vrai sens que j'ai trouvé. Par quoi, si vous trouvez quelques fautes à la lecture, vous veuillez excuser le translateur, parce qu'il n'y a personne qui soit exempt d'en faire. J'ai translaté ce roman des rimes en prose, afin que plusieurs y prissent plaisir, à cause que les entendemens sont de diverses opinions et fantaisies. »

Vient après cela le commencement de la ter-

rible et merveilleuse vie de Robert-le-Diable.

Or, il faut vous dire que la Normandie avait alors pour duc un noble seigneur nommé Hubert, vaillant, courageux, craignant le Très-Haut, et dont les faits de guerre ont été mis dans les anciennes chroniques. Il possédait beaucoup de biens et était doué de si nobles vertus qu'il serait presque impossible de pouvoir les raconter. Désireux d'avoir du lignage, il s'enquit où il pourrait faire alliance selon sa constitution avec une pucelle sage, honnête et de bonne humeur, et il épousa la fille de Monseigneur le duc de Bourgogne.

Mais l'homme propose et Dieu dispose : le duc Hubert s'était marié pour avoir des enfans, et riches aumônes, prières et pèlerinages n'y faisaient rien. Jugez du désespoir qu'éprouvait le noble sire. Aussi un jour ne put-il s'empêcher de faire des doléances à la duchesse sa femme.

« Peu de temps après, dit le naïf romancier, le duc s'en alla à la chasse tout courroucé, et disait en lui-même : Je vois nombre de dames lesquelles ont plusieurs beaux enfans, où elles prennent un grand plaisir; je connais bien maintenant que je suis haï de Dieu. A quoi tient-il

que je le renie avec sa puissance? N'est-ce pas un chagrin pour moi de me voir sans enfans? Le duc fit très mal de prononcer ces paroles : car le diable, qui est toujours prêt de recevoir l'homme, tenta le duc et le troubla lentement. Lorsqu'il fut de retour à son palais, il trouva la duchesse, laquelle était fort chagrine.

« Si je conçois jamais un enfant, dit-elle, qu'il soit donné au diable, puisque Dieu n'y a puissance. Le duc engendra un enfant, lequel fit beaucoup de mal pendant sa vie ; il traita cruellement diverses personnes, étant enclin à toute cruauté, vices et délits ; mais il se convertit si bien à Dieu, qu'il fit une pénitence salutaire, et à la fin il fut sauvé, comme l'Ecriture le témoigne. »

La naissance de cet enfant maudit fut accompagnée d'effroyables malheurs. Sa mère souffrit des tourmens inouis et comme jamais n'en avaient vu, ni même ouï conter les matrones, dames et demoiselles qui étaient venues à l'accouchement. Mais elles eurent bien une autre frayeur, quand tout à coup jaillit des flancs de sa mère un enfant d'une taille et d'une force incroyables. Alors le ciel se couvrit de nuages, la foudre gronda, les murs du châ-

teau s'écroulèrent, et chacun récita son *confiteor*, pensant que la fin du monde était advenue.

On dit communément que mauvaise herbe croît volontiers; et Robert, ainsi nomma-t-on en baptême le nouveau-né, ne fit point faute au proverbe. Au maillot, il déchirait si fort le sein des nourrices qu'on lui donnait que nulle ne voulait plus l'allaiter, et qu'il fallut se servir d'une corne pour le nourrir. A peine en jupes, ce fut bien pis; il battait traîtrement et accoutrait de blessures les pages et les varlets, et quand il lui fallut apprendre le saint Evangile et les préceptes de la religion, il tua d'un coup de couteau le moine chargé de l'instruire, disant au cadavre qu'il foulait de ses pieds : « Voilà ta science; jamais prêtre ni clerc ne sera mon maître, je te l'ai fait maintenant bien savoir. »

« Et depuis aucun maître ne fut assez hardi d'entreprendre de l'instruire; on fut contraint de le laisser tel qu'il était. Il ne se plaisait qu'à faire du mal, fuyait de tout son possible à faire le bien. Il méprisait Dieu et sa sainte église, et était dépourvu de justice et de raison; il était enclin à tous vices. S'il entendait chanter les prêtres ou les clercs, il prenait de la pous-

sière et la leur jetait dans la bouche. Quand il voyait quelqu'un prier Dieu à l'église, il le frappait par derrière, si bien que chacun le maudissait. Le duc, voyant que son fils était toujours incliné à faire du mal, lui souhaita plusieurs fois la mort. La duchesse, de son côté, était si fort affligée, qu'elle se mourait de douleur. Un jour, elle dit au duc que leur enfant croissait en âge, et qu'il serait à propos de le faire chevalier, parce qu'en changeant de condition, il changerait peut-être de conduite. Le duc y consentit, parce que Robert avait alors dix-sept ans. »

Mais les saintes cérémonies de la chevalerie ne purent rien sur le féroce caractère de Robert-le-Diable, surnom que sa cruauté lui fit donner. Il se conduisit durant le tournoi comme aurait rougi de le faire le dernier manant du duché, et au lieu de se servir de lances émoulues et d'épée courtoise, il tua lâchement tous les chevaliers assez mal conseillés pour joûter contre lui.

Bientôt l'envie de voyager lui prit, et il se mit à parcourir le duché de son père, en causant par tant des maux plus grands que ceux qu'il avait faits encore.

Le ressentiment fit place, dans le cœur du duc, au désespoir et à l'abattement. Il envoya des hommes d'armes pour lui amener son fils, de gré ou de force : le terrible Robert renvoya les hommes d'armes les yeux crevés et les mains coupées.

Monseigeur Hubert mit alors son fils au ban du duché, et promit de grosses sommes à qui l'amènerait prisonnier. Mais Robert-le-Diable n'en fit que rire, se mit à la tête d'une troupe « d'hommes de toutes façons, comme larrons, meurtriers, gens pauvres et maudits, guetteurs de chemins, brigands de bois, gens bannis, excommuniés, canaille prête à mal faire et filous les plus terribles qui fussent sous les cieux. Vous sentez bien que ni marchands, ni pèlerins, n'osèrent plus voyager en Normandie, et que le récit des crimes qui chaque jour étaient commis par Robert et ses gens, tenait un chacun en épouvante. On s'étonnait comme Dieu souffrait tant de cruauté de la part de Robert et de ses complices, ennemis du genre humain. A toute heure il voulait boire et manger, n'observait aucunement le carême, et mangeait de la viande les vendredis comme les autres jours. »

Le ciel prit enfin en pitié le duc de Normandie et ses infortunés vassaux. «Un jour que Robert se trouvait proche du château de la ville d'Arques, il fit rencontre d'un berger qui lui apprit que la duchesse sa mère devait dîner ce jour-là dans ce château. Content de ce récit, il part à grande hâte; mais lorsqu'il fut proche du château, les hommes, les femmes et les petits enfans s'enfuyaient comme font les brebis devant le loup; les uns s'enfermaient dans les maisons, les autres se retiraient dans les églises. Robert, voyant que chacun fuyait devant lui, pensa en lui-même, et disait en pleurant : Ah! grand Dieu du paradis, pourquoi le monde me fuit-il, et qu'il n'ose approcher? Je suis le plus malheureux de tous les hommes. Quoi! il semble que je sois un juif très méchant. Hélas! je reconnais maintenant ma faute, j'en demande pardon à Dieu : je dois bien détester ma misérable vie.

Robert, qui avait toujours l'esprit occupé, s'approche du château, descend de dessus son cheval, sans page ni laquais avec lui, laisse son cheval à la porte, tire son épée, et va droit à la salle où était la duchesse sa mère. Quand elle l'aperçut elle demeura toute interdite, mais il lui

dit : Madame, n'ayez pas peur (car elle voulait s'enfuir comme les autres), rassurez-vous, comptez sur ma parole qu'il ne vous sera fait aucun mal. Aussitôt il s'approcha d'elle, et lui dit : Madame, je vous supplie de me dire pourquoi je suis si cruel et si méchant ? Il faut que cela procède de vous ou de mon père ; je vous supplie de m'en dire la vérité.

La duchesse fut étonnée d'entendre parler ainsi Robert, se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, et lui dit en pleurant : Mon fils, ôtez-moi la vie et mettez fin à mes souffrances. Elle disait cela à cause qu'elle savait bien qu'elle l'avait donné au diable lors de son enfantement. Robert lui répondit : Hélas! madame, pourquoi vous ferais-je mourir, vous qui m'avez porté neuf mois dans vos entrailles? Je serais très fâché de pareil coup, j'aimerais mieux être brûlé à petit feu. La duchesse lui conta alors comment elle l'avait donné au diable, en se blâmant d'avoir commis une si grande lâcheté, et se regardait comme la plus malheureuse du monde; et peu s'en fallut qu'elle ne devînt troublée. Robert, entendant ainsi parler sa mère, fut si frappé de douleur, qu'il en tomba évanoui sur la place; et étant revenu à

soi, il dit en pleurant : Les diables ont envie de mon corps et de mon ame, mais dès maintenant, je veux quitter tous vices, et renoncer aux-œuvres de Satan. Il pria sa mère très humblement de le recommander à monseigneur le duc son père; il lui dit ensuite qu'il voulait aller à Rome pour y confesser tous ses péchés, et qu'il ne dormirait pas qu'il n'eût accompli ce voyage. Mon père, disait-il, m'a banni de son pays, et m'a fait une guerre très rude; mais cela ne m'embarrasse point, car je ne veux point amasser de bien temporel; je suis délibéré à travailler au salut de mon ame. »

Le premier acte de pénitence et de repentir que donna Robert se ressentit beaucoup de ses anciennes habitudes. Il résolut de convertir ses compagnons de crime, et il s'en alla les trouver tandis qu'ils étaient à table. « Or ça, leur dit-il, pour l'amour de Dieu, mes amis, écoutez cette instruction. Vous savez et connaissez la détestable vie que nous menons depuis si long-temps, laquelle est très dangereuse pour le salut de nos corps et de nos ames : vous savez combien d'églises nous avons pillées et ruinées; tant de bons marchands dépouillés et tués, tant d'autres braves et vaillans person-

nages que nous avons mis au tombeau, dont le nombre est infini ; c'est pourquoi nous sommes en danger d'être tous damnés, si Dieu n'a pitié de nous. Je vous supplie donc que ce soit votre bon plaisir de quitter ce dangereux et périlleux commerce, et que dorénavant vous vous occupiez à faire pénitence de tous les péchés que vous avez commis : quant à moi, je suis résolu d'aller à Rome pour faire une confession générale de tous mes crimes, d'en demander pardon à Dieu, et de faire la pénitence qui me sera enjointe. »

«Alors, un des larrons se leva comme un insensé, disant à ses camarades en raillant : Écoutez le renard, il deviendra ermite. Robert se moque de nous ; il est notre chef, c'est lui qui fait encore pire que nous, et qui nous a tracé le chemin que nous tenons. Mon ami, dit Robert, je vous prie de n'y plus penser : demandez pardon à Dieu, il vous fera miséricorde, moyennant que vous en fassiez pénitence. Lorsqu'il eut parlé ainsi, un des larrons lui dit : Monseigneur, cessez ce discours, car vous parlez en vain ; d'autant que moi et la compagnie n'aurons plus aucun égard à vos remontrances, et assurez-vous que nous ne

ferons jamais autrement, quand même vous nous donneriez trois mille livres chacun; telle est notre destinée, nous ne saurions vivre en paix, ni nous abstenir de mal faire, arrive qui pourra. Tous les autres qui étaient là dirent d'un commun accord que, pour mort ni pour vie, ils ne cesseraient de piller, dérober et tuer tous les contredisans, et d'une manière encore plus cruelle que par le passé. Nous avons conclu et arrêté tous ensemble, que tant que nous vivrons, nous ne cesserons de faire du mal, et c'est là notre dernière volonté. Lorsque Robert eut entendu ce que les larrons disaient, il en fut indigné, voyant bien qu'ils avaient résolu de continuer à mal faire. Il se retira vers la porte de sa maison, en ferma la porte, et avec une grosse massue les assomma tous les uns après les autres. Lorsqu'il les eut ainsi assommés, il dit en lui-même en riant : Voilà mes soldats récompensés du bon service qu'ils m'ont rendu, et ainsi tel service, tel loyer, pourquoi vous voilà très bien satisfaits des progrès de vos armes; car qui sert bon maître attend bonne récompense. Après ce beau chef-d'œuvre, Robert pensa qu'il fallait mettre le feu à la maison, si ce n'eût été qu'il y avait

beaucoup de biens aux environs, lesquels, par la violence des flammes, auraient été consumés, et ainsi auraient causé un grand dommage à ceux à qui appartenaient ces fonds; il se contenta de fermer la porte de la maison, d'en emporter la clef, et ainsi s'en alla.»

Lorsque Robert eut fait son exécution, il fit le signe de la croix, et s'en alla vers la forêt pour prendre le chemin de Rome.

Nous ne suivrons pas Robert dans son voyage à Rome, nous ne dirons pas comment il se jeta aux pieds du pape, et comment celui-ci lui ordonna d'aller se confesser à un saint ermite, dont il reçut cette bizarre pénitence : Afin que vous puissiez obtenir de la bonté de Dieu pardon et miséricorde, et que tous les maux que vous avez faits soient entièrement remis et effacés de votre conscience, vous contreferez dorénavant le fol, et ne mangerez que ce que vous pourrez ôter aux chiens, quand on leur aura donné à manger, et vous vous garderez de parler, comme si vous étiez muet; c'est la pénitence qui vous est ordonnée par Dieu même, et prononcée par ma bouche. Il lui dit aussi que pendant le temps de cette pénitence, il ne ferait mal à qui que ce soit au monde, et qu'il

vivrait de cette manière jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de le lui faire savoir.

Robert obéit ponctuellement, et ce fut à la cour de l'empereur de Rome, — la chronique ne dit point lequel, — qu'il s'en alla vivre parmi les chiens et contrefaire l'insensé.

Robert mena cette vie durant sept années, et il la supportait avec une admirable résignation, comptant pour rien misère et opprobre, lorsqu'un jour il vit des hommes d'armes se former en corps d'armées, et répéter des cris de guerre. Les Sarrazins venaient attaquer l'empereur! Robert sentit alors son cœur se resserrer, sa main chercha machinalement son épée, comme s'il en eût porté une à sa ceinture, et des larmes coulèrent sur ses joues. Dieu prit en pitié le brave chevalier, et une voix du ciel dit au pénitent :

« Dieu te commande de prendre les armes, et de monter sur le cheval que je t'amène, et qu'ensuite tu ailles secourir l'empereur. Robert, qui ne voulut pas contredire au commandement de Dieu, accepta les armes et monta sur le cheval. La fille de l'empereur, dont nous avons déjà parlé, était pour lors à une fenêtre par laquelle on voyait une fontaine où

était Robert armé et bien monté; elle aurait voulu révéler ce mystère, mais comme elle était muette, elle se contenta de le retenir dans sa mémoire. Ensuite Robert s' en alla à l'hôtelde l'empereur que les Sarrazins allaient investir. Robert se jeta d'un courage sans pareil dans la plus grande presse des ennemis, où il commença à frapper à droite et à gauche avec tant d'intrépidité, qu'on lui voyait trancher les têtes, couper les bras et renverser les hommes de dessus leurs chevaux; il ne portait pas un coup qui ne mît à mort un Sarrazin, et fit tant par sa valeur et son adresse, qu'il mit tous ses ennemis en déroute, et furent contraints de prendre la fuite. Ainsi la victoire demeura à l'empereur. »

Après cela, Robert revint au lieu où la voix mystérieuse s'était fait entendre, y quitta ses armes, qui disparurent aussitôt, et se mit en oraison pour remercier Dieu de lui avoir octroyé l'heure de combattre.

L'empereur s'enquit de tous les chevaliers s'ils connaissaient le preux qui lui avait été de si grand secours. Tous gardèrent le silence, et la fille de l'empereur, muette comme on le sait, fit signe que c'était Robert. L'empereur

crut que la terreur causée par l'approche de l'ennemi avait troublé la raison de sa fille, et il en fut grandement affligé.

A quelques jours de là eut lieu une nouvelle attaque des Sarrazins; Robert reçut encore du ciel ses armes mystérieuses, et il prouva qu'elles étaient bonnes en se jetant au fort de la mêlée.

« Peu de temps après, l'ost des Sarrazins revint avec plus de force et de courage qu'auparavant pour s'emparer de la cité de Rome; mais à son malheur, car tous les Sarrazins furent tués par l'intrépidité de Robert. L'empereur ne voulut pas aller au combat qu'auparavant il n'eût dit à ses chevaliers que si ce chevalier inconnu retournait à la bataille, il sût au vrai de quelle nation il était, et le sujet qui l'avait obligé de venir dans ses états. Les chevaliers, qui avaient la même envie, dirent à l'empereur qu'ils feraient tout leur possible. Le jour de l'action venu, grand nombre des plus vaillans chevaliers furent s'embusquer dans un petit bois, pour tâcher de surprendre ce chevalier inconnu; ils perdirent leur peine, ne pouvant découvrir d'où il venait; mais lorsqu'il fut arrivé au camp, ils sortirent tous du

bois, et ce fut pour lors que la bataille commença à donner, et que les tambours et trompettes se firent entendre, afin d'épouvanter les Sarrazins. On y voyait des lances rompre et briser, et les hommes et les chevaux tomber par terre. Robert, qui y était pour lors, força dans le gros de la mêlée, comme un lion qui ne redoutait rien ; car lorsqu'il y fut arrivé, nul n'osait l'entreprendre par le sang des Sarrazins qu'il faisait rejaillir : il les frappait à droite et à gauche, et ne perdait pas un seul coup, car autant qu'il paraissait des Sarrazins devant lui, aussitôt il les renversait par terre, cassant la tête aux uns et les reins aux autres. Enfin Robert se battit si vaillamment que la victoire fut à l'avantage de l'empereur. »

Au moment où Robert s'en revenait, ne songeant qu'à se désarmer et à rendre au ciel la bonne lance qu'il en tenait, les chevaliers cachés dans le bois l'accostèrent et lui dirent : Nous vous prions de nous faire connaître qui vous êtes, et quel est votre pays. Robert, au lieu de répondre, prit la fuite, et l'un des chevaliers, désespérant de l'atteindre, lui asséna un coup de lance dans la cuisse. La lance se rompit, et le fer demeura dans la plaie.

L'empereur, désolé de ne pouvoir connaître le brave chevalier qui avait combattu si bien, fit publier ce qui suit dans toutes ses villes et châteaux : « Si le chevalier qui a armes blanches et cheval blanc s'en veut venir à la cour apporter le fer de lance qui l'a blessé à la cuisse et montrer sa plaie, il aura la fille de l'empereur en mariage avec la moitié de l'empire. »

Il est aisé de prévoir le dénouement. Un sénéchal, à la trahison duquel on devait l'arrivée des Sarrazins à Rome, prit des armes blanches, se fit une blessure à la cuisse, et se présenta pour épouser la fille du roi; mais sa ruse se découvrit, car la fille du roi retrouva la parole, et apprit à son père comment Robert avait reçu des armes du ciel, et en quel lieu il avait caché le fer de sa blessure; enfin l'ermite leva la pénitence de Robert, les noces se firent à quelques jours de là avec magnificence, et les époux partirent pour la Normandie.

Pendant que Robert tenait à Rouen une cour brillante, qu'il s'entretenait avec sa mère et sa femme de ses aventures, l'empereur son beau-père lui envoya un homme d'armes fidèle, avec ce message : « Seigneur duc, l'empereur

m'envoie devant vous, pour vous prier de le secourir contre le traître de sénéchal, lequel a pris les armes contre lui, disant qu'il aurait votre femme par force et en dépit de vous. »

« Le duc Robert fit assembler la meilleure partie de ses troupes, et lorsqu'elles furent prêtes, il les mit en campagne, et les accompagna jusqu'à Rome. A quelque distance de cette ville, il apprit que le sénéchal s'en était déjà emparé, ce qui détermina Robert et toutes ses troupes de s'y rendre tout droit sans s'arrêter. » La ville fut bientôt reprise, et Robert tua de sa propre main le traître sénéchal.

Le chroniqueur termine son roman en ces termes : « Robert, duc de Normandie, ayant établi une solide paix dans tout l'empire des Romains, il retourna en Normandie, où étant arrivé, il trouva sa mère et sa femme attristées, ayant appris la nouvelle que l'empereur son père était mort par la trahison du sénéchal; mais la duchesse, mère de Robert, la réconfortait et lui faisait faire tout ce qu'elle pouvait pour dissiper son chagrin.

« Pour mettre fin à notre présent livre, nous cesserons de parler de la vie de Robert, lequel était dans sa jeunesse méchant, cruel et rempli

de vices, sans amitié, sans raison, et plus furieux qu'un lion, n'ayant en lui aucune miséricorde; qui, après, devint comme un homme sauvage, sans parler, se contentant de la même pâture des bêtes, et plus tranquille que jamais fut un homme sur la terre. Peu de temps après il fut élevé aux honneurs, comme vous avez entendu ci-devant.

« Robert vécut longuement et saintement avec sa femme en fort bonne estime, étant chéri des grands et des petits, rendant à chacun bonne justice, et maintenant toujours une bonne paix dans son duché. Il eut de sa femme un fils qui fut nommé Richard, lequel fit avec l'empereur Charlemagne de grands faits pour soutenir la foi chrétienne contre les Sarrazins qu'ils n'aimaient pas.

« Il vécut noblement avec un grand honneur et admirable renommée en son pays, comme avait fait son père Robert, car tous deux vécurent saintement leur vie durant.

« Dieu par sa puissance infinie nous fasse la grâce de vivre saintement, et qu'à la fin de nos jours nous puissions, par le moyen de nos bonnes œuvres et de nos sincères actions, cheminer et aller avec les bienheureux dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il. »

RICHARD SANS PEUR.

Voici maintenant l'histoire de *Richard sans peur*; histoire qui forme la suite de cet *Orlando Furioso*, de la Flandre.

« Il fut jadis en Normandie un duc nommé Richard, fils de Robert le Diable, issu de la fille de l'empereur de Rome, lequel Richard fut long-temps sans femme et sans enfans;

mais il était hardi et vaillant contre tous, sa hardiesse augmentait de jour en jour. Il marchait nuit et jour tout seul parmi les forêts, cherchant les aventures, afin de savoir s'il se trouverait aucun chevalier pour combattre contre lui sans crainte: par quoi l'appelait-on le duc Richard sans peur, et pour laquelle cause un esprit malin, ou le diable d'enfer, nommé Brudemer, se vanta qu'il lui ferait peur, comme vous l'allez voir. Ce diable, qui s'était vanté en enfer de faire peur au duc Richard, demanda congé au maître d'enfer d'aller tenter Richard, ce qui lui fut accordé. Alors le diable ayant su où était Richard sans peur, y alla promptement pour tenter ce duc, qui avec lui mena dix mille huarts.

» Or, en cette nuit le duc Richard sans peur était parti de la ville de Rouen et était entré dans un bois fort épais, où jamais homme n'aurait trouvé Richard, et avait mené avec lui un petit chien nommé Braquet, qui était fort gentil; mais le chien que son maître suivait fut au chemin du bois si lassé, qu'il convint au duc Richard le mettre devant lui dessus le col de son cheval, et ainsi que le duc Richard marchait par le bois, les

huarts, que Brudemer avait assemblés, vinrent tous ensemble criant et huant ledit Richard, lequel les entendant ne fut nullement épouvanté, mais se prit avec eux à crier et huer; lesquels huarts tout courroucés s'en allèrent déchirer par morceaux son petit chien qui était devant lui entre ses bras, mais à lui n'osèrent toucher; car le vouloir de Dieu n'était pas qu'ils lui fissent aucun mal, et ainsi le duc Richard sans peur fut hardi et bon combattant : il était un homme prude, sage et loyal. Vous allez entendre ce que lui fit l'ennemi quand il l'eut attaqué.

« Quand le diable Brudemer eut vu que Richard n'avait point peur, et qu'il eut fait mourir son petit chien, afin qu'il le pût trahir il alla choisir le plus grand arbre qui fût dans le bois, et se couchant entre deux branches, se changea en forme d'enfant nouveau-né, et commença à crier fort piteusement comme un enfant crierait au berceau. Richard sans peur arriva en ce lieu, et comme il voulait passer outre, et que son cheval marchait dessous l'arbre, il entendit la voix de l'ennemi qui était dessus l'arbre, en la forme d'un enfant : et quand il entendit la voix,

incontinent descendit de dessus son cheval et ôta ses éperons, puis monta dans l'arbre où il entendait crier; et quand il fut au haut, il aperçut l'enfant qui commença à rire, dont il fut joyeux, et se demanda quels étaient les méchans qui l'avaient laissé seul; mais s'il eût connu que c'eût été le diable qui s'était ainsi transformé pour le découvrir, il l'aurait plutôt coupé par morceaux ou noyé que de le prendre de cette manière. Alors le duc Richard, qui ne pensait pas à mal, prit pitié de l'enfant et l'enveloppa dans l'un des pans de son manteau, et de branche en branche descendit de l'arbre jusqu'à terre, puis remonta dessus son cheval et l'enfant devant lui. Il ne cessa de marcher jusqu'à ce qu'il fût chez le forestier qui se tenait au milieu du bois, auquel il donna l'enfant, et lui commanda de le bien nourrir. Alors la femme du forestier prit l'enfant et le développa de ses drapelets; puis Richard lui demanda si l'enfant était mâle ou femelle, laquelle lui répondit: Mon cher seigneur, c'est la plus belle fille qu'il y ait au monde, il n'y a pas trois jours qu'elle est née. Richard, fort content de cette réponse, la chargea d'en avoir bien soin et de la nourrir

jusqu'à ce que l'enfant fût en âge. Ensuite, Richard s'en retourna légèrement par le bois.

Richard en chevauchant à travers la forêt y malmène avec sa seule épée trois chevaliers noirs, armés de toutes pièces ; il se met à leur poursuite et aperçoit une danse de gens qui arrivent trois à trois, ce qui lui rappelle Meignie de Hellequin ; — un vaillant chevalier qui, après les guerres de Charles-Martel contre les Sarrazins, se trouvant ruiné, avait pillé le peuple, forcé gentilshommes, dames et damoiselles, pris les châteaux des orphelins, en sorte qu'à sa mort, fort en danger d'être damné, et l'ame toute noire, Dieu ne lui avait pardonné qu'à la condition d'aller toute la nuit, lui et son lignage, parmi le monde pour faire pénitence et endurer plusieurs maux et calamités.

« Aussitôt que le duc Richard sans peur eut aperçu la danse de Meignie de Hellequin, il piqua son cheval des éperons pour aller vers eux, et quand il eut un peu marché, regarda devant lui et vit des choses merveilleuses, car il vit passer devant lui un de ses écuyers, lequel était trépassé il y avait un an entier.

« Quand le duc Richard sans peur le vit, il en fut étonné, nonobstant n'en eut point de

peur, mais il lui demanda hardiment d'où il venait, ce qu'il voulait et ce qui l'amenait en ce lieu-là.

« Comment, dit-il, ne fus-tu pas il y a longtemps sénéchal de ma cour, et il y a un an passé? Oui, répondit l'écuyer, il est bien vrai que j'ai été sénéchal de votre cour, mais je suis trépassé. Tu dis vrai, répliqua le duc Richard sans peur; mais je ne sais quels diables t'ont maintenant ressuscité.

« Sire, dit l'écuyer, n'ayez pas espérance que je sois ressuscité, car je n'ai pas accompli ma pénitence, non plus que tous ceux que vous voyez à cette danse, et tous ceux du lignage d'Hellequin, qui suis sujet à faire telle pénitence. N'importe, dit le duc Richard sans peur, est bien hardi qui chasse sans mon congé dans cette forêt : par la foi que je dois à Dieu, il ne chassera personne que je ne sache quel il est. Sire, dit l'écuyer, je vous le montrerai. Ami, dit Richard, je t'en prie, et tu me feras plaisir. Alors l'écuyer et Richard allèrent trouver Hellequin sous une épine; et aussitôt que Richard le vit, il lui demanda qui l'avait fait entrer dans la forêt sans sa permission. Ami, dit

Hellequin, s'il vous plaît m'écouter, je vous le dirai.

« Dieu, qui est notre maître, nous a donné permission d'y aller toute la nuit, et nous avons tant cheminé que nous sommes tous fatigués.

« Et aussi vous devez savoir que nous ne sommes pas à notre aise, car nous souffrons en un jour plus de peines que l'on pourrait dire en une semaine.

« Quand Hellequin eut dit cela, il descendit de l'épine; l'écuyer qui avait été le sénéchal de Richard, tira un drap de soie, l'étendit à terre, et Hellequin s'assit dessus.

« Alors Richard demanda à Hellequin comment il pouvait avoir trouvé ce tapis; Hellequin lui répondit que souvent en cheminant il trouvait maintes choses par le pouvoir de Dieu. Richard lui demanda s'il savait combien il devait vivre, mais Hellequin lui répondit qu'il n'en savait rien; puis lui dit derechef qu'il ne doutât point qu'il aurait à endurer beaucoup de maux; mais que jamais esprits ni ennemis ne lui feraient aucun mal. Quand Richard entendit ces paroles d'Hellequin, il en eut grande joie et s'en retourna.

Hellequin lui fit présent de son drap de soie, qui était fort riche; il était travaillé de manière que jamais homme ni femme n'aurait su deviner de la façon qu'il avait été œuvré. Richard le trouva si riche et si beau qu'il dit n'en avoir jamais vu un pareil; il le plaça devant lui sur son cheval, et, étant au milieu de la forêt, il se mit à penser que le drap qu'il venait de recevoir avait été apporté d'enfer. Si ces diables me rencontrent, ils me l'auront bientôt retiré. Non pourtant, dit-il, il n'y a jamais gouffre d'enfer, ni diable assez hardi ni assez puissant, que, s'il me faisait quelque chose qui me déplût, je ne lui frappasse de mon épée tranchante à travers le corps. Le duc Richard, qui n'avait crainte d'aucune chose, cheminait et ne pouvait trouver aucun sentier ni voie. »

Richard égaré alla s'asseoir sous un pommier, dont les belles pommes rouges le tentèrent si fort qu'il en prit trois et qu'il fit une marque à l'arbre pour le reconnaître. Le lendemain à son dîner il se fit apporter ses pommes, les admira plus encore que la veille, et eut beau promettre une fortune à qui retrouverait l'arbre, l'arbre ne fut pas retrouvé;

ce que voyant, le duc fit planter avec grand soin les pépins de ces pommes : de chacun de ces pépins sortit bientôt un pommier fleuri, et aux fruits desquels Richard fit mettre son nom, toujours en grand contentement de leur beauté.

Vous avez vu Richard se battre contre des chevaliers noirs. Voyez comment il s'y prend avec le diable.

« Dans une nuit que le duc Richard marchait en sa terre de Normandie, il s'adressa dans une chapelle qui était au milieu d'une grande forêt, dans laquelle était enterré le corps d'un excommunié. Alors Richard sans peur descendit de dessus son cheval, entra dans la chapelle, se mit à genoux devant l'autel, et fit sa prière à Dieu. Sa prière faite, il sortit; mais quand il fut sorti, il s'aperçut qu'il avait oublié ses deux gants qui étaient restés devant l'autel; il retourna pour les prendre; mais l'excommunié qui gissait en ce lieu dans une bière, alla contre lui et l'embrassa.

« Or, le diable s'était mis dans le corps qui avait embrassé Richard lorsqu'il voulut sortir; mais se sentant ainsi empoigné, il se secoua

de vive force pour s'échapper de cet ennemi; mais tout cela lui fut inutile. Il prit le corps de l'excommunié avec si grande hardiesse qu'il obligea le diable de le lâcher. Il tira son épée après lui, mais il ne trouva rien. Le diable, qui ne tâchait qu'à faire mal, le fit tomber par terre. Richard, se sentant ainsi déchu, donna tant de coups à l'excommunié qu'il le tailla en pièces.

« En ce temps-là, l'on ne savait pas ce que c'était que de veiller les corps morts, et pour cet effet Richard fit crier et afficher par toute la Normandie, que gentilshommes, bourgeois, chanoines, s'il arrivait que la mort prît quelqu'un de leurs amis, ne laissassent, pour quelque empêchement que ce fût, de les veiller une nuit. Depuis ce temps on a veillé les corps morts par toute la terre. »

N'admirez-vous pas comment le pauvre Richard a toujours et partout rencontre avec le malin. Ecoutez encore :

« Une nuit que gissait Richard sans peur dans l'abbaye de Fécamp qu'il avait fondée, et ainsi qu'il était couché dans son lit sans dormir, un ange et un diable s'apparurent à lui, les-

quels étaient arrivés ensemble pour avoir l'ame d'un moine qui s'était noyé. L'ange parla le premier au duc Richard et lui dit : Sire, rendez-nous bon jugement et écoutez notre question. Il est arrivé cette nuit, avant minuit, qu'un moine dont l'ame est présente, se leva, et lorsqu'il fut levé, il sortit de son abbaye pour aller voir une femme qu'il entretenait en amour, et lorsqu'il y allait, il tomba de dessus une planche dans l'eau; une heure auparavant il récitait l'office de la sainte vierge Marie, mère de Dieu, pour laquelle cause l'ame du moine devait m'appartenir. Je vous ai conté toute la vérité, et ce diable veut avoir cette ame à force, qui ne lui appartient point. Vous en direz, s'il vous plaît, votre conseil. Quand le duc Richard eut entendu la raison de l'ange, l'ennemi commença à dire tout haut qu'il ne s'en irait pas. Le moine, dit-il, dont l'ame est partie, se noya en allant voir sa bonne amie, et puisqu'il est mort en allant commettre un péché, et qu'il était amoureux d'une femme, je soutiens que l'ame est à moi, dont j'en suis content, car je l'emporte après que vous aurez rendu le jugement. Ainsi disputaient le bon et le mauvais ange pour avoir l'ame du moine. Et quand le

duc Richard eut entendu la raison, il dit à l'ange et au diable : Maintenant la sentence en sera rendue. Il vous convient tous deux d'aller remettre l'ame au corps du moine; ensuite vous le poserez au milieu de la planche, et regarderez de quel côté il ira : s'il va par la mer, le diable l'aura ; mais s'il va dans son abbaye, vous le laisserez vivre. Faites ainsi que je vous ai dit, et vous verrez le fait. Quand l'ange et le diable entendirent ce jugement, ils partirent, et prirent le corps noyé dans l'eau de Robec, et remirent l'ame dedans. Entre eux deux fut remis le moine sur la planche, et quand il vit le diable si noir et si hideux, il s'en retourna tout tremblant dans son abbaye, d'où il était sorti, et rendit grâces à Dieu. Ce miracle arriva à Rouen à un moine de Saint-Ouen, qui fut depuis sacristain de l'abbaye, où il souffrit beaucoup de peine pour l'amour de Jésus-Christ, afin d'avoir rémission de ses péchés.

« Ainsi par le jugement du duc Richard, ce moine fut sauvé, comme vous venez de l'entendre. »

Richard a mis en nourrice le diable, s'est battu avec le diable, a jugé le diable; le voici

qui épouse le diable : cela est moins rare, ajoute le chrouiqueur. Voyons cependant.

« Vous devez savoir que ce diable qui s'était mis en forme de fille que le duc Richard trouva, comme j'ai dit, avança plus en sept ans que ne font maintenant les enfans en quatorze. Dans ce temps, tous les nobles barons firent une assemblée, et allèrent tous ensemble dire à leur seigneur Richard qu'il lui plût épouser une dame dont il pût avoir des enfans pour tenir sa place après lui.

« Le jour pris pour parler au duc, ils lui dirent : Sire, nous sommes convenus tous ensemble de vous requérir d'avoir la bonté de prendre en mariage une dame dont vous puissiez avoir des enfans, afin qu'après votre mort, ils puissent jouir de votre duché de Normandie. Seigneurs, dit le duc, puisque vous me le conseillez, j'accorde volontiers vos sentimens. Il y a une pucelle qui a présentement sept ans, que je fais nourrir dans une forêt; si elle vous convenait je la prendrais, car je ne puis pas trouver à mon goût de plus belle. Sire, dirent les barons, Dieu vous en donne de joie, vous pouvez l'épouser, puisque votre cœur s'y est adonné. A ces paroles, le duc les remercia, et

envoya chez son forestier chercher la fille par deux chevaliers.

« Quand elle fut venue, il fit savoir à l'archevêque de Rouen qu'il allait épouser cette jeune fille. La cérémonie en fut célébrée à Rouen, avec faste. Il y eut ce jour-là une joute, à laquelle jouta le duc Richard, et abattit le comte d'Alençon, le comte de la Marche et le duc d'Aquitaine, lesquels étaient venus à ces noces. Le comte de Vendôme abattit aussi à la joute le comte de Champagne et l'amoureux de Gales, qui en ce temps était nouveau chevalier. L'épouse était sur un échafaud avec les demoiselles du pays, en habits superbes. Après que les joutes furent passées, ils se retirèrent dans le château, où l'on avait préparé plusieurs mets délicieux pour le souper. Cette fête dura six jours, et ensuite tous les invités se retirèrent.

«Après sept ans de mariage, sa femme fit la malade, feignant de souffrir de grandes doulenrs; elle se coucha, et fit entendre qu'elle n'en pouvait plus; elle demanda à parler à son mari. Alors Richard, entendant de si tristes nouvelles, vint incontinent vers sa femme, qui paraissait très malade, laquelle lui dit : Sire, vous êtes mon

mari, et je suis votre femme, qui suis dangereusement malade; c'est pourquoi je vous prie, avant de mourir, de m'accorder une grâce. Madame, répondit le duc, demandez-moi ce qu'il vous plaira, je ne vous le refuserai point. Sire, dit la dame, je vous en prie, puisqu'il faut que je le dise : il y a une chapelle qui est à une lieue et demie d'ici: vous veillerez auprès de moi une nuit sans être accompagné de personne ; cette chapelle est dans la forêt où j'ai été nourrie et élévée jusqu'à l'âge de sept ans ; promettez-moi donc que s'il arrive que je meure, vous veillerez auprès de mon corps toute la nuit avant que je sois enterrée, ainsi qu'il est de coutume. Madame, dit Richard, je vous accorde volontiers ce que vous me demandez; mais je mènerai avec moi un chevalier pour me désennuyer.

« Après ces paroles, fondant en larmes, il dit adieu à sa femme, qui peu après fit semblant d'être morte. Quand Richard le sut, il la regretta très fort, ce qu'il n'aurait pas fait s'il eût connu la fourberie de sa femme. Alors il fit porter le corps très honorablement dans la chapelle. Quand le corps y fut posé, les archevêques , évêques et autres gens d'église

vinrent recommander la défunte à Dieu, ainsi qu'il est d'usage; mais si le duc Richard eût bien su que c'était le diable qui était dans la bière en la place de sa femme, il l'aurait plutôt fait jeter dans la rivière, qu'aucun prêtre ni clerc eût prié Dieu pour lui. »

«Lorsque le clergé eut encore recommandé à Dieu l'ame de la duchesse, tout le peuple qui était venu à la conduite de ce corps retourna à Rouen : il ne resta dans la chapelle que le duc Richard, accompagné d'un chevalier. Tous deux passèrent la nuit auprès du corps, regrettant d'avoir perdu une si noble dame à la fleur de l'âge. Ce fut pendant que Richard pleurait amèrement sur les restes de sa femme qu'il fut surpris de sommeil, et qu'il s'endormit.

« Or on n'avait jamais vu raconter une pareille merveille : car à l'heure que Richard sans peur s'endormit avec son chevalier, le corps qui était dans la bière s'étendit si fort, qu'il la rompit en plusieurs morceaux, et en même temps jeta un si grand cri, qu'elle fit retentir tout le bois. Alors le duc s'éveilla, n'ayant aucune crainte de la voir, mais pour plus grande sûreté tira son épée, et la mit toute nue devant

lui. Alors le corps qui était dans la bière s'écria hautement : O duc Richard! comment faites-vous cela? On ne parle dans tous les pays que de votre hardiesse : on dit que jamais homme vivant, si hardi qu'il soit, ne vous fait pas peur, et maintenant j'aperçois que pour une mauvaise femme votre chair frémit. Je n'ai point de peur, dit le duc, vous en avez menti, car je n'ai jamais changé de couleur devant un homme vivant tel qu'il fût. Dites votre volonté, et je l'écouterai. Alors le corps répondit : Ah! Richard, je vous dis qu'on raconte en différens endroits que vous n'eûtes jamais peur de lion, de léopard, ni d'homme vif ni mort, et maintenant je vois que vous êtes un lâche, qui pour un corps de femme, trépassé de ce siècle, couvert et enveloppé dans une bière, vous vous êtes épouvanté, et par lâcheté vous avez tiré votre épée : or, je vois bien que tout ce qu'on dit de vous n'est que mensonge, quand on vous fait passer pour le plus hardi qui soit né de femmes; à l'avenir vous passerez pour un craintif. A ces mots, le duc Richard fut fâché, et par colère parla au mort en ces termes : Corps, tu as une folle erreur; apprends de moi que je n'ai jamais eu

peur dans toutes les guerres et autres périls où je me suis trouvé. Richard, dit le corps, pourquoi avez-vous tiré l'épée hors du fourreau, sinon que pour vous assurer dans la crainte que vous aviez? Comment, dit Richard en colère, le vrai Dieu Notre-Seigneur ne vous envoie nulle grâce? N'étiez-vous point aujourd'hui morte quand on vous a mis dans la bière? Non, répondit le corps, mais j'étais pâmée par la soif qui m'avait prise ce jour-là sur le soir, ce qui me causa une fièvre au corps, de laquelle je n'ai pas été bien visitée, et je n'en suis pas morte. Si vous m'aimez, dit le corps, je vous prie d'aller dans la forêt au côté droit, vous y trouverez un arbre, auprès duquel il y a une fontaine; vous vous baisserez pour puiser de l'eau claire dans un vase que les bergers y ont laissé avant-hier, et vous m'en apporterez : ce sera le véritable remède pour me remettre en santé, ma maladie ne provenant que de la soif. Le duc Richard, à la prière de sa femme (qui était le diable d'enfer), y alla aussitôt; mais il fit grande folie, car tandis qu'il était sorti, le diable se leva de la bière, et vint vers le chevalier, qui était demeuré seul dans la chapelle, lequel l'étrangla et le

mit à mort. Alors, le chevalier, qui se sentit frappé à mort, cria le duc à son secours, qui, en puisant de l'eau l'entendit fort bien, et dit en lui-même qu'il avait été trompé par le diable, mais sans avoir aucune frayeur. Sur ce bruit, Richard retourna dans la chapelle, où il trouva toutes les lumières éteintes, car l'ennemi malin les avait soufflées; mais il marcha hardiment, et trouva son chevalier mort au milieu de la chapelle, de quoi il fut étonné, et de là il fut à l'endroit où était la bière, mais tout était disparu. Il pleura son chevalier avec de grandes lamentations, et commença à parler dans ces termes : Ah! faux diable, comment m'as-tu si vilainement trompé? Tu as été assez hardi d'avoir mis à mort mon chevalier, que j'aimais tant, et pour mieux m'attraper tu m'as envoyé chercher de l'eau; mais qu'en enfer te puisses-tu étrangler de soif, sans avoir aucun secours! Je promets à Dieu que si je te rencontre en mon chemin, je te percerai le corps de mon épée. Depuis que je suis né, je n'ai jamais été démonté de mon ennemi; je vois bien que je suis trompé, pour avoir bien fait on a de le peine. C'est un malheur que d'avoir affaire au diable, qui voudrait que tout le monde fût damné avec lui.

« Richard sans peur eut une très grande douleur de la mort de son noble et vertueux chevalier, qui avait aidé à garder la bière avec lui depuis le soir jusqu'au lendemain, sans avoir aucune crainte du diable, et qui avait assisté à la cérémonie où s'étaient rendus MM. les archevêques et évêques, le clergé de la ville de Rouen, pour chanter le service des trépassés dans la chapelle où était exposé le corps de la duchesse de Normandie. Peu de temps après, Richard s'écria et parla au clergé, à qui il dit : O messeigneurs! qui êtes ici assemblés, je vous prie de ne plus prier ni chanter pour ma femme, car je suis certain que c'est le diable que j'avais épousé; ensuite de quoi il leur conta comme il l'avait veillée pendant la nuit, et de la peur qu'elle pensa lui causer; et leur dit de la façon qu'il avait trouvé le chevalier étranglé. Quand il eut achevé ces paroles, l'archevêque de Rouen, qui avait déjà entendu la raison, le rassura du mieux qu'il put en lui disant : Sire, ne vous attristez point, nous savons que les ennemis d'enfer ont pouvoir de nous tenter nuit et jour; s'il y en a quelqu'un qui vous ait surpris, je vous prie de vous rassurer. Aussi le suis-je, répondit Richard; mais ce qui me

fâche le plus, c'est d'avoir eu habitation avec un pareil ennemi pendant l'espace de sept ans, et pour cette cause je vous assure de ne me plus marier. Alors Richard, qui était triste, s'achemina avec la compagnie dans la chapelle de la forêt, où il leur montra le chevalier qui avait été tué. Il commanda que l'on fît un service pour lui. Après ces cérémonies, le duc s'en alla demeurer dans l'abbaye de Fécamp, qu'il avait fondée, et donna congé à tous les chevaliers, barons et gentilshommes de sa cour, excepté trois qu'il retint; savoir: son gueux, son chambellan et son dépensier. Ils vécurent ensemble d'une bonne union plusieurs années. »

Charlemagne, après avoir remis le pape Léon sur son siége, fit crier à Paris un tournoi où se trouvèrent, entre autres fameux hommes, Aimé, duc de Bavière; Roger, duc de Danemarck; Olivier et Roland, neveux de Charlemagne; Thierri d'Ardennes, Salomon de Bretagne, Regnaut de Montauban et ses trois frères, le duc Richard lui treizième et d'autres seigneurs, et aussi Clarice, fille du roi d'Angleterre, laquelle était très belle. Voici comment se passa le tournoi et ce qui en résultat.

On avait fait dresser un échafaud où était placée la reine de France, accompagnée de plusieurs princesses, de Clarice d'Angleterre, des duchesses, comtesses, dames et demoiselles.

«Vers une heure après midi, les chevaliers se montrèrent tous armés au camp, et chacun se retira du côté de sa partie. Après que les hérauts eurent donné le signal de la joute, et que les trompettes eurent sonné, ils commencèrent à aller les uns contre les autres, et premièrement courut Richard sans peur, qui était fort bien monté, et vint vers lui Roland, comte du Mans, généreux comme un second Hector, se joignirent et se frappèrent de telle force sur leurs écus, que les lances se rompirent par morceaux. A la deuxième fois Richard attrapa le heaume à Roland; mais à la troisième fois ils s'atteignirent de telle raideur, que tous deux tombèrent de dessus leurs chevaux si étourdis, qu'ils ne savaient s'il faisait jour ou nuit, dont chacun fut étonné. Les chevaliers des deux côtés poussèrent les chevaux vers les deux combattans qui étaient à terre, lesquels étaient conducteurs des deux partis, et leur aidèrent à remonter à cheval; et aux rencontres qu'ils firent, Olivier, cousin de Roland, abattit par terre

Salomon, roi de Bretagne. Gui de Bourgogne et Oger joûtèrent ensemble et s'entrebattirent avec chaleur. Richard sans peur abattit d'un coup de lance l'amoureux de Gales, qui avait auparavant jeté le duc de Bourgogne et le comte d'Alençon. Ils faisaient tous leurs efforts pour acquérir des honneurs et des louanges. Le duc Richard s'efforçait tant qu'il pouvait à repousser ceux qui étaient de la partie du dedans, auquel Roland résistait de toutes ses forces. Richard s'en allait par le tournoi, battant chevaliers et chevaux par terre, ce qui fit que tous appréhendaient à le rencontrer. Richard sans peur fit tant par ses vaillantises qu'il emporta le prix du tournoi, qui lui fut donné par les dames du côté du dehors, et Roland eut l'honneur de ceux du dedans.

«Après que les joûtes furent cessées, tous les seigneurs et dames furent invités de souper au palais avec Charlemagne, auquel banquet furent servis plusiers mets exquis. Le duc Richard fut frappé d'amour pour Clarice, fille du roi d'Angleterre, laquelle était assise devant lui à la table de l'empereur; la jeune dame ne le fut pas moins par rapport aux vaillances qu'elle lui avait vu faire au tour-

noi. Richard commençait déjà à la servir, et par signe lui montrait que son cœur était porté pour elle. Ces deux amoureux ne savaient quelle contenance tenir pour céler leurs amours, et ils furent huit jours sans déclarer leurs sentimens de l'un à l'autre; mais à la fin le duc Richard se découvrit à elle, dont elle fut bien joyeuse, et lui dit le jour de son départ, en l'assurant qu'il l'aimait du plus profond de son cœur, qu'il combattrait dix chevaliers pour la conquérir, et l'amoureux de Gales, qui la devait ramener en Angleterre. A ces paroles, Clarice fut étonnée, et loua le courage de son ami Richard.

« Peu de temps après que la fête fut finie, tous les princes, seigneurs, dames et demoiselles prirent congé du roi, lequel leur fit de très beaux présens, et retournèrent chacun dans leur pays. Clarice fit apprêter ses équipages pour retourner; l'amoureux de Gales, avec dix autres chevaliers qui l'avaient amenée en France, devait l'accompagner à son retour. Quand le duc Richard sut le jour qu'elle devait partir, il s'en fut deux jours devant se rendre dans le château, à dix lieues par-delà Rouen, sur le chemin d'Angleterre, et là

se tint si secrètement pendant dix jours, en attendant son aventure. Quand il se fut promené un bon espace de temps, il s'appuya dessus une des fenêtres du château, qui avait la vue du côté de Rouen, pour examiner s'il ne verrait pas venir de loin Clarice avec les chevaliers qui la devaient accompagner. Enfin le duc Richard les aperçut au bout d'un moment tous montés à cheval, et avaient avec eux une dame très belle qui était assistée de deux autres demoiselles, montées chacune sur une haquenée blanche. Tout aussitôt Richard descendit, mit son heaume sur sa tête, monta sur son cheval, qui était tout prêt, prit une lance dans sa main, et sortit du château en grande diligence, et rejoignit en peu de temps les chevaliers, à qui il dit d'une voix hardie de lui laisser aller cette dame, parce qu'elle lui appartenait, et que ceux qui voulaient s'y opposer n'avaient qu'à se défendre contre lui.

« Les chevaliers virent bien à ce discours qu'il fallait combattre; alors l'amoureux de Gales donna Clarice en garde à trois chevaliers, laquelle ne se souciait guère, car elle eût voulu que son ami Richard les eût tous mis à mort, ce qu'il fit, car quand il les eut avertis, il cou-

rut vers un des onze chevaliers avec tant de rapidité que, d'un seul coup de sa lance, il renversa l'homme et le cheval par terre, puis passa outre. Et quand il vit que son glaive était entier, il courut à un autre, et le jeta de dessus son cheval sur le sablon, lequel tombant se rompit le bras droit : le glaive de Richard ne fut point endommagé. Il donna tout de suite sur quatre autres chevaliers, qu'il renversa aussi. Quand l'amoureux de Gales vit que toute la perte était de son côté, il piqua son cheval de ses éperons, et le glaive baissé contre Richard : le coup fut pesant; car la lance de l'amoureux vola en pièces; le duc, qui avait reçu le coup dessus son plastron, le frappa de telle sorte qu'il mourut à l'heure même. Ce fut dans cette action que Richard cassa son glaive, ce qui l'obligea de tirer son épée et de courir vers le reste des chevaliers, dont le premier qu'il rencontra fut aussi blessé à mort. Les chevaliers l'assaillaient fort vigoureusement, et lui donnaient forte tâche à faire; mais il ne désespéra point, quoiqu'il n'eût que son épée, car il frappait avec tant de violence qu'il en jeta un tout ensanglanté dessus l'herbe; le neuvième fut blessé par terre.

« Les deux chevaliers qui étaient restés

vifs, et qui gardaient Clarice d'Angleterre, voyant que tous leurs confrères étaient presque tous morts, demandèrent quartier au duc Richard, lequel le leur accorda, à condition qu'ils feraient porter en litière les blessés en Angleterre pour être guéris, et enterrer les morts.

« Lesdits chevaliers, dont l'un se nommait Julien, et l'autre Bertran, lui promirent d'exécuter ce qu'il leur avait dit, et aussi ils le firent. Alors le duc Richard s'adressa à la dame Clarice, laquelle fut joyeuse et lui fit bon accueil, car il l'aimait d'un grand amour, et aussi le lui montra-t-il bien.

« Quand il se fut approché d'elle, il lui dit : Madame, Dieu a permis que je vous aie conquise, n'en soyez point attristée, car je vous aime de si bonne grâce que je ne vous oublierai qu'à la mort, et s'il plaît à Dieu et à vous, je vous épouserai. Cher ami, dit Clarice, pour l'amour de vous et de votre promesse, je suis contente de laisser mon père et mon pays, et si j'ai souffert la mort de mes chevaliers, c'est que votre beauté captive mon cœur pour vous aimer, et quand il vous plaira me prendre pour femme, vous me ferez contente,

car c'est ce que je demande. Alors le duc Richard et la dame Clarice se mirent en chemin pour aller à Rouen, où ils furent reçus avec acclamations de joie de tout le peuple. Peu de temps après, le duc Richard fit avertir tous les barons, seigneurs, chevaliers et gentilshommes de Normandie, ensemble les dames et demoiselles, pour assister aux cérémonies du mariage de Clarice, la fille du roi d'Angleterre, avec le duc Richard. La cérémonie en fut faite dans l'église cathédrale par l'archevêque de Rouen. La fête fut grande au palais; il fut fait une joute de jeunes chevaliers et écuyers du pays, à l'encontre de ceux des autres contrées, dans une grande plaine proche de la Seine; celui qui emporta le prix du dehors fut le comte de Mortaigne, et ceux du dedans, le comte de Caen, qui était un jeune chevalier. Après que la fête fut passée, les seigneurs retournèrent chacun dans leur pays, et le duc et sa femme demeurèrent paisiblement ensemble à Rouen. »

Quand le roi d'Angleterre apprit que Richard avait tué ou blessé tous ses chevaliers, et épousé sa fille, il en fut grandement courroucé, assembla une grosse armée et fit voile pour la Normandie.

« Richard, qui allait à la rencontre et marchant devant son armée, aperçut dans une vallée un beau cheval noir, qui était monté d'un jeune chevalier, et l'ayant examiné de près, il vit que c'était le diable nommé Brudemer qu'il avait autrefois épousé. Brudemer, voyant arriver Richard, lui parla en ces termes : Sire duc, je suis un soldat qui suis venu vous secourir ayant su que vous étiez dans l'embarras ; si vous vouliez me revoir, je vous promets de mettre l'armée des Anglais en déroute, et tous vos ennemis en fuite, pourvu que vous me promettiez que si jamais j'ai besoin de votre secours en pareille occasion, vous me le donnerez. Richard lui accorda sa demande; et Brudemer lui dit que tant qu'il serait avec lui, il ne lui arriverait aucun mal.

Alors le duc Richard, accompagné de Brudemer, se rendit à la bataille du roi d'Angleterre. Ce noir chevalier, qui conduisait l'armée des Normands, fit sonner les trompettes et se mirent parmi les Anglais, où à leur arrivée en tuèrent plus de vingt mille ; car chacun des Normands abattit le sien. Richard, qui était dedans, rencontra le roi d'Angleterre, joutèrent ensemble, dont Richard donna un coup

de sa lance au côté, l'abattit sur le champ. D'un autre côté, le noir chevalier fit tant qu'il battit l'armée des Anglais, et la mit en fuite. Dans ce jour retournèrent les Anglais avec précipitation. Quand Brudemer les vit fuir, il leur cria à haute voix : Que s'il y a quelqu'un qui d'amis soit gardé, et qui aime pour amour, qu'il vienne vers moi avec son épée ; mais personne d'eux n'osèrent approcher, aimant mieux abandonner leurs tentes et pavillons dessus le champ.

« Le diable Brudemer vint vers Richard, et lui dit : Sire, ai-je bien fait à votre gré ? Ne me suis-je pas bien éprouvé ? Oui, dit Richard, vous êtes un très vaillant guerrier, il serait à souhaiter pour moi de vous avoir dans toutes mes batailles. Sire, répondit Brudemer, je m'attendais bien à vous. Alors Brudemer quitta le duc, monta à cheval, et prit sa route par la forêt. Richard, accompagné de deux comtes, barons et chevaliers normands, retourna à son hôtel à Rouen, dont chacun fut content d'apprendre la défaite des Anglais. Le duc Richard raconta à sa femme tout ce qui s'était passé dans l'armée, et de la manière dont il avait blessé son père au côté d'un coup de lance,

dont elle fut contente, se voyant en sûreté avec son mari.

« Trois jours après la bataille, Richard manda ses veneurs, et leur dit qu'il voulait aller à la chasse dans la forêt. A son ordre les veneurs s'assemblèrent avec leurs chiens; mais quand Richard vit les chiens navrés, demanda aux veneurs qui avait navré les chiens, et où ils avaient été. Les veneurs lui répondirent : Sire, il y a au bois de Rignebourg un sanglier qui est aussi blanc qu'un cygne, qu'autant qu'il peut attraper de chiens, il les blesse ou les tue. Quand Richard entendit ces paroles, il en fut fort réjoui, disant que s'il trouvait ce sanglier qu'il le chasserait jusqu'à ce qu'il l'eût mis à mort. Il y avait pour lors dans la forêt deux fées nommées Gloriande et Esglaudine, qui occupaient un beau manoir bien enclos, dans lequel ils nourrissaient un beau sanglier blanc qui peu de temps après s'échappa dudit manoir. Les fées, courroucées de la perte de cet animal, disaient qu'il ne serait jamais pris de main d'homme s'il n'était duc de Normandie, engendré d'un Sarrazin et d'une chrétienne.

« Guillaume à longue épée, duc de Norman-

die, le prit. Il était fils de Rollo, premier duc de Normandie, issu des Danois, lequel était Sarrazin, et avait épousé une femme chrétienne. Richard, entendant parler de cela, ne voulut pas entreprendre la chasse, parce qu'il n'était pas fils de Sarrazin et d'une chrétienne. Il retourna coucher dans l'abbaye de Fécamp, et quand ce vint au milieu de la nuit qu'il reposait, il se présenta à lui le diable Brudemer, qui avait été sa femme, et étant entré sous la figure d'un chevalier bien armé, dit à Richard : Sire, laissez le sommeil, vous faut armer et venir avec moi, comme vous m'avez promis, si vous ne voulez pas passer pour avoir peur. Richard dit : Pour quelque chose que je voie, soit morts ou vivans, je n'ai pas peur. Il se leva et s'arma de toutes ses armes avec grand courage. Le chevalier lui dit : Sire, avant qu'il soit peu je vous mènerai dans un endroit où vous aurez peur. Ami, dit-il, ne me dis pas cela, car depuis que je suis né je n'ai eu peur. Par mon chef, dit l'ennemi, devant que le jour soit venu, vous aurez peur si vous venez avec moi : oui, dit le duc, je veux savoir si tu mentiras ou si tu diras vrai. Alors Richard et le diable s'en allèrent ensemble, et

entrèrent dans la forêt, où ils trouverent douze chevaliers qui s'arrangeaient pour commencer une guerre, et Richard dit au noir chevalier : Dites-moi qui sont ces chevaliers armés. Sire, dit le diable, ce sont eux qui vous feront de la crainte.

« Comme Richard et le diable s'en allaient devisant ensemble, il vint un écuyer par la forêt, criant : Brudemer, où es-tu? Pourquoi tardes-tu ? Amène-nous ton chevalier qui doit pour toi faire la bataille. Burgifer, qui est ton adversaire, auquel tu veux faire tort de ce qui lui appartient, est venu ; si tu n'es bon combattant, tu peux t'assurer qu'il te fera souffrir plusieurs coups de glaive. Brudemer, entendant parler l'écuyer, incontinent se présente à lui ; et Richard devant le roi d'enfer, lui dit : Sire, notre maître, je suis tout prêt de montrer que Burgifer ne veut déshériter à tort de la sénéchaussée que vous m'avez donnée par un chevalier de la contrée de France, qui n'eut peur d'aucune créature vivante au monde, et pour moi combattre en la bataille ordonnée contre Burgifer. Le roi d'enfer était assis sur une chaise toute noire au pied d'un orme ; il était vêtu de velours noir, et avait la face fort hor-

rible ; alentour de lui était un grand nombre d'esprits noirs, dont la plupart étaient armés. Quand le roi d'enfer l'eut entendu parler, lui dit : Allez, je vous délivre de bataille. Sire, dit Brudemer, ainsi que vous commanderez il sera fait. Le duc Richard prit les armes contre Burgifer, et quand il fut armé, il monta à cheval, et sa lance à la main regardant haut et bas dans la forêt, où il vit nombre de diables sans s'effrayer nullement. Or, Burgifer, lequel était noir, entra au camp, prit sa lance, et vint contre Richard et Richard contre lui. A la première approche qu'ils firent, ils s'entre-donnèrent des coups avec tant de vivacité que le feu sortait de leurs yeux ; leurs lances volèrent en l'air par morceaux, sans pouvoir ni l'un ni l'autre s'abattre. Quand les deux lances furent rompues, ils tirèrent leurs épées avec lesquelles ils se battirent avec tant de vigueur, se parant chacun de leur heaume d'acier, qu'ils se fatiguèrent l'un pour l'autre. Quand Burgifer sentit les coups de Richard, il lui dit : Sire, je suis étonné de votre hardiesse, d'avoir osé venir dans une place où tout homme qui y vient y perd la vie ; je vous assure que vous la perdrez aussi. Ami, dit Richard, je n'ai point de peur,

fais du pis que tu pourras. Sire, dit Burgifer, je vous prie de me dire si vous connaissez ce chevalier pour qui vous combattez. Je le connais bien, dit Richard, c'est un homme vaillant dans ses entreprises : car il n'y a pas trois jours que je lui ai vu faire de très grandes merveilles; je crois que je serais demeuré mort au champ de bataille où j'étais, s'il ne m'eût secouru. Duc, répondit Burgifer, comment as-tu une si folle pensée ? Apprends de moi que c'est un diable pour qui tu combats ; et tous ceux que tu vois contre toi en ce lieu, ce sont tous diables. Richard, ne s'étonnant point, répondit : Je crois bien que c'est pour me donner de la frayeur que tu me dis ces paroles qui ne sont que mensonges. Je ne ments point de ce que je t'ai dit : car il y a long-temps que ce diable, pour lequel vous combattez, se vante en ma présence en enfer, qu'il vous ferait sortir de sens, pour cause que vous êtes renommé d'être hardi, et que jamais vous n'avez eu peur; et se vanta aussi Brudemer qu'il vous ferait peur, ce qu'il a fait, ainsi que je vois.

Tu as menti, dit Richard, car jamais je n'ai eu peur. Non, dit Burgifer, écoutez-moi un petit moment, je m'en vais vous le prouver.

Ne vous souvient-il pas que quand vous étiez au milieu de la forêt, qu'un grand troupeau de huarts vint à voler par-dessus vous, et quand ils se prirent à huer, vous huâtes avec eux? c'était tous diables que Brudemer avait amenés par sa malice, pour vous faire peur. Et quand il vous maudit que par dépit il vous avait ainsi hué, vous fûtes si effrayé que vous ne répondîtes rien, et ainsi vous eûtes peur, vous ne sauriez le méconnaître; vous n'étiez pas de si grande hardiesse, comme je vous ai ouï vanter. Si vous voulez encore une autre preuve, je m'en vais vous la raconter: je sais que vous eûtes peur quand vous fûtes dans la chapelle, et quand vous trouvâtes un homme mort gissant dans une bière, qui vous vint embrasser par derrière.

Vous ne pouvez nier la peur que vous eûtes quand vous allâtes veiller votre femme au bois dans la chapelle, laquelle vous envoya chercher de l'eau à la fontaine; et quand vous revîntes vous trouvâtes votre chevalier étranglé; la femme que vous aviez épousée était ce grand diable pour lequel vous combattez contre moi en bataille rangée. Quand le duc Richard entendit ces paroles, il pensa en soi-même, et

dit: Ce diable-ci me dit la vérité, car il me fait ressouvenir de toutes les aventures et fortunes que j'ai eues. Puis demanda au diable comment il pouvait savoir tout ce qui se fait au monde. D'où vous vient cette puissance? C'est, dit Burgifer, par le don de Dieu que nous savons tout ce que font ceux qui vivent en péché; mais aussitôt qu'ils s'en sont confessés et purgés, nous avons tout oublié. Burgifer, dit Richard, dis-moi si ce diable Brudemer, pour lequel je combats, est le faux diable que j'ai épousé en guise de femme, et avec qui j'ai été marié sept ans. Oui, dit-il, c'est celle-là que vous donnâtes sept ans à nourrir dans la forêt. Tu me contes ici une grande aventure, dit Richard, tu me mets dans un grand étonnement; mais elle vient de nature assez franche quand elle vint l'autre jour à ma bataille contre les Anglais, qui venaient pour conquérir mon pays, où elle se distingua fort par les belles actions qu'elle fit sur mes ennemis, qui ne purent rien gagner sur moi. Et ce même jour me dis: Je veux contre toi achever la bataille que nous avons commencée; garde-toi de moi, car je sais que dans peu je te ferai souffrir beaucoup de maux. Alors commença à frapper

l'ennemi de toutes ses forces sur le corps de Burgifer, sans cependant beaucoup l'endommager. Burgifer, qui ne l'épargnait pas non plus, fit tous ses efforts pour lui faire endurer mille maux.

«Les deux vaillans champions ci-dessus, qui se combattaient l'un contre l'autre, furent si âprement échauffés que tous les coups que donnait Richard, il ne pouvait blesser Burgifer, pourquoi il lui dit : Comment ! faux diable de Burgifer, tu es plus dur que fer et acier : je pense que dans l'enfer tu as fait forger tes armes, car malgré ma puissance je ne te puis blesser ; j'ai assez frappé de tous côtés, mais tout inutile, mon épée ne saurait entrer dans ton corps, je ne sais quel diable t'a donné ces armes, que maudit soit celui qui les forgea. Alors Burgifer frappait de toute sa force le duc Richard ; mais quoiqu'il reçût bien des coups, il ne lui en arrivait aucun mal, car Dieu par sa grâce le garantissait de toutes blessures.

Le duc Richard, ne sachant plus de quelle manière agir pour combattre son ennemi, s'avisa de se mettre en défense, et de se servir du pommeau de son épée, dans lequel étaient enchâssées différentes reliques très précieuses.

Richard commença donc à prendre nouvelle vigueur, courut avec une intrépidité nonpareille sur le diable Burgifer, et lui donna tant de coups durant tout le combat, se servant toujours du pommeau de son épée, qu'il lui fit rompre et briser toutes ses armes. Burgifer, étonné de la puissance de Richard, et de ce qu'il sentait pour lors tous les coups qu'il recevait, demanda pardon, en disant : Sire, duc Richard, je vous prie de cesser le combat, car tous les coups que je reçois de vous me font de cruelles douleurs que nul homme ne pourra guérir.

Quand Richard l'entendit ainsi parler, il lui dit qu'il voulait cesser, mais qu'il fallait rendre à Brudemer la sénéchaussée d'enfer qui lui avait été ravie. Seigneur, dit Burgifer, par votre commandement, je m'en démets, et lui rends devant vous, et je promets de ne jamais le troubler en rien.

«Le duc Richard et l'ennemi étant d'accord ensemble appelèrent Brudemer, lequel s'approcha de Richard qui, dans le moment, le mit en possession de la sénéchaussée qui lui avait été usurpée. Il me convient, dit Richard, de me retirer, puisque la bataille est terminée;

montrez-moi le chemin pour m'en retourner. Sire, dit Brudemer, vous n'avez qu'à commander, je vous ai trop d'obligations de tous les services que vous m'avez rendus, pour vous refuser; je me souviendrai toujours du plaisir que vous m'avez fait, de m'avoir fait nourrir dans le temps de mon enfance l'espace de sept ans, et qu'ensuite vous m'avez fait votre femme. Hélas! dit Richard, je suis assez courroucé que le diable m'ait trahi; je te prie, pour l'amour de Dieu, de te retirer, de ne plus paraître devant moi. Alors Brudemer prit congé de Richard et rentra dans la Forêt.

« Richard se voyant seul prit sa route vers Rouen, et vint descendre à son palais, où il fut reçu de la duchesse sa femme qui l'attendait avec impatience, laquelle lui fit servir promptement à souper, parce qu'il n'avait pas mangé depuis le soir de devant. Ce fut dans ce temps qu'il raconta à sa femme toutes ses aventures. »

Vers ce temps, Charlemagne manda ses barons et ses chevaliers pour aller en Terre-Sainte au secours des chrétiens, fort oppressés par les Sarrazins infidèles qui avaient pris Jérusalem. Nouvelle aventure pour Richard. La voici, elle

est très belle, très ornée de grands coups d'épée et de membres démis ou cassés

« Quand les messagers arrivèrent au duc de Normandie, il promit de se rendre à l'ordre, après qu'il aurait fait avertir les comtes d'Alençon, de Mortagne et de Caen, et les autres principaux du pays, sous lesquels il envoya cent chevaliers au roi Charlemagne, en lui mandant qu'il se trouverait bientôt devers lui. Le duc Richard s'arma de riches armes dorées, d'un écu doré, sans avoir connaissance pourquoi, puis monta à cheval et prit un écuyer avec lui pour porter son glaive et son heaume, et se mit en route pour Paris; il se rendit le lendemain dans la forêt royale, qui s'appelle maintenant le bois de Vincennes, et il s'arrêta dans un ermitage.

« Quand le matin fut venu, le duc Richard fit richement habiller son écuyer d'un habit blanc, qui était fort beau à regarder, et l'envoya vers le roi Charlemagne. L'écuyer arriva à Paris, et se rendit devant le roi et tous ses barons, et commença à s'énoncer fort haut de cette manière : Sire, je viens de la part du chevalier mon maître, qui est tout armé d'armes dorées, qui est resté dans la forêt, pour

vous annoncer que, pour la renommée des chevaliers de votre cour, il souhaiterait jouter avec eux d'une lance, pour essayer s'ils sont d'une noble valeur comme l'on dit.

« Le roi Charlemagne, content de ces nouvelles, s'en émerveilla. Olivier, comte de Vienne, qui entendit ces paroles, répondit à l'écuyer : Mon ami, allez dire à votre maître, puisqu'il désire jouter, qu'incontinent il trouvera un chevalier dans la forêt royale ; il l'éprouvera, qu'il se tienne assuré de la joute.

«L'écuyer sans plus tarder retourna vers son chevalier doré, auquel il raconta comme Olivier devait venir avec lui jouter, dont il fut joyeux. Olivier s'en alla aussitôt armé de toutes pièces, monta à cheval, prit une forte lance, et demanda congé au roi; il mena aussi avec lui un écuyer.

«Olivier se rendit dans la forêt, qui est à une petite lieue de Paris, où étant arrivé, trouva Richard sans peur qui était prêt à combattre le premier venu ; et aussitôt qu'ils se virent l'un l'autre, laissèrent courir leurs chevaux comme la foudre, et quand ce vint à baisser les lances, Olivier attrapa Richard par le côté avec tant de raideur, qu'il en rompit son glaive.

Richard, qui se sentait tout ébranlé du coup qu'il avait reçu, revint contre Olivier de Vienne sur son écu, de telle force qu'il le fit tomber les jambes en l'air; et après qu'il eut mis son cheval en déroute, il se mit au plus haut de la forêt. Olivier, qui était tout étourdi d'être tombé par terre, se releva, et croyait bien trouver le chevalier qui l'avait abattu pour se venger; mais quand il ne le vit plus, il s'en retourna vers Charlemagne, à qui il conta son aventure, et quand Oger de Danemark le sut, il dit qu'il essaierait la prouesse de cette étrange chevalier.

« Oger s'arma tout prêt à combattre, monta à cheval et entra en la forêt royale, dans laquelle il trouva Richard tout armé comme devant. Ils se mirent à courir l'un contre l'autre, et alors Oger frappa Richard de telle force qu'il fit tomber le cheval de Richard sur les jambes de derrière; mais tout à coup il se releva, et vint avec violence sur Oger, lequel frappa Oger sur son écu, et glissa sa lance sur son haubert de telle puissance que le glaive se brisa : Oger ne se put tenir sur son cheval, et tomba tout étourdi à terre; quand Richard eut vu tomber Oger, il se cacha dans la forêt:

laissant Oger remonter à cheval et tout étonné de ne plus voir Richard.

« Olivier, qui le trouv a pensif, lui demanda comme tout s'était passé avec le chevalier ? Oger lui répondit : Mon cher cousin, nous ne nous moquerons point l'un de l'autre, car j'ai été battu comme vous.

« Alors arriva Roland, qui, aux premières nouvelles, s'étant rendu à la cour, s'informa de ce qui s'était passé; on lui conta toute l'aventure du chevalier doré. Roland jura qu'il en essaierait, pour voir s'il était fort comme on le disait; et pour cet effet il commanda qu'on lui amenât son cheval et ses armes. Aussitôt il alla au milieu de la forêt trouver Richard, lequel s'était disposé à jouter contre le premier venu. Ils laissèrent courir les chevaux l'un contre l'autre, et au joindre qu'ils firent, Roland frappa Richard si fort, qu'il le renversa sur le derrière de sa selle; mais Roland, par la puissance du chevalier doré, tomba lui et son cheval par terre, et Richard entra dans la forêt.

« Quand le roi Charlemagne eut appris que son neveu avait été battu, il fut joyeux, voyant qu'un chevalier étranger abattait tous ses barons.

« Le roi de Bretagne y alla ensuite bien armé, lequel fut abattu de dessus son cheval, dont il se démit la cuisse, et fut emporté à Paris par ses écuyers. Gui de Bourgogne s'arma après les autres, et alla jouter contre Richard, qui honteusement l'abattit par terre.

« Thierri d'Ardenne monta aussi à cheval pour aller à la joute, lequel fit rencontre en son chemin de Gui, qui retournait avec sa honte; puis s'en alla dans la forêt jouter contre Richard, auquel il fit une plaie au bras, sans cependant en être abattu, ce qui étonna les barons.

«Renault de Montauban, qui fut abattu durement, se présenta au chevalier, de même que Guérin de Lorraine, Géofroi, seigneur de Bourdelois; Noël, comte de Nantes; Lambert, prince de Bruxelles; Bazin de Beauvais, Géofroi de Frise, Sanson de Picardie, et plusieurs autres seigneurs, lesquels joutèrent les uns après les autres avec Richard, lequel les abattit tous dessus leurs chevaux, ce qui les obligea de retourner à Paris. Le roi Charlemagne, étonné de la valeur de ce chevalier, engagea les princes ses enfans d'y aller, mais ils refusèrent, ce qui détermina le roi d'y aller. Quand il se fut rendu

dans la forêt bien armé, il se mit en devoir de jouter; Richard avait été averti par un espion de la venue du roi. Cependant ils parurent l'un devant l'autre, et piquèrent leurs chevaux. Quand ce vint à joindre le roi, Richard rompit sa lance à terre, et s'inclina devant lui en se faisant connaître. Le roi fut étonné de voir le duc de Normandie; il reconnut bien que ce qu'on avait dit de lui était vrai, et qu'il était le plus vaillant de tous les chevaliers.

«Le roi et Richard s'en retournèrent à Paris, où ils furent reçus de tous les princes et seigneurs de cour. Tous les seigneurs furent étonnés de savoir que c'était le duc Richard qui avait jouté si vaillamment contre eux.

« Pendant ce temps, tous les gens d'armes s'assemblèrent à Paris, et formèrent un corps de près de cent mille hommes. Le roi, accompagné du duc Richard et de plusieurs autres seigneurs, se mit en marche avec l'armée pour se rendre à Jérusalem, où, étant arrivés, Richard y fit de belles conquêtes, ainsi qu'il est marqué tout au long dans l'histoire de Fier-à-Bras. Ce fut par ce moyen que Charlemagne prit sur les Turcs Jérusalem et beaucoup d'autres villes,

ainsi qu'il est prouvé aux anciennes histoires. Après ces conquêtes, le roi et les barons s'en retournèrent en leur pays avec les honneurs de la victoire. »

Vous venez de lire que Charlemagne prit Jérusalem et beaucoup d'autres villes, *ce qui est prouvé aux anciennes histoires.*

Richard revient donc de Jérusalem et apprend que le roi d'Angleterre, père de sa femme, est décédé : alors *il lui prend envie de se faire reconnaître roi d'Angleterre.* N'aimez-vous pas, comme moi, ce bon chroniqueur qui décrit en douze pages comment chaque coup d'épée tombe sur un homme, et qui écrit en deux lignes: « Il lui prit envie de se faire recon-« naître roi d'Angleterre, et, pour cet effet, fit « équiper douze grands vaisseaux bien garnis « de choses nécessaires. »

Richard et les Chevaliers mettent à la voile.

« Quand ils furent loin de terre, le vaisseau dans lequel était Richard allait devant ; mais après deux heures de route, l'air se troubla, la mer s'enfla, et il s'éleva une grande tempête qui éloigna les vaisseaux les uns des autres. Le vaisseau du duc voguait par la mer dans le

temps qu'il aperçut un petit navire brisé de la tourmente, qui venait flottant vers lui, dessus lequel navire était une belle dame richement habillée à la mode de la cour, qui se déconfortait en criant et disant : Ah ! malheureuse que je suis d'avoir perdu ainsi mes amis que j'ai vu noyer et périr devant moi, de même que mon cher frère. Hélas ! que dira mon père quand on lui apprendra la mort de son enfant, et le danger où se trouve aujourd'hui sa fille unique ? A ces mots, s'approche le navire de la dame auprès de Richard, qui avait entendu ses plaintes; il la trouva si belle, qu'il en eut pitié, et lui demanda qui elle était. Ah ! sire, dit-elle, écoutez-moi, je vous prie, et me mettez en votre vaisseau, ayez pitié de moi : je suis la fille du roi d'Espagne ; mon père m'envoyait avec mon frère auprès du roi d'Ecosse, lequel me devait prendre en mariage; mais par les tourmentes de la mer notre navire a été rompu, et mon frère noyé avec cinquante chevaliers, lesquels l'accompagnaient. Je vous prie, sire, qu'en l'honneur de notre noblesse vous me sauviez la vie. Richard approcha d'elle et la mit dans son vaisseau. Elle n'y fut pas plutôt montée, que le vaisseau allait

comme le vent. La dame fut réconfortée par le duc pendant la tempête, qui fit échouer le vaisseau proche de Gênes. Peu de temps après, la grêle et le tonnerre tombèrent avec tant de violence sur le vaisseau, que tout fut enfoncé, et furent noyés les chevaliers et tous ceux qui y étaient, excepté le duc Richard, qui pour lors dormait, lequel, par le vouloir de Dieu, se trouva sauvé par le moyen d'une table sur laquelle il voyait flotter de loin les chevaliers, dont les uns étaient morts, les autres prêts à expirer; mais de la dame il n'en vit aucun vestige.

« L'esprit malin, dont on doit toujours se méfier, était en admiration dans ce moment; car c'était le diable Burgifer, contre lequel Richard avait tant combattu, qui s'était transfiguré sous l'habit de femme; mais Dieu, conservateur de toutes choses, a toujours tiré le duc Richard de tous les périls. »

Ce pauvre Richard, que vous voyez en si mauvaise compagnie, est porté par les esprits de ténèbres à Sainte-Catherine du mont Sinaï. Là, il met à mort, avec une épée sainte, un géant qui avait bien seize pieds de haut, qui bran-

dissait une grosse massue, et qui avait pour habitude de tuer les chrétiens qui allaient à Jérusalem.

«Burgifer, qui n'était pas las de tourmenter Richard, lui apparut sous la figure d'un écuyer, et lui dit : Les diables te donnent beaucoup de peines et de tourmens; mais rassure-toi : si tu veux me prendre à ton service, je t'aiderai dans toutes tes affaires. Richard, reconnut que c'était le diable et lui dit : Je te prie de ne me plus tourmenter; mais pour l'amour de Dieu, rends-moi service. Quel service, dit Burgifer? Je te supplie de me transporter en Angleterre sans me faire aucun mal. Tu n'as qu'à commander, je le ferai volontiers. Alors Burgifer chargea Richard dessus son cou, et partit comme la foudre, et une heure après midi Richard se trouva sur un port de mer près de la ville de Londres; il remercia Burgifer et disparut aussitôt.

«Richard ne fut pas plutôt sur le port, qu'il vit sur la mer plusieurs vaisseaux venant de Normandie, lesquels étant arrivés, reconnurent leur seigneur, et le saluèrent d'un profond respect. Après l'avoir complimenté, ils prirent leur route pour Londres, où Richard fit son entrée en grand triomphe, et se fit cou-

ronner roi d'Angleterre, de même que sa femme, qui était fille du roi Adolphe, qui fut reconnue reine. Ils vécurent en paix, donnant à toute la nation des exemples de bonnes mœurs; puis passèrent de ce monde en l'autre pour jouir du repos éternel dans le paradis, où nous espérons avoir place auprès de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Ainsi soit-il. »

Cette vie de Richard sans peur ressemble un peu à la vie de Theséus, duc d'Athènes et chevalier grec, lequel tuait les mauvais diables de son temple pour le bien de l'humanité.

Telle est l'analyse de deux romans fort populaires chez les Flamands; si populaires que l'on s'étonnera sans doute, en cette contrée, que nous leur ayons ici consacré tant de place et donné tant d'importance.

Car, en Flandre, les beaux esprits bourgeois traitent avec dédain les choses de leur pays; beaucoup ont paru ébahis de voir M. Scribe s'emparer de *Robert-le-Diable*, Magerber y

consacrer son admirable musique, et M. Véron le mettre en scène avec une pompe inouïe.

C'est qu'en Flandre, livres et hommes vérifient plus que partout ce proverbe :

Nul n'est prophète en son pays.

LE VRAI SECRÉTAIRE

DES AMOUREUX.

Sterne, le bon Sterne voulait un jour écrire une déclaration d'amour à une belle dame d'Amiens, qu'il avait rencontrée. L'auteur du *Voyage sentimental* ne savait par où s'y pren-

dre pour commencer, pour continuer et pour finir. Tête, corps et queue, tout l'embarrassait, et la folle du logis, muette cette fois, ne s'en venait point aider son maître qui se frottait le front, se levait, se rasseyait, écrivait, déchirait ce qu'il avait écrit, et laissait exhaler ce troisième juron pour lequel il a dit : « Oh! faut-il qu'un peu-« ple ait souffert pour se servir d'un pareil « juron ! »

Le fidèle valet de chambre Lafleur, ancien fifre, et dont tout le talent consistait à faire des guêtres, prit Sterne en pitié et lui offrit une déclaration d'amour faite par un tambour-major. Sterne accepta joyeusement, rajusta quelque peu les expressions de l'homme à la canne, et sa lettre se trouva terminée.

Si le *vrai* secrétaire des amoureux avait alors existé, Sterne n'aurait point de la sorte sué sang et eau, car il aurait trouvé dans ce livre impayable, et qui ne se vend néanmoins que quatre sous, il aurait trouvé bien mieux que l'épître du tambour-major.

Primò, lui dont la tenue était si bizarre qu'elle ameutait autour de lui les Parisiens, il aurait appris au premier chapitre : Comment un honnête homme doit se tenir et comporter

en ses habits, et que l'amant ne doit point se fâcher de ses imperfections, ni se glorifier de sa beauté, attendu que la beauté n'est autre chose sinon une fleur des champs, qui aujourd'hui est belle et agréable, et demain n'est plus rien? Par conséquent, si vous êtes beau de corps, ne laissez pourtant pas de vous orner toujours de bonnes grâces et de beaux discours, et vous serez aimé d'un chacun.

Et s'il n'avait point eu de maîtresse, le chapitre troisième lui aurait appris où et en quels lieux on doit en chercher une. Si vous voulez trouver une maîtresse, dit le livre admirable, vous devez aller aux lieux où vous savez que plusieurs demoiselles s'assemblent; car elles ne doivent pas vous venir chercher, mais vous-même les devez aller trouver. Un chasseur, quand il sait où est le plus grand nombre d'oiseaux et de gibier, pour y parvenir, n'épargne ni peine ni travail. Aussi un bon pêcheur s'en va toujours alentour de la rivière où il sait qu'il se trouve ordinairement la plus grande abondance de poissons.

Or les lieux où l'on solennise quelque fête de noces, les comédies et autres lieux de récréation, ce sont là les endroits où les jeunes de-

moiselles courent le plus souvent pour voir et être vues, que pour autre chose : l'amant doit donc s'y trouver, afin d'en choisir une à son gré.

Et après cela, mon bon ami, mon tendre et fantasque Tristam Shandy, vous en seriez venu à un chapitre plus important, à un chapitre qui aurait bien évité de la peine à votre candide oncle Toby, à ce respectueux amant de la maligne veuve Wadmans. Et vous-même, vous que Jules Janin se glorifie d'appeler son maître, vous, vous n'auriez point eu recours à la lettre du tambour-major, écrite sans orthographe et qui sentait le tabac.

Ecoutez, mon bon Sterne :

Dialogue pour une déclaration d'amour.

L'Amant. — C'est à moi une grande témérité, mademoiselle, de vous offrir mes vœux et mon service, étant très vrai qu'entre votre mérite et le mien, il y a un espace infini ; mais puisque tout le monde est contraint d'adorer la divinité, et que les choses insensibles lui rendent un muet hommage, si je n'ai les ailes assez fortes pour m'élever dans le ciel de vos grandeurs, j'aurai assez de courage pour

dresser des autels à votre beauté, et me confesser son esclave.

La Demoiselle. — Monsieur, si je ne me connaissais moi-même, je pourrais tirer de la vanité de vos paroles, et les titres de divinité imaginaire que vous m'attribuez en vain seraient autant d'échelons pour m'élever dans le ciel; mais j'ai trop de connaissance de mon peu de mérite, et vous autres courtisans, vous recherchez en vos discours plutôt des paroles que des vérités.

L'Amant. — C'est la bonté de votre génie qui vous dicte ce discours; mais le mépris vous tient lieu de gloire, ainsi que les ombres dans un tableau relèvent les vives couleurs, toutefois, quelque chose que vous disiez, vous ne pouvez empêcher d'immoler à vos pieds la meilleure de mes affections: je sais bien que j'en suis indigne, mais l'ardeur de mon amour ne me permet plus de différer une offrande où les dieux m'ont obligé dès le point de ma connaissance.

La Demoiselle. — Monsieur, vous devez choisir des autels dignes de vos sacrifices; ce n'est pas à moi, qui suis la dernière des filles, à qui vous devez offrir vos vœux, et je vous

supplie, si vous me voulez donner l'honneur de vous voir davantage, de ne m'importuner de tel langage, autrement vous me bannirez de votre compagnie, que j'estime et honore.

L'Amant.—Pardonnez, mademoiselle, cette témérité au zèle qui me transporte ; je ne puis vous voir que je ne loue mille fois le ciel de vous avoir produite en ce temps. On découvre bien tous les jours des astres, des fonds azurés ; mais de rencontrer une beauté accompagnée de tant de vertus, tant de raretés que la vôtre, c'est ce que la nature ne fait qu'une fois ; et parmi ce trésor et ses richesses, qui me pourra blâmer si j'en ai l'admiration, et si je vous offre mon service véritablement? Il faudrait être insensible et avoir le cœur muet, en voyant les doux attraits et les flammes qui brillent en vos yeux ; de ma part, je croirais être indigne de la lumière du jour si je ne les avais adorés.

La Demoiselle. — Je vous ai déjà dit que je veux être éloignée de toutes flatteries, et que les belles qualités que vous me donnez n'étant point en moi, c'est se moquer tout à fait de me parler de la sorte ; et jusqu'à ce que vous changiez de discours, je croirai que vous avez

d'autres desseins que ceux que vous faites paraître.

L'Amant. — Mademoiselle, l'honneur de vos bonnes grâces m'est mille fois plus cher que ma propre vie, et toute l'ambition que j'ai au monde est de n'avoir été un des derniers à vous offrir mes vœux.

La Demoiselle. — Monsieur, je suis votre très humble servante ; toutes les fois qu'il vous plaira de venir ici, vous serez le très bien-venu.

Je vois ici des gens lever les épaules. Et pourtant, Sterne, n'est-il pas vrai, c'est là la quintessence, c'est là l'esprit, à la lettre près, de toutes les déclarations d'amour. Un peu plus ou moins d'ambre et de grimaces, voilà la différence. Le reste est résumé par ces paroles sublimes de votre tambour-major : Vive la bagatelle, ou par les expressions non moins sublimes du *Vrai Secrétaire des amoureux* : Vous serez le très bien-venu.

Puis l'auteur s'en vient à la manière de faire la demande en mariage, et la réponse du père, et comment il faut inviter les parens à la noce.

Le reste du précieux livre est composé de lettres d'amour à l'usage des amans de l'un et

de l'autre sexe. Il y en a de toutes les sortes, de graves et de badines : celle-ci est pour accepter ; celle-là pour refuser, on insiste au moyen de la page 26 ; on se désespère page 28. Le folio 34, sert aux jalouses Hermiones. Tournez ce folio et les chagrins de l'absence gémissent avec amertume.

Mais, à mon gré, ce que renferme de plus admirable le *vrai secrétaire des amoureux*, ce qui laisse là bien loin le tambour-major du maître de Jules Janin, c'est la lettre

D'un militaire à sa maîtresse, après leur séparation :

Ma chère Jeannette,

Il m'en a bien coûté pour me séparer de celle que j'aime plus que ma vie ; mais tu connais les raisons qui m'ont porté à l'état militaire, et tu approuves, j'en suis certain, la résolution que j'ai prise. Je souffrirai sans doute, étant éloigné de toi, mais dans quelques années je viendrai te demander l'accomplissement de nos promesses mutuelles, et je serai alors plus digne de posséder celle à qui j'ai voué toute mon existence.

Amour pour la vie.

Et que serait-ce donc, si nous ajoutions la lettre d'un militaire à sa maîtresse pour lui apprendre qu'il la reverra bientôt. C'est la suite du drame commencé par la lettre à Jeannette, c'est le dénouement heureux qui dissipe la tristesse éprouvée à la lecture des touchans adieux.

Plaisanterie à part, il y a dans la bouffonne gravité du *vrai secrétaire des amoureux*, plus d'originalité que l'on n'en trouve dans maint et maint livres dont les auteurs se sont battus les flancs pour être originaux. L'homme le moins gai ne saurait sans pouffer de rire, feuilleter les 48 pages in-32, qui, reproduites sur du papier à fleur, feront bien pleurer j'en suis sûr, des sentimentales cuisinières et de tendres couturières qui les prendront au sérieux.

LA CIVILITÉ.

Depuis trois ou quatre cents ans et peut-être plus, il est un livre plus populaire en Flandre que ne l'est même l'Evangile dans cette contrée si éminemment catholique ; un livre dont il se

vend plus d'un million d'exemplaires par année ; un livre que pas un seul Flamand sachant lire, n'ait lu et relu plusieurs fois, s'il ne le sait par cœur; un livre traduit en néerlandais et en latin, un livre qui se trouve dans les moindres chaumières, et qui est aussi indispensable à la tablette des hautes cheminées de ce pays que le crasset en fer l'est au noir plafond sillonné de gites. Ce livre a pour titre :

NOUVEAU TRAITÉ DE LA CIVILITÉ FRANÇAISE

Pour l'instruction de la jeunesse chrétienne, tant à l'égard de Dieu, du prochain, que d'eux-mêmes.

Nouvellement revu, corrigé et augmenté, avec approbation.

C'est un livre ingénu, naïf et bon comme ces vieillards à longs cheveux blancs que l'on rencontre dans chaque bourg de notre pays, et qui ont toujours un avis à donner aux jeunes gens, et une histoire un tantinet longuette à raconter au premier venu qui veut bien les écouter. A travers une manie radoteuse de sermonner, ou de parler, il y a plus d'un bon conseil à recevoir, plus d'une bonne chronique à ouïr. Mais, pour cela, il ne faut pas se montrer dé-

daigneux, et faire fi, ou du livre, ou de l'homme, parce que tous les deux sont de mince apparence et *peuple*.

Or, voyez, si je n'ai raison, et si l'on peut mettre en autre bouche qu'en la bouche d'un de ces vieillards dont je parle, le chapitre suivant qui sert d'avant-propos, et qui est intitulé: De la nécessité de bien élever la jeunesse.

« L'éducation de la jeunesse est assurément de la dernière conséquence depuis la corruption de notre nature, par le péché de notre premier père. L'homme est si misérable qu'il ne produit rien de soi que de mauvais, ainsi ce n'est pas assez de n'apprendre rien de mal aux enfans ou de ne leur point montrer de mauvais exemples: pour les rendre bons, il faut déraciner en eux ce qui ne vaut rien.

« Quelque bon naturel que puisse avoir un enfant, il y a toujours à reprendre, et ces enfans qui prennent racine en la nature sont capables de les perdre avec le temps, si l'on n'y remédie de bonne heure

« Ainsi, pères et mères, vous voyez l'obligation indispensable où vous êtes de prendre un très grand soin de vos enfans; faites-leur prendre de bonnes habitudes, instruisez-les

pendant qu'ils sont jeunes, élevez-les en la crainte de Dieu, portez-les à l'acquit de leurs devoirs envers leur prochain, faites-leur apprendre les règles de la bienséance, et faites-les-leur pratiquer; ne leur laissez rien passer, reprenez-les quand ils manquent; faites néanmoins que vos répréhensions n'aient aucune rigueur, de peur qu'ils ne se rebutent, qu'ils n'en fassent point de profit; c'est par cette éducation que vous leur donnerez, que leur naturel deviendra bon et honnête, et assurément, quelque beaux esprits qu'ils puissent avoir, ils deviennent brutaux si vous les négligez en leur jeunesse.

» Ne soyez pas assez indiscrets pour supporter vos enfans dans le mal, et prendre des querelles avec vos voisins et voisines à leur occasion; les enfans qui voient que l'on prend leur parti, en deviennent plus insolens.

« Quand vous sauriez l'innocence de votre enfant et que vous seriez assuré que c'est sans raison que l'on s'est plaint, vous ne devriez pas le favoriser pour cela; si sage qu'il puisse être, il y aura toujours quelque défaut dans sa conduite, et ainsi arrêtez-vous à ce défaut pour l'en reprendre sans avoir égard au fond

noux devant quelque dévote image, après avoir pris de l'eau bénite.

« Si vous êtes dans la chambre de vos père et mère, donnez-leur ensuite le bonjour en vous courbant tant soit peu vers eux pour leur faire la révérence ; mais il ne faut pas faire cela que vos prières ne soient achevées.

« Si vous n'êtes pas dans la même chambre, vous vous transporterez dans le lieu où ils sont, pour leur rendre votre respect, s'ils sont en état de le recevoir ; au moins ne sortez point du logis sans avoir satisfait à ce devoir. »

Vient ensuite et plus loin la manière dont l'honnête enfant doit se comporter au jeu.

« Le jeu n'est pas inventé pour gagner de l'argent ou pour faire fortune, mais simplement pour relâcher un peu l'esprit après l'étude ou le travail, et il n'en faut pas faire coutume.

« Le jeu n'étant que pour se divertir, celui qui joue doit faire paraître un visage gai.

« Il est cependant contre la bienséance de témoigner une joie extraordinaire quand on gagne, de se trouver blessé et impatienté quand on perd : c'est une marque que l'on joue pour le gain.

vant un de ces rares tableaux du moyen âge qui ont précédé la renaissance des arts.

Ecoutez le chapitre consacré à ce qu'il faut faire quand on se lève du lit, et dites-moi si parmi les auteurs qu'il est convenu de vanter pour leur naïveté, il se trouve rien de comparable à ceci.

« L'heure de vous lever étant venue, faites d'abord le signe de la croix, donnez aussitôt votre ame à Dieu, et ne soyez pas du nombre de ceux qu'on a bien de la peine à faire lever; même si vous avez de la prudence et l'honneur en recommandation, vous ne souffrirez pas qu'aucune personne d'autre sexe entre en votre chambre pendant que vous y êtes; ainsi vous la tiendrez fermée de votre côté.

« Levez-vous donc avec tant de circonspection, qu'aucune partie de votre corps ne paraisse nue, quand même vous seriez seul dans la chambre, et que vous ayez quelqu'un qui fasse votre lit; ne le laissez pas néanmoins découvert quand vous en sortez, remettez au moins la couverture.

« Prenez d'abord les habits qui vous couvriront le plus, employez au moins un quart d'heure de temps pour faire vos prières à ge-

« Les paroles deshonnêtes et impures ne sont pas moins contre la civilité que les juremens, et sont très souvent plus dangereuses à la perte des ames. »

Ceci suffira pour donner une idée de la manière dont se trouve traitée et écrite la *Civilité*, et nous ne suivrons pas l'auteur dans les développemens assez longs où il entre,—et toujours avec la même bonhomie, — pour faire connaître à l'enfant ce qu'il doit à son prochain, et premièrement de ses devoirs envers ses supérieurs, à quoi l'on est obligé à l'égard de ses maîtres et maîtresses, et du respect que les enfans doivent aux vieillards et aux personnes constituées en dignité.

Tout cela ne forme encore, à proprement parler, que la partie morale du livre : ensuite, on aborde enfin le sujet principal, et l'on se met à dire les fautes dont l'enfant doit se donner garde pour ne rien faire contre la civilité à l'égard du prochain.

Ici commence une peinture, admirable de couleur, des vieilles mœurs simples et pieuses de nos campagnes ; peinture que ne se lassera pas d'admirer tout homme qui observe ; peinture devant laquelle il s'extasiera comme de-

de l'affaire, pour juger s'il a droit ou nonx; dites-lui que s'il eût été ailleurs, cela ne lui serait pas arrivé; et ne permettez pas qu'il rende injure pour injure, quelque tort que l'on puisselui avoir fait. »

« Certes, il y a là des préceptes sages, doux, et tels qu'on ne saurait aujourd'hui en donner de meilleurs pour faire une bonne éducation.

« Après une *exhortation à la jeunesse*, l'auteur de la *Civilité* enseigne, dans un long chapitre, ce que l'on doit à Dieu. C'est une courte et pieuse leçon, pleine de clarté et de simplicité. A côté du précepte catholique, il se trouve toujours à l'appui une bonne raison qui vient le corroborer; les juremens, dit-il, et les blasphèmes sont les plus grandes fautes que l'on puisse faire contre les lois de la bienséance.

« Ainsi ne jurez jamais, ne vous habituez pas même à jurer votre foi; il suffit d'user de vos paroles; quand il est nécessaire d'affirmer quelque chose, assurément, Monsieur, cela est, sans en dire davantage.

« Vous serez plutôt cru en parlant doucement et avec modération, que si vous vous mettiez en colère pour défendre ce que vous avancez.

« Il est très incivil de se moquer de quelqu'un qui aurait manqué d'adresse en jouant; ce serait une grande incivilité.

« Les jeux qui exercent le corps, comme la paume, la boule, le volant, sont préférables aux autres, et même à ceux qui exercent et fatiguent trop l'esprit, parce qu'ils demandent plus d'application, comme les échecs, les dames, le piquet, ou le jeu de mariage.

« Les jeux de hasard, comme le brelan, lansquenet, les dés, ou autres semblables, devraient être encore plus défendus qu'ils ne le sont, et ce sont proprement des jeux de laquais qu'un enfant bien né ne devrait pas savoir.

« Il est aussi de mauvaise grâce de tromper au jeu, c'est même un larcin, et si on gagne, on est obligé à restitution, quand on aurait gagné en partie par son industrie. »

Après bien d'autres développemens, voici comment se termine ce petit livre :

« *Avis très important à la Jeunesse.*

« Gardez-vous bien d'être querelleur; c'est la marque d'un esprit bas et lâche de ne pouvoir souffrir une injure, et d'une ame peu chrétienne de ne vouloir pas faire gloire

de n'avoir pas de ressentiment ; faites du bien à vos ennemis, quoi qu'ils puissent faire contre vous.

« N'ouvrez pas votre cœur à tout le monde ; chacun n'est pas capable de garder un secret, et quoique vous ayez plusieurs amis, ayez peu de familiarité.

« Ne vous fiez aux personnes qu'après que vous aurez éprouvé leur fidélité ; si l'on vous manque de foi, prenez-vous-en à votre imprudence et à la facilité de votre esprit, plutôt qu'à la légèreté de celui qui vous a été infidèle.

« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait ; et si vous n'observez cette loi de la bienfaisance, attendez-vous d'être mesuré de la même aune que vous aurez mesuré les autres; Dieu le permettra sans doute, puisqu'il est infaillible en sa parole.

« Si quelqu'un qui est par dessus vous, fait mal en votre présence, ne le regardez pas avec curiosité, détournez votre vue, et ne vous rendez pas témoin d'une mauvaise action.

« Etudiez-vous à vous rendre sincère, et tâchez d'être en réputation de bonne foi et d'une personne de parole, de laquelle on peut

s'assurer; c'est la plus honorable qualité que vous puissiez avoir.

« N'entreprenez jamais aucune affaire d'importance, sans avoir pris conseil de personnes sages et désintéressées : écoutez sérieusement ce qu'elles vous diront, sans vous arrêter à votre caprice propre pour faire vos propres sentimens. »

La bonhomie de style de la *Civilité*, les préceptes sains de conduite et d'hygiène que l'on y donne, sa claire simplicité de style, en font un livre utile encore, auquel il ne faudrait presque rien changer pour l'accommoder aux nouveaux besoins survenus ; un livre que l'on peut comparer sans blasphème, voire avec justice, à la *Science du bonhomme Richard*, de Francklin.

L'auteur de la *Civilité* est tout à fait inconnu. On la doit probablement à quelque curé de campagne, qui vécut complètement ignoré, et qui traversa la vie en faisant du bien, et sans se douter de la popularité qu'acquerrait un jour son œuvre.

Nous avons beaucoup cité, trop cité peut-être, de fragmens de ce livre intéressant ; mais voyez-vous, c'était une bonne chose dédaignée

qu'il fallait réhabiliter, c'était une vérité tellement méconnue que, pour avoir dit ce qu'elle vaut, on m'accusera peut-être de paradoxe. Il s'agissait donc de donner plutôt trop de preuves à l'appui que pas assez. Et puis je parlais de la Flandre, de ma chère Flandre; or, vous le savez bien, il est de ces choses dont on ne saurait se lasser de parler, à savoir, sa maîtresse et son pays.

MICHEL,

NOUVELLE FLAMANDE.

MICHEL.

I.

LE BONSOIR.

Ah! ah! j'étais faible et tu m'as frappé, coquin; va, tu ne le porteras pas en paradis.

LE MENDIANT.

— VENEZ ici, Paul; venez près de moi; asseyez-vous à mes pieds, sur cet escabeau. Vous hésitez, vous rougissez, des larmes roulent dans vos yeux. Oh! oui, vous avez bien raison de

rougir et de pleurer : ce que vous avez fait est si mal! Refuser un morceau de pain à un enfant malade, au pauvre sourd-et-muet Michel ! le battre parce qu'il vous disait par ses signes : Mon bon petit monsieur, j'ai faim!...

Savez-vous bien, Paul, que vous n'aurez peut-être pas toujours une grand'mère pour vous consoler et pour vous donner des soins quand vous souffrez; pour vous préparer à manger quand vous avez faim ? Je suis vieille, mon enfant, le temps qu'il me reste à vivre est bien court, et si je mourais à présent, peut-être avant peu, pauvre petit garçon délaissé, seriez-vous aussi à plaindre que l'enfant si durement traité par vous.

Allons, ne pleurez plus. Nous irons demain matin, car à présent il fait trop froid et trop sombre ; nous irons demain porter du pain et des habits au petit mendiant et à sa mère. Ils restent loin d'ici; mais n'importe : je ne craindrai pas de me fatiguer, pour tâcher de réparer une faute de mon cher Paul. Cependant il m'a bien affligée tout à l'heure.

Je vous le répète encore, ne pleurez plus ; grimpez sur mes genoux ; le bon Dieu vous pardonnera pour cette fois, et nous le lui de-

manderons tout à l'heure en récitant nos prières. Ne pleurez plus, je vais vous conter une histoire que j'ai apprise dans ma jeunesse, et où vous verrez quelle punition reçoivent ceux qui ont mauvais cœur et qui sont durs envers les pauvres.

Il y a long-temps, bien long-temps, un vieux pauvre, vêtu de mauvais haillons et tout courbé par l'âge et la misère, s'en vint demander l'aumône à la porte d'une riche fermière. Celle-ci n'eut cure de ses doléances et de sa mine piteuse; elle le renvoya durement, et sans même lui dire un : « Dieu vous assiste, brave homme! »

Le vieillard s'en allait donc à pas lents, et bien triste, quand une pauvre femme, qui demeurait près de là, dans une petite cabane, ouït les dures paroles de la fermière, et se sentit émue de pitié pour le mendiant. Elle l'appela, lui donna une grande jatte de lait avec un morceau de pain bis, et ne le laissa partir qu'après qu'il se fut réchauffé comme il faut à un bon feu de tiges d'œillettes.

Le vieillard, en sortant, se tourna vers la femme hospitalière et lui imposa les mains sur la tête avec une sorte de majesté; puis il lui

dit : Chrétienne charitable, la première chose que vous ferez demain, vous la ferez toute la journée.

La bonne femme ne prit point garde à ce propos, et s'en alla se mettre au lit avec la satisfaction que l'on éprouve lorsque l'on est content de soi.

Le lendemain matin, en s'éveillant, il lui prit fantaisie de mesurer quelle grandeur avait au juste un morceau de fine batiste qu'elle avait acheté la veille, pour se faire un béguin des bons jours. Sainte Vierge! quelle fut sa surprise en voyant l'étoffe s'allonger sous ses doigts, et se rouler d'elle-même en belles et bonnes pièces de cent aunes. Cela dura toute la journée, et quand la nuit fut venue, la chaumière était pleine jusqu'au plancher de magnifiques toiles dont la moindre valait plus de cent écus.

La nouvelle d'une aussi merveilleuse récompense se répandit bien vite dans le village. Qui fut au désespoir? il n'est pas besoin de le dire, la méchante fermière qui avait rudoyé le vieux mendiant... Perdre une telle aubaine, et par sa faute : ah! si jamais ce vieil-

lard revenait, elle lui ferait, certes, un bien autre accueil.

Dieu soit loué ! justement le voilà. Entrez, entrez, mon père; c'est aujourd'hui la kermesse, nous avons fait de bonnes tartes au lait bouilli ; la semaine dernière, mon mari a tué un pourceau : je vous donnerai une bonne grillade de jambon, et vous verrez si je m'entends à les faire. Entrez, ou je croirai que vous me gardez rancune de ma brusquerie d'hier ; mais j'avais des affaires en tête, et cela me donnait de l'humeur.

Le vieillard entra, et se mit à boire et à manger comme jamais chrétien ne but et ne mangea. Après quoi, il se leva, étendit les mains sur le front de son hôtesse et dit comme la veille : Femme, la première chose que tu feras demain matin, tu la feras toute la journée.

Juge, Paul, de la joie de cette femme !.. Elle eut bien de la peine à s'endormir, car elle avait mis sous son chevet une bourse pleine d'écus d'or, et il lui tardait que le jour parût pour se mettre à les compter. Oh! disait-elle, que je vais être riche ! j'achèterai un beau château, j'aurai des dames d'atour, des varlets et des pages. Mes voisins en mourront de dépit.

Le jour arriva enfin, et elle avait déjà pris sous son chevet la bourse aux écus d'or, quand une puce sauta de la couverture du lit, et vint mordre le front de la femme... Elle y porta soudainement les deux mains et se mit à gratter : justice du ciel! un mouvement impérieux et convulsif s'empara aussitôt de ses bras, et ni ses efforts, ni ceux des voisins accourus à ses cris, ne purent les arrêter, ils grattaient sans cesse, et quand vint la nuit, il n'y avait plus sur le lit de la femme qu'un cadavre sans tête, et au-dessus duquel s'agitaient deux bras sanglans.

Voilà, mon enfant, comment Dieu punit une méchante femme et en récompensa une bonne, car c'était Dieu lui-même qui s'en était venu sur la terre pour éprouver les deux femmes et les traiter chacune selon ses mérites.

Maintenant, mon petit garçon, embrassez-moi, allez vous coucher, et une autre fois montrez-vous charitable et bon. Bonsoir, cher enfant.

En terminant ce conte, madame Raparlier donna un baiser à son petit-fils et se mit à le déshabiller avec la complaisante lenteur d'un

amant qui rend à sa maîtresse les doux offices de femme de chambre.

Certes, il se trouve des délices inexprimables à désagraffer une robe qui laisse à nu de voluptueuses épaules; à faire glisser sur un étroit corset et sur un jupon court qu'elle étreint de ses longs plis cette robe qui vient envelopper deux petits pieds nus : mais il y a peut-être encore plus de bonheur à encadrer dans un béguin de velours noir les joues roses d'un petit-fils, à sourire de la grâce de ses membres ronds et frais, à recevoir un baiser de ses lèvres enfantines, et puis à le voir s'agenouiller sous des mains septuagénaires en demandant d'une voix pure et vibrante : — Ma bonne mère, bénissez-moi.

Oh ! c'est que les joies saintes de la maternité l'emportent bien sur les voluptés ardentes de l'amour; c'est que l'existence toute de tendresse d'une femme devient plus aimante encore quand elle va finir : semblable à ces flammes qui jettent un dernier et brillant éclat et puis qui s'éteignent. Mais lorsque cet enfant est le doux et le frêle rejeton d'une famille nombreuse, lorsqu'on a vu disparaître de la terre trois filles jeunes et belles, entourées d'une

nombreuse famille; lorsque de tout cela il ne reste qu'un enfant, alors toutes ces affections suaves et cruellement frustrées se rassemblent sur le dernier débris. On tressaille à sa moindre parole, on s'alarme à son moindre cri, on s'émerveille à son moindre geste. La nuit on se lève, et l'on vient interroger sa paisible haleine, comme si la maladie se tenait là prête à frapper son berceau; s'il s'ébat sur les mous tapis d'un salon, on frémit à chaque joyeux trébuchement comme s'il allait se briser. Ses frivoles chagrins sont nos chagrins; ses goûts puérils sont nos goûts, et en dépit des rides de l'âge on redevient enfant. Telle était l'histoire, telles étaient les sensations de la bonne septuagénaire, retirée seule avec quelques domestiques dans une de ces riches et vastes fermes que l'on ne trouve qu'en Flandre. Madame Raparlier s'en rapportait pour l'exploitation de sa propriété aux soins intelligens d'un robuste neveu. Son occupation à elle, ses soins, son amour c'était l'orphelin de la plus jeune de ses filles, c'était Paul, le bon petit Paul, enfant pétulant et affectueux; volontaire comme tous les petits-fils idolâtrés, mais dont une larme de sa grand'-mère apaisait les caprices ou les emporte-

ments ; — en un mot, véritable enfant gâté, avec ses fougueuses colères et ses douces cajoleries qui auraient triomphé du mécontentement le plus légitime et contre lesquelles, à plus forte raison, ne savait pas un instant tenir une aïeule.

Après s'être livrée à des soins aussi doux, après avoir déposé elle-même, dans sa petite couche, Paul, qu'elle avait endormi sur ses genoux, madame Raparlier s'agenouilla au pied de son lit, et se mit à prier. Le doute est ma seule croyance à moi; mais combien j'envie la foi simple et ferme d'une vieille femme qui prie! — Croire en ce monde à une providence qui veille sur nous, qui nous écoute, qui nous protége! à une providence dont nos prières peuvent apaiser le courroux et obtenir la protection! Trouver, quand tout nous abandonne, une consolation sublime et céleste, se croire entouré d'anges qui éloignent de nous le malheur et le péché, qui vont sans cesse du ciel à la terre pour transmettre à un Dieu nos larmes et nos demandes ; et puis une femme, une mère, une vierge belle, pure, compatissante, et qui vient sans cesse jeter son intercession entre le juge et le coupable,

oh ! oui, je voudrais croire à ces sublimes erreurs.

Hélas ! bien loin de là, notre triste époque a perdu jusqu'à la conviction consolante de l'incrédulité ; elle a outrepassé cette incrédulité, elle en est venue au pyrrhonisme. Après avoir détruit par le raisonnement les croyances les plus sublimes comme les plus douces, elle doute à présent de la justesse de ce raisonnement, de la vérité de cette incrédulité : comme Socrate, Pline et Montaigne, elle répète avec angoisse : *Rien n'est certain que l'incertitude. — Que sais-je ?*

Oui, le pyrrhonisme empoisonne l'incrédulité de remords ; le pyrrhonisme, avec son vague désespérant ; le pyrrhonisme, contre lequel ne peuvent rien ni le temps, ni l'étude, ni la volonté humaine. Avec lui, plus de repos ; horrible Méphistophélès, partout il jette son rire effroyable, partout ses dilêmes amers, partout ses sarcasmes qui troublent, partout il enfonce ses griffes immondes de harpie ; il arrache du cœur de l'homme la dernière illusion de sa dernière foi — l'incrédulité !

— Si du moins l'on était certain de l'athéisme comme Voltaire, ou du mépris des hommes

comme Larochefoucault, oh ! je dirais : Je suis athée, je suis misantrope ; mais non, toujours cet horrible *Que sais-je*, dépouillé de toute croyance. Parvenu au sommet le plus aride et le plus élevé du désenchantement, voyant de là les objets tels qu'ils sont, un doute exécrable trouble la vue et fait demander : Tout cela n'est peut-être qu'une illusion.

Maudits soient ces cruels résultats de la raison ; maudite soit cette vérité qui dépouille et qui tue. Heureuse, trois fois heureuse la foi de cette femme qui croit, parce qu'il est bon de croire, et qui se garde bien d'ouvrir les yeux, parce que ses rêves sont doux et que son réveil serait exécrable. Oui, heureuse ! trois fois heureuse ! Loin les prestiges de la renommée, les trésors de la science, l'orgueil intime de la supériorité ! Loin, bien loin ! Toutes ces jouissances stériles le cèdent à une oraison. La vieille femme parcourt de ses doigts les nœuds d'un chapelet, et dit : « Je crois ! » Voyez quelle douce sérénité dans ses traits, quelle confiance dans ses regards élevés vers le ciel ! Maintenant la voilà qui s'endort paisible et pleine d'espérance. Simple, obscure, ignorée, ignorante, elle a mis tout

son bonheur et tout son avenir dans ces mots : Aimer et prier ; et au lit de la mort, quand nous autres, nous dirons : Il faut cesser d'être, quand, avec un froid sourire, nous verrons arriver la dissolution de l'existence, et que nous sentirons nos facultés s'affaiblir, s'éteindre avec nos organes, quand nous dirons : Tout est fini ; elle, le front rayonnant d'espérance, elle joindra les mains et dira : Dieu de miséricorde, recevez mon ame, donnez-moi la vie éternelle ! — Une vie éternelle ! — Oh ! si elle pouvait dire vrai !

Hélas ! *que sais-je ?*

II.

L'AVOCAT.

—Voila bien la qualité de papier que je voulais; mais le format me semble un peu grand.

Monsieur, repartit le libraire, rien n'est plus facile que de vous contenter. Veuillez

seulement attendre quelques instans : je vais vous rapporter ce papier exactement tel que vous le désirez : il ne faut que le rogner.

Et sortant, la main de papier sous le bras, il laissa son chaland seul dans le magasin.

Celui-ci, jeune homme de vingt-cinq ans, jeta un regard distrait et désœuvré sur les rayons chargés de livres qui tapissaient la boutique littéraire. A en juger par leurs couvertures fanées, la plupart avaient été lus. De gros chiffres, empreints au bas du dos de chacun des tomes, achevaient d'indiquer qu'ils faisaient partie de ces bibliothèques économiques à l'usage de quiconque veut payer deux francs par mois. Reportant les yeux, ensuite, sur quelques livres qui couvraient le comptoir du libraire, il en prit un, l'ouvrit machinalement, et tomba sur ces mots qui terminent les *Précieuses ridicules* :

« Vous qui êtes cause de leur folie, sottes « billevesées, pernicieux amusemens des es- « prits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets « et sonnettes, puissiez-vous être à tous les « diables ! »

La lecture de cette seule phrase de Molière éveilla ses idées qui sommeillaient, et les mit

en mouvement aussi vite que le son de la trompette met sur pied, et prêt à combattre, un régiment qui bivouaque à une demi-lieue de l'ennemi.

— Morbleu ! pensa-t-il, les plaintes que Molière faisait proférer en 1560, au pauvre Gorgibus n'ont encore rien perdu aujourd'hui de leur énergique vérité : c'est que Molière ne se contentait pas, comme ceux qui ont écrit après lui, de prendre mesquinement des mœurs et des usages qui changent et qui s'effacent. Il allait chercher, au fond du cœur humain, des travers et des vices qui sont de toutes les époques et de tous les pays : aussi, après un siècle et demi, quelques détails ont seuls vieilli chez Molière, et notre immortel comique est aussi vrai à Londres qu'il l'est à Paris.

Oui, ces romans, ces billevesées, comme il les appelle, qui tournaient la tête à nos trisaïeules, la tournent encore à nos contemporaines, et même leurs funestes effets s'étendent sur un plus grand nombre de victimes. A l'époque où Molière écrivait, savoir lire n'était point chose commune parmi les filles d'artisans et même de bourgeois aisés : l'ignorance, utile du moins une fois, en préservait

bonne partie, de la fatale influence de ces livres faux et outrés qui corrompent en l'exaspérant la sensibilité véritable, faussent la justesse du jugement et dessèchent le cœur. D'ailleurs, les romans ne pleuvaient pas alors comme de nos jours, et les volumes à trente centimes n'étaient pas encore inventés : N'avait pas qui voulait l'*Astrée*, la *Clélie*, etc. Les livres étaient d'un prix excessif; enfin des cabinets de lecture n'offraient pas moyennant un loyer modique, ces volumes, amas indigeste d'invraisemblances et de niaiseries cousues à la hâte, et aux dépens du goût : heureux encore si la lubricité et le libertinage ne s'y expriment pas en termes cyniques et corrupteurs... Hélas! la jeune fille qui pourrait trouver le bonheur dans sa douce médiocrité n'est que trop portée à dédaigner un sort dont elle méconnaît le prix, pour élever un regard envieux vers une existence plus brillante. Pourquoi donc offrir imprudemment à sa jeune imagination des récits mensongers qui réalisent ses rêves ambitieux et l'habituent insensiblement à regarder, d'abord comme possibles, puis ensuite comme certains, ces viremens subits et heureux de la fortune, qui changent en un clin d'œil la misère en

opulence, et portent rapidement du dernier degré de la société à ses rangs les plus élevés.

Ne sont-ce point encore les romans qui éveillent la volupté dans une ame pure et naïve? Ne sont-ce point eux qui jettent dans les bras d'un séducteur l'infortunée séduite par les peintures brûlantes étalées à ses yeux ? C'était déjà bien assez pour elle d'avoir à lutter contre l'effervescence juvénile de ses sens, contre ce besoin d'aimer, cette soif de tendresse que l'austérité de l'éducation et les soins attentifs d'une mère n'ont que trop de peine à dompter.

Cédant alors à la vivacité de son indignation et de sa colère, il se mit à parcourir le magasin à grand pas : il aurait volontiers, comme la nièce de don Quichotte, fait un auto-da-fé de tous les romans qui remplissaient la bibliothèque; et je ne sais si sa colère aurait été, non pas assouvie, mais calmée, par cet incendie moral.

En ce moment, une jeune dame vint à passer devant la boutique du libraire. Le voile noir qui enveloppait son immense chapeau laissait à deviner ses traits : mais assurément elle ne pouvait manquer d'être jolie, car sa taille était si svelte, et elle laissa voir, en traversant le

large ruisseau, un si petit pied et une jambe si fine !

Notre philosophe oublia bien vite sa philippique mentale, pour ne plus s'occuper que de la charmante inconnue. Il la suivit des yeux tant qu'il le put ; et ses idées avaient pris une toute autre direction, son front plissé par la colère s'était complètement épanoui, quand le libraire rapporta le papier coupé d'après la mesure donnée : il tenait aussi à la main quatre in-douze, sur la couverture imprimée desquels se creusait un sillon tracé par la corde d'emballage. C'est, dit-il, un nouveau roman ; monsieur sera peut-être curieux de le lire? Je viens de le recevoir de Paris. C'est *Anatole*, par madame Sophie Gay.

Le jeune homme prit avidemment les volumes, qu'il mit tout joyeux sous son bras, et se hâta de rentrer dans sa chambre, où il les dévora. Ce fut seulement après cette lecture qu'il se rappela son beau courroux contre les romans : il sourit, et se remémora ces mots du bon Montaigne : « Il y a prou de loy de parler « partout, et pour, et contre. A le bien prendre, « il semble que la fortune engage en son trou- « ble et son incertitude aussi nos discours; nous

« raisonnons hasardeusement et inconsidéree-
« ment, dict Timaeus en Platon, parce que,
« comme nous, nos discours ont participation
« au hasard. »

Mais il oublia bientôt cette contradiction, tout entier qu'il était à l'impression produite sur lui par le roman. Grâce au prestige dont l'auteur avait entouré le bel Anatole, si attrayant, quoique muet et sourd, rien ne semblait à Ernest plus digne d'un intérêt grand, complet, dévoué, qu'un homme frappé de pareil malheur. Comme on l'éprouve parfois à la lecture d'un roman, tout l'amour de l'écrivain pour son héros était passé dans l'imagination du lecteur, et par une conséquence de notre organisme, cet amour s'était étendu jusqu'à tout ce qui lui ressemblait. A cette impression fortuite vinrent se joindre bientôt les pensers dominans et habituels du jeune homme, les pensers de sa profession d'avocat, et il résulta de ce mélange qu'un sourd et muet serait l'homme le plus à plaindre de la terre, s'il se voyait sous le poids d'une accusation. Puis de là, et tout naturellement, vint le désir de le défendre, de le protéger, et en le défendant et en le protégeant, d'ajouter à une réputation

déjà grande... Hélas ! un égoïsme froid et calculateur ne vient-il pas toujours s'allier à nos pensers, même les plus romanesques. En ce moment, un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu de haillons, et portant une besace en sautoir, ouvrit timidement la porte du cabinet où se trouvait Ernest blotti dans un grand fauteuil. A la vue de l'avocat, le mendiant fit une de ses plus belles salutations, ôta de sa tête chenue un mauvais débris de chapeau, et répondit avec soumission à la brusque interpellation d'Ernest : — Que voulez-vous ?

— Mon bon monsieur, se mit-il à dire d'un voix traînante et plaintive, excusez-moi, s'il vous plaît ; mais je suis un malheureux père de famille qui n'a pas le moyen de vous payer ; et pourtant, si vous le renvoyez, il faudra que son fils, son pauvre Michel soit guillotiné.

— Et que puis-je faire pour votre fils ? répliqua Ernest, dont la voix se trouvait quelque peu adoucie par l'idée d'une cause qui offrirait à son talent l'occasion de briller sous un nouvel aspect. Le pauvre prit courage, et raconta l'histoire de son fils. Elle ne laissait aucune chance de salut : le petit misérable avait incendié une ferme : on l'avait surpris un

brandon à la main, et mettant le feu à une autre partie du bâtiment.

— Je n'y puis rien faire, répondit Ernest avec toute sa première mauvaise humeur; votre fils sera condamné.

Une larme coula sur les joues du mendiant. — Pauvre enfant! murmura-t-il en remettant son chapeau. Hélas! savait-il ce qu'il faisait? a-t-on tout son bon sens lorsque l'on est sourd et muet?

— Un sourd et muet! s'écria Ernest, oh! parlez, parlez, redites-moi l'histoire de votre fils. Et le front brûlant, il interrogea, il écouta le vieillard, pour lui faire de nouvelles questions et l'écouter encore. Puis il courut à la prison visiter le prévenu, puis il revint se mettre à son bureau, la tête embrasée par cette irritation des organes, que l'on nomme inspiration. A quatre heures du matin, il se jeta sur son lit, où il ne put dormir, et à huit heures il se rendait à la cour d'assises, un énorme paquet de livres sous le bras.

Le mendiant marchait près de lui, et bénissait l'avocat. C'est le roman qu'il aurait dû bénir.

III.

LA COUR D'ASSISES.

Une masse compacte de public criant, suant, haletant, remplissait l'enceinte ouverte aux spectateurs vulgaires. Les tribunes réservées étaient remplies de dames en toilettes élégan-

tes, et qui devisaient entre elles avec ce caquetage frivole et insouciant qui va d'un nœud de chapeau à un parricide, et d'une dissertation philosophique à un cancan. La cour d'assises était une salle de spectacle ordinaire avant le lever du rideau.

Enfin les juges parurent, et il se fit un grand silence, tandis qu'ils s'établissaient à leur aise dans les bons fauteuils judiciaires, et que les plus jeunes disposaient avec art les plis de leurs belles robes écarlates. Pour les plus vieux, ils prenaient rarement une prise de tabac, et se demandaient combien de temps durerait l'audience. — Il n'y a que trois témoins, et la culpabilité est évidente, répondit officieusement le greffier. — Tant mieux, nous dînerons à midi, lui fit-on avec un sourire grimacé.

Juges! quel beau titre! que d'imposans, que de terribles devoirs! La société dit : Décidez du plus ou moins de perversité qui se trouve dans cette action; donnez la liberté ou le bagne; rendez à la société ou retranchez-en cet homme; qu'il revienne parmi les citoyens, justifié, honoré, ou bien que sa tête tombe; sa tête dont le sang flétri réjaillira à tout jamais sur sa famille.

Que d'importans, que de terribles devoirs! Dérision! ils en ont fait un métier de ce sublime ministère! un métier qui fait gagner tant par année, et dont ils voudraient bien toucher le salaire sans en remplir les ennuyeuses tribulations. Tenez! voyez-les devisant entre eux tandis que le greffier rassemble ses paperasses, et que le silence s'établit; voyez-les ces hommes au rire stupide, aux regards frivoles, au maintien coquet: ils vont décider d'une vie ou d'une mort!

Chut! chut! voici le prévenu.

Un pauvre enfant! chétif, rabougri, jetant çà et là des regards flamboyans de ses deux grands yeux noirs. Quel âge a-t-il? — dix-huit ans — impossible, il n'en paraît pas douze. — Sourd et muet, je le savais bien. — Moi aussi, je l'ai conté tout à l'heure à mon compère Eustache. — Voyez ma chère, voyez, l'interprète arrive pour prêter serment. Dieu la grotesque tournure! Quel nez! — Silence. — Oh! quelle chaleur! — ah! pouach! que ces exhalaisons sentent mauvais! — Silence donc! messieurs, silence!

Après avoir entendu le garde-champêtre et un domestique qui vinrent raconter que le

feu avait pris tout à coup en deux endroits différens de la ferme, et que l'on avait saisi le prévenu au moment où il incendiait une grange, l'huissier appela de sa voix glapissante :

— Troisième témoin à charge, Marie-Julie-Anne Warmetz, veuve Raparlier.

Elle entra lentement, la pauvre femme, appuyée sur le bras d'un domestique. Mon Dieu, mon Dieu, combien elle paraissait changée ! Ce n'était plus cette bonne aïeule de naguère, alerte et fraîche encore, malgré ses soixante-dix-huit ans, cette aïeule qui endormait son petit-fils sur ses genoux. On voyait que le malheur et le désespoir avaient brisé la triste créature : ses jambes pouvaient à peine soutenir son corps débile et courbé : un tremblement convulsif secouait sa tête et ses mains : elle se traîna à la chaise qui lui était réservée au milieu de la salle, et puis elle fixa sur les juges des regards ternes et presque stupides.

Elle répondit avec assez de présence d'esprit aux questions préliminaires du président, qui lui demandait son nom, son âge, etc. ; mais quand il lui eût dit : Racontez-nous ce que vous savez sur les événemens du 12 octobre, elle fré-

mit, porta les deux mains à son front, et se prit à rire, mais d'un rire qui faisait mal.

Après cela, elle se mit à bercer sur ses genoux un enfant imaginaire; elle le réprimandait doucement, elle l'embrassait, elle lui récitait des prières... Puis des larmes coulèrent de ses yeux; elle regarda ses genoux, qui ne supportaient rien, ses bras, qui ne pressaient rien, et s'écria : Mon Dieu, mon Dieu, je suis donc devenue folle! Excusez-moi, messieurs, excusez-moi, mais c'est que, voyez-vous, une pauvre femme qui n'a au monde qu'un enfant et qui le perd!.. Paul, mon pauvre cher Paul! Oui, il avait battu un petit mendiant; mais le lendemain nous devions lui porter du pain, et des habits... Mais avant le lendemain, le ciel était rouge. Oh! quels longs tourbillons!... Paul! Paul! ce n'est pas moi qu'il faut sauver, c'est lui. Mon Dieu, sainte Vierge! à mon aide! Toute ma fortune à qui le sauvera!.. Ah! son cadavre.

La vieille femme tomba sans connaissance : tout le monde pleurait dans la salle, l'avocat lui-même.

L'accusé seul restait dans la plus morne impassibilité. On eût dit qu'il était complètement

étranger à la scène qui se passait, et que les gestes expressifs et délirans de madame Raparlier demeuraient inintelligibles pour lui. Rien n'était hideux comme cet avorton de seize ans dont la taille en aurait à peine annoncé huit; son front, ignoblement rétréci, offrait des tempes énormes; ses cheveux, d'un blond presque blanc, contrastaient d'une façon désagréable avec un teint hâlé; et, accroupi sur des jambes tortues, il croisait sur sa poitrine des bras cagneux terminés par de grandes mains.

L'interprète s'avança près de lui, et tâcha de lui expliquer la déposition de madame Raparlier; mais Michel, après avoir tenu fixés quelque temps sur l'interprète de grands yeux d'un noir fauve, détourna la tête, referma les yeux, et retomba dans son apathie. Le président fit alors un signe à l'huissier. Il sortit, et revint en portant dans ses mains un enfant.

Jamais on n'avait rien vu d'aussi horrible. Le visage couturé par d'horribles cicatrices rouges, aveugle, et n'ayant plus que quelques jours à vivre; le médecin l'avait ainsi déclaré.

Un murmure sourd se répandit dans toute l'assemblée, et l'un des gendarmes posa sa main

sur l'épaule de Michel. Celui-ci tressaillit, porta de tous côtés un regard inquiet, et ensuite se mit à regarder avec incertitude l'enfant qui venait d'entrer. Tout à coup, il battit des mains, frappa la terre de ses pieds difformes, poussa des cris sauvages, et se livra aux transports d'une effroyable joie. Il désignait du doigt le petit infortuné, faisait le geste de quelqu'un qui frappe, ouvrait sa bouche énorme, et puis prenant l'attitude suppliante d'un mendiant, il riait aux éclats et montrait du doigt sa victime, comme pour donner à comprendre qu'à son tour, elle mendierait : tirant ensuite de sa poche un vieux débris de miroir, il regardait avec complaisance son image, et recommençait à montrer Paul avec ses gestes dérisoires.

Il n'y a point de mots pour exprimer l'horreur de tout l'auditoire. Le président dit à Ernest : —Avocat de l'accusé, vous avez la parole. Mais celui-ci n'eut pas le cœur de parler pour un tel monstre.

Cette mère devenue folle, et à laquelle on n'avait pu faire comprendre encore que son petit-fils était hideux et aveugle, cette mère qui l'appelait en pleurant, et plus encore cette joie de tigre dont les hurlemens faisaient frisson-

ner, tout cela parlait plus puissamment que la voix la plus éloquente. L'avocat s'inclina et fit signe qu'il s'en rapportait à la sagesse de la cour.

Le procureur général se leva et fit un résumé obscur et négligé de l'accusation, absolument comme un homme qui n'a point à craindre la réplique d'un avocat, et qui tant bien que mal s'acquitte de sa besogne. Ernest l'écoutait avec insouciance, si toutefois il l'écoutait : car il avait cru reconnaître parmi un groupe de dames la jolie inconnue au voile noir, dont la veille, de la boutique du libraire, il avait vu la jambe élégante traverser si légèrement un large ruisseau.

Tout à coup il entendit le procureur général avancer une proposition mal sonnante. Mu par ce mouvement machinal qui ne permet point de laisser passer sans réfutation une idée qui fronde notre manière de voir, il rendit un chacun stupéfait quand il demanda la parole. Les jurés firent la grimace, les juges haussèrent les épaules, le procureur général, qui venait de terminer son réquisitoire, mit avec humeur sa toque écarlate, et un murmure de mécontentement se répandit dans tout l'auditoire. Pourquoi? — C'est que les jurés avaient déjà rédigé leur décision ; c'est que les jurés avaient faim ;

c'estque le procureur du roi n'avait point pris garde à ce qu'il disait, et que l'avocat allait avoir beau jeu contre lui; c'est que le public avait, passez-moi le mot, écrémé les émotions de l'audience, et que ce qu'il lui restait à entendre ne pouvait être qu'insipide.

L'accusé était condamné.

Ces marques de désapprobation générale piquèrent au vif l'avocat Ernest; il prit à cœur d'intéresser toutes ces sottes gens, et de faire acquitter, en dépit de tout, le sourd-muet. Il avait beaucoup de talent, un bel organe, et une chaleur communicative. Quand il eut parlé une demi-heure, on avait oublié la pauvre vieille femme et son fils; l'auditoire fondait en larmes sur l'infortuné Michel, sur Michel sourd-muet, et l'on réclamait de toutes parts son acquittement. Le procureur général voulut reprendre la parole; mais il avait la voix aigre et peu d'éloquence. La dame au voile noir, qui avait fort bien remarqué la veille l'attention de l'avocat à regarder sa jolie jambe, et, pendant l'audience, les regards continuels qu'il portait de son côté, la dame noire décocha contre l'aigre procureur de ces plaisanteries dont les femmes savent mieux que les hommes le secret. On rit, personne n'écou-

ta; les jurés rédigèrent une autre déclaration, sortirent pour la forme, et rentrèrent aussitôt, et leur chef, la main sur le cœur, dit : Que devant Dieu et devant les hommes, le jury, à l'unanimité, déclarait innocent l'accusé Michel.

Le public applaudit, on entoura Ernest, on l'accabla de félicitations, et Michel fut remis aux mains de son père.

Huit jours après, madame Raparlier mourut. Une pierre lancée, par hasard, dit-on, dans la ferme, était venue briser le front de Paul, qu'elle était enfin parvenue à reconnaître et qu'elle tenait dans ses bras.

Il y a maintenant dans le cimetière de... les débris d'une épitaphe que l'on a pourtant déjà restaurée deux ou trois fois. Une main inconnue l'a toujours détruite, sans qu'on ait pu deviner le motif d'une telle profanation.

FIN DES CHRONIQUES.

TABLE

DES MATIÈRES DE LA TROISIÈME SÉRIE.

CHRONIQUES ET LÉGENDES.

Pages.

Marie Magreau 3
La couche maudite. 13
L'escholier d'Anchin 23
Le filet de la vierge. 41
Le tableau du moine. 55
La providence veille sur nous. 63
Une aventure de Jacques Callot. 78
Histoire d'une fille de Masnières. 91
Arnulphe-le-Simple. 99
Le souper du fermier. 105
La noce du contrebandier 111
La justice du prince Baudoin. 119
Le poignard de la danseuse 129

Le premier sermon du vicaire. 133
Les plaies de saint Roch 143
La walse 159
La cour prévôtale. 165
Le récit du capucin. 169
Le carcan. 183
La grand'mère de Louise 193
Notre-Dame-de-Grâce 201
La maison de Calvin. 213
La chaire grise 219

II. LITTÉRATURE FLAMANDE.

Robert-le-Diable. 227
Richard sans peur. 251
Le vrai secrétaire des amans. 303
La civilité. 313

III. NOUVELLES.

Michel. I. Le bonsoir 325
— II. L'avocat. 337
— III. La cour d'assises 257

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE